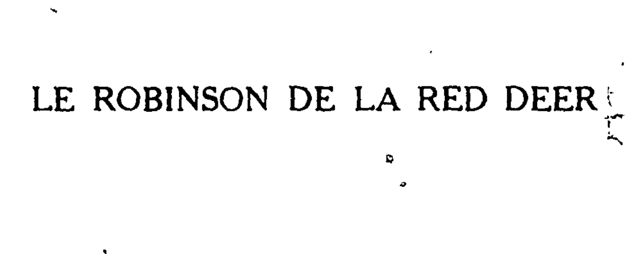


LE ROBINSON DE LA RED DEER

DU MÊME AUTEUR

Croquis du Far-West Canadien

Gens - Bêtes - Choses - Travaux

Editions Victor Attinger

ANDRÉ BOREL

LE ROBINSON DE LA RED DEER



ÉDITIONS VICTOR ATTINGER
7, Place A.-M. Piaget | 30, Boul. Saint-Michel
NEUCHATEL | PARIS VIe
1930

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉDICTION DU VIEUX RANCHER

I

COMMENT J'AVAIS PRIS MA CONCESSION

Ce soir-là, nous étions rentrés bredouille, comme tous les autres soirs.

Nous étions quatre : un Français, Durafour ; un Ecossais, Fitzwilliam ; deux Suisses, Fancey et moi. Installés depuis plusieurs années à Vancouver et nullement dédaigneux des avantages que nous procuraient nos occupations dans la capitale de la province du Canada la plus riche en ressources naturelles, nous étions restés fortement attachés à notre commune éducation européenne, fortement attachés, de même, aux sites agrestes dans lesquels s'était écoulée notre enfance. Nous avions pour règle de nous réunir un soir de chaque semaine chez l'un d'entre nous afin de nous évader par la pensée de cette cité active, prospère et intéressante sans doute, mais peut-être trop neuve encore et trop exclusivement dominée par le souci du gain, des aises et des divertissements superficiels ou brutaux.

Tous les ans, à l'époque de la pêche et de la chasse, nous prenions plaisir à dresser notre tente dans un coin perdu de la belle Colombie. Ensemble, nous escaladions les pentes abruptes des Montagnes Rocheuses, nous taquinions le poisson des ruisseaux et des rivières qui sillonnent en tous sens la province, ou nous forlancions le gros gibier qui hante les épaisses forêts de cèdres, de sapinettes et de mélèzes, depuis la côte du Pacifique jusqu'à la limite occidentale de la vaste Prairie des provinces du Centre.



L'année précédente, nous avions passé quatre semaines au bord du lac Myrtle, à trente milles de la ligne transcontinentale du Canadian Pacific Railway, *où nous avions construit de nos mains un canot pour pêcher la truite et canarder les palmipèdes à la chair succulente qui abondent en ces lieux. Cet automne-là, nous étions allés chasser dans les futaies et les taillis qui bordent la rivière du Saumon, à quarante milles au nord de la nouvelle voie ferrée reliant Prince-Rupert à Edmonton. Nous avions installé notre camp à l'orée d'un bois, au sommet d'une haute falaise dominant à pic le fleuve. Pendant trois semaines, nous avions parcouru la région, quittant notre abri avant le lever du soleil pour ne rentrer qu'à nuit close. Nos battues avaient été fructueuses. Nous avions conquis les trophées de trois cerfs, de deux caribous, de plusieurs chèvres et béliers des montagnes ; nous avions débuché cinq grizzlis, deux ours noirs, un couguar et un lynx. Mais jamais nous n'avions pu capturer l'orignal, ce grand élan du Canada, roi*

incontesté des forêts de la Colombie. En vain nous avions suivi sa piste des journées entières ; en vain nous l'avions guetté, du crépuscule à l'aube, au bord des clairs ruisseaux où il aime à s'abreuver ; en vain nous l'avions appelé, à la tombée de la nuit, en imitant, à l'aide d'un cor façonné, à l'indienne, d'écorce de bouleau et de résine de pin, le long et douloureux appel de la femelle solitaire ; nous n'avions point atteint l'orignal.

Le temps, jusque-là, nous avait favorisés. Mais le soir, à notre retour, nous avions aperçu les sundogs[1], ces faux soleils qui, lorsqu'ils cernent l'astre du jour à son coucher, annoncent la pluie prochaine. Un peu plus tard, la lune, alors à son premier quartier, s'était ceinte d'un grand halo. Et plus tard encore, pendant quelques minutes, ç'avait été la féerique irradiation de l'aurore boréale. Non pas la traînée basse de lumière ou les gerbes ondoyantes de buée phosphorescente à l'horizon, telles que sous cette latitude on les aperçoit presque tous les soirs d'automne, mais la grande arche flamboyante et crépitante campée très haut au-dessus de nos têtes, illuminant mieux que la plus belle lune les falaises à pic toutes proches, la large rivière, la grève nue et presque plate, le glauque compact des forêts, plus loin, et là-bas, contre le fond toujours sombre du ciel, la crête neigeuse et bizarrement découpée des Montagnes Rocheuses. Cette resplendissante arcade aussi, nous avaient affirmé les coureurs des bois, est l'indice d'un changement de temps. Demain, ce serait à n'en point

[1] Parhélies.

douter la pluie. Or, nos vacances tiraient à leur fin. Le jour suivant, il nous faudrait plier bagage et retourner à Vancouver pour reprendre, Fitzwilliam et Durafour, leurs cours au lycée, Fancey et moi, nos occupations dans une banque de la cité.

La magique apparition avait pris fin. L'un après l'autre, en l'espace de quelques minutes, les segments du grand arc s'étaient résorbés dans la voûte du ciel. Les falaises, la grève, les forêts et la cime des Montagnes s'étaient de nouveau confondues en une mer d'ombre. Nous n'apercevions plus, à nos pieds, que le ruban capricieux de la rivière miroitant à la lueur incertaine des étoiles ; nous n'entendions plus que le clapotis monotone de l'eau sur les pierres, et parfois, très loin, le bramement éploré d'un cerf ou le rugissement rauque d'un fauve.



Muets, tous les quatre, nous avions contemplé l'étrange et merveilleux phénomène. Muets encore, nous regardions, dans la nuit presque noire, le filet d'argent qui serpentait à nos pieds.

— Cette rivière, dit enfin Durafour, me rappelle le gave de Pau où, dans mon enfance, en dépit des défenses paternelles, je m'essayais à nager.

— A moi, dit Fitzwilliam, elle rappelle la Dee, où, jeune homme, je consacrais toutes mes après-midi de loisir au canotage.

— A moi, dis-je, elle rappelle le Rhône, non loin d'Avully, alors que, sur le point de quitter la Suisse pour me rendre en Colombie, j'étais allé, par une nuit toute semblable, le contempler une dernière fois.

Seul Fancey n'avait rien dit. Pourtant, lui, d'ordinaire si maître de ses nerfs, qui, deux heures auparavant, alors que mes autres compagnons et moi rentrions de notre vaine randonnée harassés, mécontents, incapables de réagir contre le découragement, avait seul conservé tout son entrain, je l'avais entendu soupirer profondément, comme si l'apparition de la fantastique lumière du Nord et la contemplation du ruban argenté dans les ténèbres eussent évoqué en lui quelque angoissant souvenir...



Au fond, Fancey, ce Fancey que chacun disait mon ami et que moi-même j'appelais mon ami, était-il vraiment mon ami ?

D'un bon lustre notre aîné, Fancey n'était venu à Vancouver que trois ans auparavant. Nous savions peu de chose de lui. Officier-instructeur en Suisse pendant la grande guerre, il avait démissionné après la signature de l'armistice pour se vouer à diverses entreprises au pays. En 1926, sur la recommandation d'un compatriote, il avait accepté un poste de confiance dans la banque où j'étais moi-même employé depuis fort longtemps. Très vite, son existence s'était mêlée à la nôtre. Adorant la vie au grand air, d'une bonne humeur inaltérable, observateur, doué d'une vue perçante et d'un sens pratique plus vif que le nôtre, il s'était, dans nos expéditions de chasse, imposé à nous comme un chef. Nous admirions surtout son sang-froid, son courage et l'extraordinaire précision de

son tir. L'avant-veille encore, il nous avait donné une preuve évidente de sa présence d'esprit et de son adresse. Comme nous traversions une clairière, cinq grizzlis qui prenaient là un bain de soleil et que nous n'avions point aperçus s'étaient soudain dressés sur leurs pattes de derrière, à cent pas. Immédiatement Durafour, Fitzwilliam et moi les avions mis en joue. Fancey nous avait avertis de ne pas tirer, mais de gagner tout d'abord la lisière du bois, afin de pouvoir au besoin nous réfugier sur les arbres, attendu que ces animaux, adultes, ont perdu l'habitude d'y grimper. Dans notre impatience, nous ne l'avions point écouté. Craignant de voir notre proie nous échapper, nous avions fait feu tous les trois. Deux des ours s'étaient affaissés, mortellement atteints. Cependant les trois autres, au paroxysme de la fureur, s'étaient élancés sur nous, dans une course dandinante mais terriblement rapide. Au hasard, nous avions déchargé sur eux le contenu entier de nos fusils automatiques. Nous ne les avions que légèrement blessés. Et déjà nous nous apprêtions à nous défendre en nous servant de la crosse de nos armes, quand Fancey, qui jusque-là n'avait point tiré, les avait abattus, à dix pas, de trois coups tirés juste au-dessus des yeux.



Pourtant, si en raison de toutes ses qualités j'aimais Fancey, je n'avais pas été sans remarquer chez lui certaines contradictions. L'une surtout m'avait vivement frappé. Fancey, ce Fancey équilibré, aux vues si justes dans tant de choses, ce même Fancey ne se donnait-il pas parfois l'air de mettre en doute l'infaillibilité de principes et de règles qui,

pour tout esprit positif, doivent s'imposer comme l'évidence même ?

Cette nuit encore, comme nous quittions notre tente pour admirer l'aurore boréale, Fancey s'était baissé et avait ramassé un caillou blanc miroitant sous l'éclat de l'immense arc de feu. Soigneusement, il l'avait examiné, le tournant et le retournant entre ses doigts. Au bout d'un instant, il l'avait laissé retomber à terre en murmurant : « Non, ce n'est pas la pierre; ce n'est pas la pierre enchantée.» Mais il avait bientôt ajouté, d'une voix plus forte et comme s'il eût voulu chasser bien loin de lui quelque importune pensée : « Peut-être, demain, atteindrons-nous l'orignal. » Nous avions eu peine à réprimer un sourire ; les présages sûrs, ceux que connaissent les vieux coureurs des bois et dont nous avions si souvent vérifié l'exactitude, n'annonçaient-ils pas la pluie pour le lendemain ?



— ... Et à toi, Fancey, demandai-je, cette rivière ne rappelle aucun souvenir ?

— Si bien, dit-il, elle me rappelle la rivière Red Deer.

— Comment ! tu as vécu au bord de la Red Deer, tu as séjourné dans la Prairie ?

— Oui.

— Et quand donc ?

— Il y a de cela une quinzaine d'années... peut-être.

— Combien de temps ?

— Trois ans... quatre ans, je crois.

— Tu vivais parmi les Indiens ?

— Non, j'étais à quarante milles... cinquante milles de leur réserve la plus rapprochée.

— Que faisais-tu, là-bas ?

— J'étais colon. J'avais obtenu une concession du gouvernement.

— Ta vie devait être bien intéressante ?

— Oui... et non. Dans un sens, elle ne l'était guère. Néanmoins, je crois que je la trouvais intéressante.

— Tu allais beaucoup à la chasse, dans la Prairie ?



— Je chassais peu ; la région n'est pas giboyeuse.

— Certes, tu n'y débusquais point, comme ici, l'orignal ? lança, en riant, Durafour.

Fancey, jusque-là, avait répondu presque machinalement à nos questions. Visiblement, quelque chose le préoccupait et il eût préféré n'être pas troublé dans ses réflexions. A la question de Durafour, il tressaillit. Il eut un instant d'hésitation. Et c'est d'une voix plus basse, douloureuse presque, qu'il répondit :

— Non ; il n'y a point d'orignaux là-bas. Pourtant, un jour, j'y abattis un orignal.

L'émotion de Fancey avait sans doute échappé à Durafour, car il reprit :

— Un orignal ! dans un pays où il n'y a point d'orignaux ! Ecoutez, amis, l'idée de nos déboires de ces derniers jours m'obsède ; je sens que de la nuit entière je ne fermerai l'œil. D'ailleurs, la pluie

va venir et nous aurons toute la journée de demain pour dormir. Je propose que Fancey nous narre ses aventures d'antan.

Fitzwilliam vint à la rescousse :

— Fancey, raconte-nous ton histoire.

Fancey s'était ressaisi. Il secouait lentement la tête, souriant d'un sourire désabusé, mais indulgent, auquel se mêlait peut-être une pointe de regret, comme un homme qui, ayant pris depuis longtemps conscience de sa personnalité, sourit à l'évocation d'un souvenir de jeunesse, si lointain qu'il lui paraît n'avoir jamais appartenu à sa vie.

— En quoi, dit-il enfin, ces banales aventures sauraient-elles vous intéresser ?

Durafour insista, Fitzwilliam insista, à mon tour j'insistai. Nous venions d'entrevoir un aspect entièrement nouveau de la vie de notre ami et, sachant la répugnance qu'il éprouvait d'ordinaire à parler de ce qui le concernait, nous étions fermement résolus à ne point laisser échapper l'occasion qui s'offrait à nous de feuilleter le livre de son passé. Nous le connaissions d'ailleurs assez bien pour penser que ces réminiscences auxquelles il affectait de n'attacher aucune importance ne nous laisseraient peut-être pas indifférents. Sans doute aussi nous tardait-il d'avoir quelques renseignements sur cette immense Prairie dont nous avions contemplé un jour la troublante solitude du sommet d'un des plus hauts pics des Montagnes Rocheuses, et sur l'épopée de sa colonisation.

— Fancey, narre-nous tes aventures de la Prairie. Et dis-nous comment tu as tué l'orignal.

Alors Fancey s'en fut quérir près de la tente trois brassées de bois mort et alluma un grand feu. Quand les branches furent à moitié consumées, il plaça sur le foyer une souche de cèdre qui se mit à crépiter discrètement. Puis, nous ayant fait signe de nous asseoir, il s'accroupit lui-même au bord de la falaise et, fidèle à sa vieille habitude, posa sa carabine sur le roc, à portée de sa main. Enfin, laissant errer son regard sur le ruban argenté dans les ténèbres, il commença...





Je suis né le 7 mars 1889 à Artrude, petite ville du pied du Jura repliée sur elle-même entre les montagnes vertes toutes proches et ce grand lac auquel une autre cité donna son nom. Ville ancienne, conservatrice, dont nulle industrie moderne n'est venue secouer la torpeur ; ville sans splendeurs naturelles, sans beautés architecturales, que les voyageurs fascinés par de plus beaux sites traversent sans chercher à en graver l'image dans leur mémoire. Ville aimable pourtant aux yeux et au cœur de ceux qui y vivent ou qui y ont vécu. Aimable, elle l'est pour le charme qui se dégage de ses ruelles étroites, bordées de maisons en pierre jaune, austères, vétustes parfois, mais pures de ligne et qui, chaudement serrées les unes contre les autres, semblent narguer l'indifférence générale ; elle l'est encore pour l'attrait de la sobre silhouette

qu'y profilent, contre le liséré des Alpes à l'horizon, son lourd beffroi et sa fine église médiévale ; elle l'est aussi pour la sereine harmonie des notes lentes et graves qu'y égrène chaque soir, lorsque la nuit descend sur le lac et sur les montagnes, l'antique bourdon qui pendant tant de siècles proclama les heurs et les malheurs de la cité, présida aux événements joyeux et aux instants tragiques de la vie des familles, et dont la voix, toujours, fait taire toutes les autres voix.

De mon père, Jean-Abraham Fancey, mort d'une endocardite quelques mois après ma naissance, je ne sais que très peu de chose. Il était issu d'une de ces anciennes souches de paysans-mécaniciens du Jura dont Rousseau louait le génie inventif, le goût de l'instruction, la faculté de « raisonner sensément de toutes choses et de plusieurs avec esprit », et chez lesquels il admirait ce « mélange étonnant de finesse et de simplicité » qu'il affirmait « n'avoir plus observé nulle part ». J.-A. Fancey était entré depuis quelques années dans l'atelier familial où avaient travaillé avant lui son bisaïeul, son aïeul et son père, quand les circonstances le mirent en présence de Louise Bémont. Celle-ci était fille d'un maître d'histoire et de géographie fort apprécié au lycée d'Artrude. Afin d'obtenir sa main, mon père n'hésita point à abandonner son métier et à s'astreindre à de longues études de sciences physiques et mathématiques.

De ma mère non plus, je n'ai conservé aucun souvenir. Je ne sais d'elle que ce que m'en raconta, beaucoup plus tard, l'infirmière qui lui avait fermé

les yeux. C'était, paraît-il, une femme d'une grande beauté ; infiniment bonne aussi, mais dont l'extrême douceur dissimulait une rare énergie. Fiancée très jeune, elle avait attendu sept ans le moment où mon père serait en mesure de lui assurer un foyer. Malheureusement, elle était mariée depuis quinze mois à peine quand le décès inattendu de l'homme auquel elle avait témoigné tant d'attachement et de constance la laissa seule, presque sans ressources, avec son enfant en bas âge. Elle était bonne musicienne et, jeune fille, elle avait donné des leçons de chant et de piano ; refusant tous les partis qui s'offraient à elle, elle se remit à courir le cachet pour assurer son existence et celle de son fils. Cependant, trois ans à peine après son deuil, elle fut terrassée par un mal foudroyant et mystérieux. C'était un de ces maux devant lesquels les hommes de science hochent la tête, qui leur font murmurer à l'entourage : « Le pauvre n'en a plus pour longtemps », mais qui ne les empêchent pas de répéter au malade : « Soyez sans crainte. Conformez-vous seulement à mes prescriptions, et tout ira bien. »



Ma mère, elle, ne s'était point laissé prendre aux paroles du médecin. Elle l'avait écouté en silence, baissant et relevant de temps à autre ses paupières comme si elle l'approuvait entièrement, comme si elle acceptait la séparation — momentanée mais entière, avait dit l'homme de l'art — d'avec l'enfant sur lequel elle avait reporté toute son affection ; puis, à bout de forces, elle avait fait signe qu'on la laissât seule. Quelques instants plus tard,

pourtant, elle s'était écrié : « Mon fils ! je veux revoir mon fils », avec un tel accent de détresse et d'autorité qu'on n'avait point osé lui refuser cette dernière faveur. Alors, elle m'avait pressé passionnément sur sa poitrine en disant : « Adieu, Henri. Tu n'auras connu ni ton père, ni ta mère. Tu n'en deviendras pas moins un homme, n'est-ce pas ! »

Je passe rapidement sur ce qui suivit. Orphelin de père et de mère, n'ayant ni frères, ni sœurs, ni même des parents au troisième et au quatrième degrés, je fus mis en pension par mon tuteur, notaire très affairé, dans une famille de maraîchers âpres au gain des environs d'Artrude, où l'on m'accordait comme à regret le temps strictement nécessaire pour fréquenter les écoles de la ville. A quinze ans, voyant que j'avais certaines aptitudes pour le calcul et que je possédais une écriture convenable, mon tuteur me fit faire un apprentissage dans une petite banque de la cité. Mon chef parut satisfait de moi puisque, au terme de mon apprentissage, il me retint comme dernier commis. Un an après, le poste de deuxième commis étant devenu vacant par suite de la mise à la retraite du titulaire, il me l'offrit. Et dix-huit mois plus tard, le vieux caissier de la banque étant décédé subitement, M. Sylvain — c'était le nom de mon directeur — me proposa, à titre provisoire, de remplacer ce fonctionnaire.

Peu après ce dernier événement, je fus appelé pour deux mois sous les drapeaux. Dès longtemps, je m'étais signalé par mon adresse au fusil et au pistolet ; ne venais-je pas, au récent match inter-

national, de me classer premier *ex aequo* avec un compatriote qui avait détenu durant cinq années consécutives le titre de maître tireur du monde ! L'année précédente, à l'école de recrues à laquelle sont astreints en Suisse tous les jeunes citoyens reconnus aptes au service militaire, on avait apprécié ma confiance en moi et mon don du commandement. L'instructeur en chef de la deuxième division, le colonel Aubercy, ancien ami de mon père, après avoir vainement tenté de me convertir à la carrière des armes, m'avait vivement engagé à ne pas rester simple soldat, et, pour faire suite à une série d'autres écoles, je me voyais convoqué à la dernière, celle à la sortie de laquelle j'obtiendrais mon brevet de lieutenant. J'avoue que je n'avais cédé qu'à mon corps défendant aux instances du colonel. D'un naturel très indépendant, je répugnais à me plier sans nécessité absolue à la rigidité de la discipline militaire. Cependant je n'avais jamais bronché devant ce que j'estimais être mon devoir. « Plutôt vous qu'un autre ! » avait finalement objecté Aubercy. Et cet argument, que je jugeai renfermer une part de vérité, avait eu raison de mes dernières hésitations.



Mon école achevée, je retournai à Artrude. Sur ma table, je trouvai une enveloppe cachetée. Je l'ouvris. Elle renfermait une lettre de M. Sylvain me confirmant définitivement dans mes nouvelles fonctions.

J'avais vingt et un ans et demi, très exactement.

Et c'est alors que mon ambition donna une si singulière direction à ma jeunesse.

Ceux qui me connurent à ce tournant de ma vie et qui virent avec quelle apparente légèreté je renonçai à une carrière où tout paraissait me sourire seraient sans doute fort étonnés de m'entendre dire que j'étais ambitieux. Et certes, si l'ambition consistait uniquement à viser aux honneurs faciles, à la considération extérieure, à l'acquisition de grandes richesses et à la domination sur les hommes, ils auraient raison de s'étonner. Soit que ces buts me parussent peu enviables en eux-mêmes, soit que je ne les eusse jamais envisagés sérieusement, ces ambitions-là n'étaient point mon fait. Je n'en avais pas moins été très ambitieux. Et bientôt, des cendres de mon ambition défunte devait renaître une ambition pour le moins égale à la première.

Pauvre et sans protections, et comme tel ayant eu souvent à souffrir de l'injustice ou de l'indifférence des hommes, ayant soupçonné de très bonne heure toute la complexité des obstacles qui se dressaient sur mon chemin, dès que mes yeux s'étaient ouverts sur la vie, j'avais eu une unique et grande ambition : me hausser, par moi seul, à une situation modeste sans doute, mais honorable, sûre, aussi sûre que peuvent l'être les choses de ce monde, pleinement équivalente à celle que mes parents auraient été capables de m'assurer. Et les très rares camarades d'enfance et d'adolescence auxquels je laissais deviner parfois quelque chose de mes projets sauraient dire combien j'avais tendu vers mon but toutes mes ressources. Vers le tard, quand je m'étais assigné d'autres objectifs accessoires, je n'avais pas fait preuve d'une moindre application.

Beaucoup plus rapidement que je ne l'avais jamais espéré, je venais d'atteindre le faîte de mon ambition. Soudain débarrassé de toute préoccupation du futur, je me prenais à méditer sur le passé. Et voici qu'un doute naissait en moi. Etais-je bien, ainsi que je l'avais admis jusque-là, le fils de mes œuvres ? Des rapprochements inquiétants s'établissaient dans mon esprit. Marié sur le tard, M. Sylvain avait été frappé peu avant mon entrée chez lui dans ses affections les plus chères : la mort d'un fils unique, garçon de mon âge, sur lequel il fondait de très grands espoirs. Me sachant orphelin, n'aurait-il pas reporté sur moi les sentiments qu'il vouait à son enfant? sans jamais me le laisser entrevoir, ne m'avait-il pas considéré un peu comme son fils d'adoption ? Plutôt qu'à ces qualités que j'avais cru posséder — savoir-faire, énergie, persévérance, — n'était-ce pas bien plutôt à sa sollicitude, à son appui invisible, à mille interventions déguisées, à des préférences imméritées, peut-être, que je devais mon rapide avancement ? M. Sylvain avait alors soixante-dix ans. Vigoureux et travailleur infatigable dans le passé, son épreuve l'avait beaucoup vieilli. Ceux qui le connaissaient dans l'intimité laissaient entendre qu'il ne résisterait plus bien longtemps à l'excès de ses occupations. Aurait-il songé ?... Il n'y avait rien d'absurde à cette supposition. Et Aubercy ? N'avait-il pas été étroitement lié avec mon père ? Et n'était-il pas, lui, intervenu ouvertement à plus d'une reprise dans ma vie ?



Quelques mois s'écoulèrent. Chaque semaine,

chaque jour, à chaque heure, de nouveaux indices surgissaient, une foule de souvenirs se pressaient à mon esprit, qui ne faisaient qu'accroître mon doute. Un sentiment d'inquiétude, d'angoisse, presque, finit par m'envahir. Mais d'un coup je me ressaisis. J'avais compris combien, en m'abandonnant, je me prouverais à moi-même le bien-fondé de mes craintes.

★

De tout temps, j'avais aimé la vie des champs ; de tout temps aussi, j'avais apprécié la solitude. A quinze ans, mon rêve eût été de devenir cultivateur et d'aller habiter une de ces grandes fermes isolées telles qu'on en trouve dans les coins les plus sauvages du Jura. Je m'étais ouvert de ce projet à mon tuteur. En homme avisé, il m'avait fait comprendre que le métier de paysan requiert des capitaux importants ; il m'avait convaincu que le meilleur usage que je pusse faire de ce qui me restait du petit héritage de mes parents serait de m'initier à une profession n'exigeant aucune mise de fonds et dans laquelle je trouverais à employer mes aptitudes au calcul et mon goût de l'ordre et du travail.

De tout temps aussi, j'avais pris un intérêt passionné aux récits d'aventures. Pendant des années, j'avais consacré mes rares loisirs d'enfant à dévorer les ouvrages de de Foe, de Wyss, de Mayne Reid, de Fenimore Cooper, de Jules Verne, de Gustave Aimard. Certes, je n'avais jamais songé qu'un jour viendrait où je tiendrais à imiter mes héros. Mais

j'avais toujours eu pour les voyages une attraction extraordinaire, que de brefs séjours en France, en Allemagne et en Italie n'étaient point parvenus à calmer.

Et voilà que d'un coup avait jailli en moi l'idée d'abandonner mon existence trop facile de bureaucrate pour me prouver à moi-même, dans un milieu tout différent, dans une vie toute nouvelle, faisant la plus large part au savoir-faire, à l'énergie et à la persévérance, que j'avais eu tort de douter de moi.

J'eus vite arrêté mon plan. Les temps des entreprises héroïques étaient bien passés. Mais pourquoi n'irais-je pas, dans un de ces pays neufs où le terrain s'obtient presque pour rien, mener l'existence rude et riche en imprévus du pionnier ?



Je pris des informations. A cette époque, les grands territoires de l'Ouest des Etats-Unis étaient déjà entièrement colonisés. En revanche, peu auparavant, plusieurs jeunes Suisses avaient émigré au Canada. Je m'en fus trouver le consul de Grande-Bretagne. Fort aimablement, il me donna les renseignements désirés ; il me remit aussi diverses publications dont la lecture m'intéressa vivement. Afin de permettre la mise en culture rapide de l'énorme et fertile territoire qui s'étend de la frontière occidentale de l'Ontario au pied des Montagnes Rocheuses, le gouvernement du Dominion cédait à quiconque en faisait la demande, à titre de concession gratuite ou *homestead*, un « quart de section », soit 164 acres [1] de bonne terre. Pour ériger une

[1] Environ 64 hectares. L'acre vaut quarante ares et demi.

maisonnette, enclore leur propriété et acheter les quelques chevaux et machines indispensables, les colons devaient disposer d'un petit capital estimé à huit cents ou mille dollars. « Une vie saine, active, mais rude, disaient en terminant tous les prospectus, où seuls sont assurés de la réussite ceux qui savent ne compter que sur eux-mêmes. »

Rentré chez moi, je fis le compte de ce que je possédais. Du modeste héritage de mes père et mère, j'avais encore treize cents francs ; j'en avais économisé trois mille sur mes appointements de commis et de caissier. Je disposais ainsi tout juste de la somme indispensable pour effectuer le trajet et pourvoir à mes premiers achats. Je n'avais pas conclu avec M. Sylvain de contrat de longue durée et je résolus de partir aussitôt que les délais légaux me le permettraient.

Je renonce à décrire la consternation de M. Sylvain quand je lui fis part de mon intention. Littéralement, l'idée que j'allais le quitter, abandonner la situation assurée que j'avais dans ma bonne petite ville d'Artrude pour affronter les aléas de la vie du pionnier dans un pays lointain le bouleversait. Pourtant c'est bien en vain qu'il s'efforça de me persuader que je m'apprêtais à lâcher la proie pour l'ombre, que je ne me faisais aucune idée des privations et des désillusions qui m'attendaient ; c'est en vain aussi qu'il chercha à m'attendrir en me faisant entrevoir — avec combien de délicatesse ! — dans quelle situation fâcheuse le placerait le départ de son employé le mieux informé des affaires de

la banque. Et quand, avec des larmes dans la voix, il me dit en confidence qu'il envisageait la nécessité d'une prochaine retraite et m'informa qu'il avait dès longtemps caressé l'espoir de trouver en moi un continuateur, je sentis mes yeux s'humecter à leur tour, il est vrai, mais surtout je compris combien j'avais eu raison de vouloir rompre toute attache avec le passé.



Je ne puis en revanche passer entièrement sous silence l'entretien que j'eus avec Aubercy. Très vite, l'annonce de mon prochain départ avait fait le tour de la petite ville. Dès qu'elle parvint à ses oreilles, il me téléphona à mon bureau pour m'inviter à passer chez lui. Je m'y rendis immédiatement. Contrairement à son habitude, en me voyant entrer, il se leva et, après avoir arpenté plusieurs fois la pièce sans desserrer les dents, éclata :

— Lieutenant Fancey ! est-ce vrai, ce qu'on raconte de vous ?

— Oui, mon colonel.

Alors, pendant un bon quart d'heure, le colonel, sans cesser d'arpenter la pièce, s'appliqua à me faire revenir sur ma décision. Ainsi que l'avait tenté peu auparavant M. Sylvain, il s'efforça tout d'abord de me convaincre que j'agirais en insensé en abandonnant ma situation assurée pour me lancer dans l'inconnu. Puis il chercha à me prendre par l'amour-propre ; mon absence ne compromettrait-elle pas très sérieusement pour les tireurs suisses la possibilité de sortir encore vainqueurs de tous les matches internationaux à l'avenir ? Ensuite, voyant que ces arguments ne portaient pas, il démasqua

ses batteries. La guerre, affirmait-il, éclaterait prochainement en Europe. A l'en croire, mon départ compromettrait irrémédiablement la formation des recrues des vingt-deux cantons suisses à une stricte discipline et leur préparation au tir. En conclusion à chacun de ses arguments, l'excellent homme ne se lassait pas de répéter toujours : « C'est bien la peine d'être un des meilleurs lieutenants et le plus adroit tireur de l'armée fédérale pour aller se faire casser la tête chez les sauvages ! »

Enfin, pourtant, comprenant que rien ne réussirait à m'ébranler, le colonel me tendit la main, sa main ferme et loyale de vieux soldat, et me dit, en scandant ses paroles, comme il avait coutume de faire quand il était ému :

— Eh bien ! — soit, — puisque vous n'en voulez point démordre, — allez-y ! — Je partirai demain — pour un cours de répétition. — Je vous dis adieu. — Ou au revoir, — j'entends. — Je vous le répète ; — vous verrez : — d'ici quatre ans, — trois ans, — plus tôt, peut-être, — la guerre éclatera — sur nos frontières. — Je ne sais ce qu'il adviendra de nous. — Mais il s'agira que nous soyons prêts à toute éventualité, — que chaque homme, — que chaque officier — surtout, — soit à son poste. — Alors, — vous savez, — Henri, — (l'éloignement, — les attaches nouvelles, — les intérêts contraires) — ... je puis compter sur vous ?

Je rassurai le colonel. Non, les peuples européens y regarderaient à deux fois avant de se ruer les uns sur les autres dans une mêlée qui coûterait la vie à des millions d'hommes, qui engloutirait des

centaines de milliards et dont l'issue serait d'ailleurs fort incertaine. Néanmoins, je répondis volontiers au colonel que si jamais la guerre éclatait et si l'armée suisse était mobilisée, que ce fût pour faire une guerre défensive ou, plus simplement, pour assurer la garde des frontières, je répondrais sans hésiter à l'appel qui me serait adressé.



Donc, le 12 avril 1911, M. Sylvain m'ayant spontanément confirmé une dernière fois qu'il ne pourvoirait pas à mon remplacement définitif avant six mois, ou même avant une année entière si je lui en faisais la demande, je quittai Artrude pour m'embarquer, au Havre, sur un paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique en partance pour Halifax, port actif de la Nouvelle-Ecosse, province sylvicole qu'une étroite langue de terre rattache seule au reste du Dominion. Je pris immédiatement un billet à destination de Winnipeg, la grande cité du sud du Manitoba que je savais être en quelque sorte la porte des provinces de l'Ouest. Confortablement installé dans un *colonist* ou wagon d'émigrants, aux banquettes de cuir et aux porte-bagages de bois qu'un mécanisme ingénieux permet de transformer en couchettes pour la nuit, j'observai, au cours d'un voyage de trois jours, les conditions variées des provinces maritimes et de celles de l'Est. A chaque tournant dangereux, le conducteur ralentissait l'allure de sa machine et agitait la petite cloche qui, au Canada, tient lieu à

la fois du sifflet des mécaniciens et du drapeau rouge des gardes-barrière européens.

Ce fut d'abord, dans la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, une succession irrégulière de forêts, de petits lacs et de médiocres pacages, avec, de temps à autre, la maisonnette primitive d'un pêcheur, d'un éleveur ou d'un bûcheron. Puis nous traversâmes la partie méridionale du pays de Québec et de l'Ontario, presque entièrement déboisée, où les riches pâturages alternent avec les champs d'avoine et de plantes sarclées. Cependant, à mesure que nous nous rapprochions des Grands Lacs, les cultures semblaient moins variées, le sol moins fertile. Bientôt le plateau céda la place à une infinité de collines, recouvertes d'une couche arable toujours plus mince, qui finalement apparurent sans revêtement végétal d'aucune sorte. A peine si, deci, de-là, quelques pins rabougris avaient réussi à accrocher leurs racines aux fissures de la roche. Nous avions atteint le vaste désert montueux et rocailleux au nord du Lac Supérieur, barrière presque infranchissable entre l'Est et l'Ouest, entre l'ancien Canada français et anglais avec sa colonisation vieille de plusieurs siècles, d'une part, et, d'autre part, le nouveau Canada cosmopolite ouvert tout récemment à la civilisation.

La traversée de ce désert dura un jour et deux nuits. Quand je me réveillai, nous avions franchi la frontière orientale du Manitoba, la première des trois provinces de l'Ouest. Je défis ma couchette et j'ouvris la fenêtre pour laisser pénétrer l'air vif du matin et contempler le paysage. Les buttes ro-

cheuses avaient disparu. A gauche, à droite, à perte de vue, baignée dans la lumière mate projetée par le disque du soleil rouge émergeant à l'horizon, s'étendait l'immense Prairie. Ici, j'apercevais un petit troupeau de bœufs au pâturage ; plus loin, quatre forts chevaux creusaient un profond sillon dans la terre vierge ; plus loin encore, c'était le vrombissement d'un locomobile remorquant une charrue à dix ou quinze socs. De longs et larges champs de chaumes témoignaient de la puissance de la végétation dans cette terre nouvellement conquise. Je me sentis comme transporté d'allégresse. Les renseignements que j'avais obtenus se trouvaient être bien exacts. D'ici quelques semaines, possesseur moi-même d'un grand carré de terre à blé tel ceux que j'apercevais tout autour de moi, je défricherais l'immense Prairie. Dans six mois, je battrais ma première récolte. D'ici quatre ou cinq ans...



Je devais bientôt en déchanter. Le jour même de mon arrivée, j'appris que la partie méridionale du Manitoba, cette région qui m'avait tant charmé, était entièrement colonisée depuis quinze ou vingt ans déjà et qu'il n'y restait aucune terre libre. On me conseilla de me rendre dans les provinces du Far-West, la Saskatchewan et l'Alberta. Ce que je fis, les parcourant à pied ou en chemin de fer, travaillant tantôt chez des ranchers, tantôt chez des farmers, m'embauchant même, parfois, comme manœuvre, dans les chantiers de construction des nouvelles voies ferrées. Mais j'eus vite fait de me

convaincre que les bonnes terres de ces deux provinces étaient également toutes accaparées ; les dernières avaient été réparties quelques mois auparavant. Et le flot des émigrés s'enfonçait toujours plus profondément dans les régions boisées et difficiles à défricher du Nord. Souvent, je traversais de vastes territoires presque déserts, où se dressaient seulement, ici et là, sur le fond gris jaunâtre de la steppe, quelques huttes en planches. Pourtant ces terres aussi avaient été « homesteadées ». Seulement, les possesseurs, pour la plupart manœuvres ou employés de ferme émigrés d'Europe et des Etats-Unis, ne possédant pas de quoi les mettre en valeur, attendaient, pour s'y installer, d'avoir amassé le pécule indispensable, travaillant à gages chez des farmers des régions colonisées les années précédentes ou dans les chantiers des forêts de la Colombie britannique et du Nord.

Finalement, j'en arrivai à la conclusion que la seule possibilité qu'il me restait de mettre à exécution mon projet serait d'obtenir la terre d'un homesteader disposé à renoncer à la sienne. Au début de l'hiver, je fis la connaissance d'un certain Mr. Smith, habitant Calgary, qui avait pris le printemps précédent une concession à Wilson, dans le sud de l'Alberta, sur le haut plateau au nord de la rivière Red Deer, à quarante milles [1] de la petite ville de Bassano sur la ligne transcontinentale du *Canadian Pacific Railway*. Smith n'avait passé que quelques mois sur son homestead. Il se déclara prêt à l'abandonner, à charge pour moi de lui ra-

[1] Près de 65 kilomètres. Le mille anglais vaut 1600 m. environ.

cheter la hutte de tourbe et de planches qu'il y avait érigée et les effets qu'il avait laissés à son départ. C'était, affirmait-il, une excellente terre, située dans une région où un grand nombre de colons s'étaient installés définitivement. L'année, d'ailleurs, avait été très bonne. Seule l'offre d'un emploi bien rémunéré dans un magasin de Calgary avait pu l'engager à renoncer à la vie attrayante de colon.



Je décidai alors de passer l'hiver avec un compatriote dans un chalet abandonné, non loin de la petite ville de Cochrane, au pied des Montagnes Rocheuses. Pendant les mois qui suivirent, je formai à plusieurs reprises le projet de me rendre à Wilson pour inspecter ce homestead ; chaque fois, un blizzard soudain m'en empêcha.

Vers la fin de février, Smith m'informa que sa demande de désistement avait enfin été agréée par le Département et que, le 1er mars, son ancienne concession serait adjugée au premier offrant. Le 29 février, à huit heures du soir, chaudement vêtu et muni d'une lourde pelisse, j'allai me poster devant l'Office des terres de Calgary. Le froid était intense. Vers dix heures, je songeais à quitter ma place pour me dégourdir un peu les jambes quand survint un inconnu. Je me rapprochai vivement de la porte et mis ma moufle sur le bouton de la serrure. Je demeurai toute la nuit à mon poste. Debout à côté de moi, l'homme guettait la moindre défaillance de ma part. Lorsque j'avais trop froid, je fourrais ma main gelée sous la fourrure et je plaçais l'autre sur le bouton.

Enfin, après que cinq nouveaux individus se furent successivement joints à nous, le jour pointa. A neuf heures précises, une clef grinça dans la serrure. J'entrai dans la salle et, suivi à une semelle près par mes rivaux, je me dirigeai vers l'un des commis.

— C'est cet homme qui est arrivé le premier, dit le chef, en me désignant.

Les formalités d'usage furent bientôt remplies. L'affaire de dix minutes peut-être, et j'avais signé une déclaration aux termes de laquelle je m'engageais à résider, à raison de six mois par an, pendant trois ans, sur la $^1/_2$ W. of 22, 25, 15 West of 4 th [1] et à en défricher au moins soixante acres. En échange de quoi, on m'avait délivré un papier certifiant que j'étais mis à titre provisoire en possession de cette pièce de terre et en obtiendrais la pleine propriété dès que j'aurais satisfait à mes obligations.

Cinq semaines plus tard, lorsque la neige eut définitivement disparu, je me rendis à ma concession. J'avais entre temps écrit à M. Sylvain pour l'informer de ma résolution irrévocable de ne point retourner en Europe et le prier de me faire tenir au plus vite les fonds dont je lui avais confié la gestion. Mon petit capital ne m'était pas encore

[1] Moitié ouest de la 22me section du 25me canton au nord de la frontière des Etats-Unis et 15me à l'ouest du quatrième méridien (méridien qui sépare l'Alberta de la Saskatchewan). Chaque canton ou *township* mesure six milles de long sur six de large, comptant ainsi trente-six sections.

parvenu. Je n'en avais pas moins décidé de partir, remettant à plus tard l'achat du cheptel indispensable. Je versai à Smith la somme convenue, je pris le train jusqu'à Bassano et je me fis conduire en voiture à Wilson.

De nouvelles déceptions m'attendaient. Ainsi que je le constatai à l'aspect du gazon, rare, court et gris jaunâtre, l'été précédent avait été très sec dans la région. La terre, sans paraître mauvaise, était jonchée de cailloux. Et si, jusqu'à l'horizon lointain, à demi dissimulées aux regards par des troupes nombreuses de chevaux de ranch, je devinais peut-être une quinzaine de cabanes primitives, presque toutes semblaient inhabitées.

En ouvrant la porte de la cabane de Smith, je découvris que les objets que je lui avais rachetés n'y étaient pas. Non content de m'avoir par trois fois menti, Smith m'avait-il aussi volé ? Grâce à la présence d'esprit et à l'habileté de mon voiturier, j'eus le soir encore la réponse à cette question. C'était Payne, l'un de mes deux seuls voisins dans un rayon de cinq milles, qui, sous un prétexte dont il eût été bien malaisé de vérifier l'exactitude, s'était emparé de mes effets.

II

DÉBUTS

De bon matin, mon compagnon me quitta avec sa voiture de louage. Je résolus de procéder sans plus tarder à l'inspection de ma terre.

Dans le vaste territoire situé à l'est de Calgary qui s'étend de la rivière Red Deer au lac Sullivan, les colons pouvaient s'assurer la possession non seulement d'un homestead, mais aussi d'un second quart de section, désigné sous le nom de préemption. Le droit d'enregistrement du homestead est de dix dollars seulement ; la préemption, qui ne constitue pas, comme le homestead, un bien de famille insaisissable, s'achète pour trois dollars l'acre, soit un peu moins de cinq cents dollars, somme payable par versements échelonnés sur un certain nombre d'années. J'avais pris tout ensemble un homestead et une préemption.

Examiner une terre vierge d'un mille de long sur un demi-mille de large n'est pas chose aussi aisée qu'on pourrait l'imaginer, même dans les régions entièrement dépourvues d'arbres et presque

plates du sud de l'Alberta. Aucune clôture, aucun chemin ne peut servir de repère. Rien que trois minuscules verges de fer fichées en terre, vingt ou trente ans auparavant, par les arpenteurs du Dominion. Je sais des colons qui ont vécu plusieurs mois sur leur concession sans en connaître les limites exactes.

La hutte de Smith se trouvait tout au nord-ouest de mon homestead, à l'intersection des deux *road allowances* ou bandes de terrain, larges de soixante-six pieds, soustraites au droit de concession en vue de livrer un jour passage aux véhicules allant, soit du nord au sud, soit de l'est à l'ouest. Je découvris sans difficulté l'angle nord-ouest, dont Smith avait déjà relevé l'emplacement l'été précédent. J'y plantai une perche de douze pieds, au sommet de laquelle était attaché un lambeau d'étoffe noire, couleur qui se détache le mieux sur le fond bleu clair du ciel de la Prairie. Je chargeai alors sur mon épaule une pioche et trois perches de même dimension que la première, munies également de petits drapeaux, et, tenant ma boussole devant moi, je me dirigeai vers le sud. Je comptai huit cents longs pas, ce qui devait équivaloir à huit cents mètres ou un demi-mille ; ayant ainsi atteint plus ou moins exactement l'angle sud-ouest de mon homestead, j'y fichai en terre un des jalons. Je fis ensuite huit cents pas dans la direction de l'est et plantai le deuxième, puis huit cents pas vers le nord, où je plaçai le dernier. J'avais de la sorte marqué de façon très approximative les limites de mon homestead. Regardant du côté de la hutte, j'eus la satis-

faction de constater que la première perche était à peu près exactement à l'ouest et à la même distance que celle du sud ; je ne m'étais pas trop mal acquitté de mon premier travail.

M'armant alors de deux autres jalons, je déterminai, par le même procédé, les angles sud-est et sud-ouest de ma préemption. Cela fait, je chargeai sur mon épaule une vingtaine de piquets de cinq pieds et, faisant le tour du grand rectangle, je les plantai en terre entre les six points de repère.

Cette besogne m'avait pris toute la matinée. Après le dîner [1], je procédai à l'examen proprement dit de ma concession. Comme je m'en étais rendu compte à mon arrivée, il s'y trouvait beaucoup de cailloux. J'en conclus que le défrichage serait pénible et que, par un temps sec, il me faudrait y renoncer entièrement. En revanche, le terrain lui-même semblait bon. Certes, ce n'était pas cette belle et profonde terre noire que l'on trouve dans le sud du Manitoba et dans certains districts privilégiés de l'Alberta et de la Saskatchewan. Mais ce n'était pas non plus une terre sablonneuse et trop légère, comme celles que j'avais si souvent remarquées au cours de mes voyages dans l'Ouest ; ce n'était pas davantage une de ces terres argileuses telles que je les avais rencontrées en certains endroits de la Saskatchewan, terres qui, après la pluie, n'offrent aucun appui au sabot des chevaux, mais, dès que revient le soleil, se durcissent comme pierre en quelques heures, arrêtant net le soc de la charrue ; ce n'était pas, surtout, une de ces terres

[1] En Amérique : repas de midi.

blanchâtres, sursaturées de sels alcalins, comme j'en avais vu si fréquemment ailleurs, terres sur lesquelles ne peut venir qu'un maigre fourrage dédaigné des bestiaux. Non, c'était une terre de consistance moyenne, d'une profondeur suffisante, qui, bien travaillée, donnerait assurément une récolte très satisfaisante. Terre à blé, et non à herbages : ainsi que je l'avais constaté à mon arrivée, le foin sur pied était très court ; aux places maigres, j'apercevais de minuscules cactus ; cela me confirmait dans l'idée que la région était passablement aride, mais j'avais lieu d'espérer que la somme des précipitations atmosphériques, insuffisante pour la croissance de fourrages abondants, serait néanmoins généralement assez élevée pour permettre la venue normale du blé.

Dès ce soir, mon plan fut arrêté. Mon homestead était presque plat ; je le défricherais en entier. Ma préemption était plus accidentée, il s'y trouvait même quelques buttes rocailleuses où tout labour eût été impossible ; j'en réserverais la moitié à la charrue et ferais du reste un pâturage pour mes chevaux. Sur ma préemption et dans la partie méridionale de mon homestead, j'avais compté cinq grands étangs. Je savais que dans ces mares pousse une herbe grossière, mais beaucoup plus haute que celle de la plaine. Je pensais les enclore afin d'y récolter du foin pour l'hiver ; j'en laisserais toutefois une ou deux dans le pâturage pour n'avoir pas à abreuver mes chevaux pendant l'été.

Je n'avais point l'intention de vivre toujours dans la hutte primitive de Smith. Mais où construirais-je

ma future habitation ? Le mieux me paraissait de l'ériger au centre de ma concession, entre le pâturage et le terrain réservé à la charrue. Trouverais-je là l'eau potable indispensable pour mes bêtes lorsque les étangs seraient à sec ? Rien ne pressait ; je pouvais sans inconvénient passer quelques semaines ou même quelques mois dans la hutte de Smith, et l'eau, dans les étangs, ne manquait pas. Je résolus de renvoyer ma décision et de prendre l'avis de mes voisins.

Mes fonds de Suisse, dont j'aurais eu besoin pour faire l'acquisition du cheptel nécessaire à mon premier établissement, ne m'étaient toujours pas parvenus. En quittant Cochrane, j'avais informé l'administrateur postal de mon départ et l'avais prié de réexpédier toute ma correspondance à Wilson. Les colons qui habitent à trente ou cinquante milles des lignes de chemin de fer ne se rendent qu'en cas de nécessité absolue dans les petites villes, ou plus exactement dans les villages, égrenés le long de la voie ferrée. S'ils étaient obligés d'aller retirer leur courrier à la ville, ils seraient parfois privés pendant plusieurs mois de toutes nouvelles du dehors. Aussi le gouvernement a-t-il compris la nécessité d'établir, même dans les régions très retirées, des bureaux de poste. Ces bureaux sont des plus rudimentaires. Un colon, un peu mieux installé peut-être que d'autres, assume, moyennant une modique rémunération, les fonctions de gérant dans un rayon de cinq à dix milles. Tous les quinze jours, tous les huit jours, deux fois par semaine dans les régions

les plus favorisées, un porteur de dépêches quitte, à cheval ou dans son boghei, la ville la plus rapprochée et dépose aux bureaux de campagne les lettres adressées aux colons.

A huit milles à l'est de ma terre, un homesteader, du nom de Wilson, résidant dans la région depuis treize mois, avait ouvert un bureau postal. Je comptais qu'à ce bureau, désigné officiellement sous le nom du gérant, je recevrais prochainement mon argent. Cependant, je calculais que si même le chèque était arrivé à Cochrane immédiatement après mon départ, il ne parviendrait à Wilson qu'au bout de cinq ou six jours. En attendant, je résolus de débarrasser un coin de terre des cailloux qui l'encombraient, afin de pouvoir le défricher plus aisément lorsque j'aurais fait l'acquisition de quatre chevaux et d'une charrue.

Pendant toute une semaine, je m'occupai à extraire du sol les plus grosses pierres et à les mettre en tas. Je me levais à cinq heures du matin. J'ouvrais mon lit de camp, je le traînais au soleil devant la hutte et je balayais l'aire de terre battue. Je préparais ensuite mon déjeuner, composé de thé, de porridge, de lard grillé, d'œufs conservés et de marmelade. Je travaillais ferme de six heures à midi. Je rentrais alors chez moi et dînais d'un menu semblable au premier. Vers deux heures, je reprenais mon travail. Cette besogne, pour un novice, était très fatigante. Aussi, vers six heures du soir, étais-je heureux d'abandonner définitivement pioche, pelle et barre à mine. Après un rapide souper, je lavais ma vaisselle de la journée, je mettais tremper

le gruau d'avoine pour mon porridge du lendemain; puis je me rendais chez Dunkirk, le seul de mes voisins avec lequel j'entretenais des relations un peu suivies.

★

Enfin, le neuvième ou le dixième jour, vers une heure de l'après-midi, comme j'achevais de nettoyer la pièce de terre où je comptais effectuer mon premier labour, Dunkirk, qui était allé le matin retirer son courrier, me héla :

— Une lettre recommandée pour vous à Wilson!

Je ne me le fis pas répéter. Je calculai que j'aurais juste le temps d'effectuer la course avant la nuit et je fourrai dans ma poche toutes les pièces d'identité que je possédais.

Deux heures et demie plus tard, j'arrivai à Wilson. Le buraliste, après un rapide coup d'œil jeté à mes papiers, me remit la précieuse missive.

Je n'ouvris pas immédiatement la lettre: J'avais été surpris de reconnaître sur l'enveloppe, au lieu de l'écriture de mon ancien directeur, celle d'un de mes collègues de la banque. Que s'était-il passé? Je repris le chemin de ma concession et ne m'arrêtai que quand je fus certain que le buraliste ne pouvait plus m'apercevoir. Alors, je m'assis sur le gazon et je décachetai le pli.

Comme je m'y attendais, il renfermait un chèque du montant de huit cents dollars, tiré sur une banque de Toronto. Mais je fus déçu en constatant que la lettre qui l'accompagnait était écrite en entier de la main de mon collègue. Vite, je lus :

Artrude, ce 25 mars 1912.

Mon cher Henri,

Merci de votre lettre du 1er de ce mois, reçue ce matin seulement, ce qui vous expliquera mon retard. J'ai été touché de voir que votre éloignement ne vous a point fait oublier votre vieux directeur. Vous m'adressez vos souhaits pour mon soixante-douzième anniversaire et vous formez le vœu que je reste longtemps encore à la tête de la petite banque à la gérance de laquelle j'ai consacré le meilleur de mes forces. Hélas! mon ami. Jeudi dernier, ayant commis l'imprudence de descendre d'une voiture de tramway avant qu'elle fût entièrement arrêtée, je suis tombé si maladroitement que je me suis luxé la colonne vertébrale. Cloué sur un lit d'hôpital, me voilà, sain d'esprit encore, obligé par ordre du médecin de renoncer à toute activité, avec la conscience bien nette que mon obéissance ne fera que prolonger de quelques jours mon agonie. Et je souffre, mon ami, ce que je souffre ! Ah ! Henri, je ne croyais pas qu'on pût tant souffrir. Pourtant, ne vous apitoyez pas trop sur mon sort ; de toute évidence, quand vous lirez ces lignes, j'aurai déjà cessé de vivre.

Mais je m'aperçois que je ne vous parle que de moi. J'en viens donc à ce qui vous concerne.

C'est fait. Selon votre désir, j'ai confirmé votre successeur dans ses fonctions. Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous obéir. Je croyais à un mouvement de dépit, à un geste irréfléchi de votre part. Je suis à la fois heureux et déçu de m'être trompé. Vous ne m'en voudrez pas, mon ami, si je vous répète que je ne renonce point à l'espoir que vous nous reviendrez un jour. Mais si vraiment, après avoir satisfait à vos

engagements, vous deviez vous décider à faire de l'Alberta votre seconde patrie, puissiez-vous trouver dans votre nouvelle vie une entière satisfaction, puissiez-vous y trouver le bonheur, puissiez-vous aussi, tout en gardant un souvenir ému aux lieux où s'est écoulée votre enfance, ne point regretter d'avoir quitté à jamais la Suisse !

Votre bien dévoué,

Jean Sylvain.

La lecture de la lettre de M. Sylvain m'avait bouleversé. Tout d'abord, j'avais été consterné en recevant, avec l'annonce inattendue de son accident, l'augure de sa mort imminente ; j'avais aussi été profondément remué en voyant avec quelle sérénité il acceptait son épreuve. Ensuite, j'avais été touché jusqu'au fond du cœur et comme poignardé par le remords en songeant à la paternelle affection qu'il n'avait cessé de me vouer. Mais quand je tournai la quatrième page, je sentis mon sang se figer dans mes veines. Tout en haut, au-dessus de la brève formule d'adieu et de la signature hésitante que le vieillard avait tenu à apposer lui-même au pied de son dernier message à son ancien employé, se détachaient ces cinq mots : *quitté à jamais la Suisse.*

Quitté à jamais la Suisse ! C'était vrai ! j'avais quitté la Suisse pour toujours. A jamais, à tout jamais quitté la Suisse !...

O ciel ! avais-je été assez inconscient, pour ne m'être jamais rendu compte jusque-là de ce que j'allais faire, de ce que je faisais, de ce que je venais de faire ! Non, jamais, ni lorsque j'avais

formé mon brusque projet de départ, ni dans la suite, quand M. Sylvain, puis le colonel, s'étaient efforcés de me faire revenir de ma folle décision, ni plus tard, quand, après avoir serré sur le quai de la gare la main de mes collègues, j'avais vu disparaître à un tournant de la voie ferrée le dernier paquet de toits rouges derrière un talus, ni plus tard encore, quand les hommes du bord avaient retiré la passerelle qui reliait le paquebot à la terre d'Europe, ni même dix jours après, quand j'avais deviné, sous la brume visqueuse, la côte grisâtre de cette terre au seuil de laquelle ne m'attendait aucun être connu, ni jamais non plus au cours de mes voyages à travers cette Prairie désolée, où ne croît qu'une herbe tardive, courte, sale, où l'on n'aperçoit pas un arbre, pas un buisson, où l'on ne côtoie que des gens indifférents, pressés, égoïstes, où l'on n'entend que les accents durs à l'oreille d'une langue étrangère, où la seule musique est, la nuit, le hurlement lugubre du petit loup de la Prairie, ni enfin à l'Office des terres, alors qu'approchant mes lèvres de la Bible crasseuse que me présentait un quelconque bureaucrate j'avais juré de vivre désormais dans cette région perdue que je n'avais même point entrevue... non, jamais, jamais, je ne m'étais rendu compte de ce que j'allais abandonner, de ce que je quittais, de ce à quoi j'avais renoncé pour toujours.



Devant moi, derrière moi, partout autour de moi, sous les rayons déjà ardents du haut soleil de cette après-midi d'avril, je ne sentais que l'immensité morne, nue, grise. Mais au dedans de moi passait, comme un vision douloureuse, le souvenir des

choses que je ne verrais ni n'entendrais jamais plus. A défaut de parents et de frères qu'il ne m'avait point été donné de posséder, c'était le visage de bons camarades et de vieilles connaissances, le fin sourire de mon vieux directeur, la voix sonore mais bienveillante du colonel, l'herbe qui pousse, touffue et verte, dans les prés du Jura, les buissons en fleurs, les ceps des coteaux ployant sous le faix des grappes trop lourdes, les hautes futaies de sapins, de hêtres et de chênes toutes vibrantes du gazouillis des oiseaux, l'antique cité d'Artrude, avec ses maisons basses et trop serrées mais à la ligne si pure, avec son lac tantôt gris, tantôt bleu, tantôt calme, tantôt furieusement agité, avec ses montagnes sombres toutes rapprochées, avec la pâle silhouette des Alpes, au loin, avec surtout son lourd beffroi et sa fine église médiévale, avec son antique bourdon qui avait annoncé tant d'heurs et de malheurs au cours des siècles, qui avait accompagné tant de braves gens à leur dernière demeure, qui, vingt-trois ans auparavant, alors que j'étais trop petit pour prêter l'oreille à sa voix, avait sonné le glas de mon père, qui, trois ans plus tard, alors que j'étais trop enfant encore pour comprendre, avait sonné celui de ma mère, qui peut-être en cet instant précis sonnait celui de mon vieux directeur, mais qui ne sonnerait jamais le mien...

Je m'étais laissé tomber tout de mon long sur le sol, et je mordais rageusement la terre, pour ne point crier...

III

MES CHEVAUX S'ÉCHAPPENT



N'étant point connu des banques de Bassano, je dus me rendre à Cochrane pour toucher mon chèque.

Trois jours plus tard, après avoir acheté dans un ranch des environs de cette dernière ville quatre chevaux de trait et un autre plus léger, je retournai à Wilson. Je m'arrêtai quelques heures à Bassano pour y faire l'acquisition d'un chariot, d'une charrue, d'un pulvérisateur à disques ou herse à disques, d'une herse à dents de fer, de menus instruments et de provisions de bouche.

A mon arrivée chez moi, mon premier soin fut d'aménager un parc pour mes bêtes. J'avais acheté à la ville deux rouleaux de broche barbelée. La veille, en traversant les taillis qui bordent la rivière, j'avais coupé une trentaine de jeunes saules pour en faire des piquets. Je choisis, à proximité de ma hutte, un emplacement où l'herbe était plus serrée et moins courte qu'ailleurs. Je creusai dans le sol quatre trous représentant les coins d'un grand carré

et j'y enfonçai profondément les quatre plus gros pieux. Là-dessus, je répartis les piquets restants entre les premiers ; puis, à l'aide d'un tendeur « ad hoc », je fixai un double cordon de fils de fer autour de l'enclos. Ce travail m'avait pris toute la journée. Le soir même, je lâchais mes chevaux dans le parc.

Dès le lendemain, j'entrepris le défrichage de la pièce de terre dont j'avais enlevé les cailloux pendant mon premier séjour sur ma concession. Le matin, à huit heures, j'attelais mes quatre bêtes de trait à la charrue. A midi, je les dételais, je les abreuvais à l'étang voisin et je leur donnais une bonne ration d'avoine. A deux heures, je me remettais au travail.

Au bout d'une dizaine de jours, j'eus labouré à peu près les deux tiers de mon petit champ. J'eusse beaucoup désiré achever le tout. Malheureusement, depuis mon retour de Cochrane, le ciel était resté invariablement découvert. Le vent du nord, à maintes reprises, avait soufflé avec rage sur la Prairie, traînant avec lui des tourbillons d'une poussière grise arrachée aux lointaines jachères, mais la pluie ardemment souhaitée ne s'était toujours point annoncée. Le défrichement se faisait d'heure en heure plus pénible. Très vite, le soc de ma charrue s'émoussait et je devais l'échanger contre un autre fraîchement rebattu. Mais même avec un soc neuf, mes chevaux n'avançaient qu'à grand'peine. Enfin, le sol devint tellement dur qu'un matin, comme j'avais déjà brisé un trait de harnais et deux boulons, le versoir s'enchâssa profondément entre deux

grosses pierres et l'un des palonniers se fracassa. Je dégageai la charrue et, me rendant à l'évidence, j'abandonnai définitivement mon travail.

Immédiatement, j'attelai mes bêtes à la herse à disques et me mis à pulvériser mon défrichage. La Prairie était toujours entièrement desséchée et le pulvérisateur ne pénétrait qu'avec difficulté dans les billons. Il me fallut trois jours pour ameublir mon labour de façon suffisante. J'attelai alors mes chevaux à la herse à dents de fer, grand instrument composé de quatre compartiments accouplés latéralement, avec lequel j'eus bientôt fait de niveler le champ.



Je m'en fus ensuite quérir le semoir de Dunkirk et j'ensemençai en avoine mon labour. Dans ce pays où les nuits d'été sont très fraîches et où fréquemment, au début de septembre, le thermomètre, entre quatre et six heures du matin, tombe à plusieurs degrés au-dessous de zéro [1], je savais que la saison était déjà trop avancée pour entreprendre des semailles de blé. Je n'ignorais pas non plus que si l'avoine, à condition que la pluie survienne en temps utile, peut donner une récolte satisfaisante dans les terrains nouvellement défoncés, il n'en est pas de même du blé ; celui-ci ne prospère que dans les champs cultivés depuis un an ou deux ou dans les défrichages livrés pendant plusieurs mois à l'influence des agents atmosphériques.

Comme j'achevais mes semailles, un violent orage survint. Il dura dix ou quinze minutes à peine, mais

[1] Par souci de clarté, les températures seront indiquées selon le système centigrade.

le sol fut assez profondément imprégné pour que je pusse atteler derechef mes chevaux à la charrue. Cependant, au bout de cinq ou six jours, la sécheresse me contraignit de cesser de nouveau mon travail. J'avais d'ailleurs achevé de labourer l'aire débarrassée de cailloux. Je ne passai pas la herse sur mon second labour ; il était trop tard pour y semer même de l'avoine. Je décidai de l'abandonner sans autre à l'action de la pluie et du soleil qui, jusqu'à l'automne, en désagrégeraient le tissu radiculaire.

Le temps calme et presque chaud des dernières journées, après le violent orage du 7 mai, avait fait germer mon avoine. De-ci, de-là, pointaient quelques pousses vertes. Mon travail assidu m'avait beaucoup fatigué. Je résolus de me lever le lendemain plus tard qu'à l'ordinaire. J'abreuvai mes bêtes à l'étang voisin et les lâchai dans le parc ; je pris toutefois la précaution d'attacher Tom, cheval d'humeur vagabonde, à l'un des piquets. Puis je me disposai à jouir d'un repos bien mérité.

★

Le lendemain, je fis la grasse matinée. Béatement étendu sur ma couche, je prêtais vaguement l'oreille aux bruits du dehors. Très loin dans la Prairie, dans l'air sonore du matin, je percevais les exclamations de Dunkirk et de Payne stimulant de la voix leurs chevaux ; très haut dans les airs retentissait de temps à autre le coincoin monotone d'un vol de canards sauvages émigrant vers les lacs du

Nord ; à deux cents pas, dans une mare encore à moitié pleine, un orchestre de batraciens s'évertuait à imiter le chœur des grenouilles d'Aristophane ; tout près, sur un piquet, le gros *meadow-lark*, seul oiseau chanteur de la Prairie, lançait ses roulades passionnées à sa grise compagne.

Tout en écoutant ce qui se passait dans la plaine, je méditais. J'avais appris à mes dépens combien la présence de cailloux complique les labours ; je songeais, puisque la sécheresse m'empêchait de poursuivre mon défrichage, que j'aurais raison de débarrasser des pierres qui s'y trouvaient une nouvelle pièce de terre. Cependant, mes bêtes auraient bientôt tondu au ras du sol l'herbe du petit enclos que je leur avais aménagé et je me demandais si je ne devrais pas commencer par enclore mon homestead. D'autres travaux encore m'attendaient. D'ici quelques jours, il me faudrait ériger une clôture autour de ma jeune récolte afin de la protéger contre la dent des chevaux de ranch que je voyais errer constamment à travers la Prairie ; l'eau de mes mares baissait rapidement et je serais obligé de creuser un puits ; enfin, avant l'hiver, je devrais construire un abri plus confortable pour mes bêtes et pour moi-même.

Vers dix heures, j'en étais arrivé à la conclusion que le plus urgent était de mettre au net une nouvelle pièce de terre. Je m'habillai, je fis un bon feu de bois et je commençai à préparer mon déjeuner. Cependant, au moment de placer la poêle sur le fourneau, je réfléchis que je n'avais pas entendu, comme d'ordinaire, les hennissements de mes che-

vaux demandant à être abreuvés. J'ouvris la porte et je regardai du côté de l'enclos. Une vilaine surprise m'attendait : de même qu'à mon arrivée à Wilson j'avais trouvé ma hutte vide, cette fois mon parc était désert...

Je m'approchai. J'eus vite reconstitué ce qui s'était passé. Tom avait brisé sa chaîne, arraché trois des pieux, jeté les deux fils de fer par terre et s'était enfui, entraînant avec lui ses compagnons.

Je rentrai chez moi. Je m'armai de ma lunette d'approche et j'escaladai le toit de la hutte. Attentivement, je scrutai l'horizon. Rien au sud, rien à l'est, rien au nord, rien à l'ouest. J'examinai une deuxième fois, plus soigneusement encore. Non, rien, si ce n'est, à deux milles au nord-ouest les chevaux de Payne au pâturage, à deux milles au nord-est l'attelage de Dunkirk à la herse à disques et, très loin à l'est, une petite troupe de bêtes de ranch.

Enfin, après avoir vainement fouillé une troisième fois l'horizon, je me décidai à quitter mon observatoire. Rentrant dans la cabane, je m'assis sur le lit et me mis à songer...

... Mon plan fut promptement arrêté. La veille au soir, Dunkirk, dont une des juments venait de pouliner, m'avait prié de lui prêter un de mes chevaux. Je chargeai ma selle sur mon épaule et je courus chez lui.

J'arrivai chez mon voisin comme il venait de dételer ses bêtes. D'emblée il devina ce qui s'était passé.

— Mon bon ami, dit-il, je ne sais si vous découvrirez vos chevaux. Moi-même, le premier hiver, j'en ai perdu deux. Je n'en ai plus jamais entendu parler. Ou plutôt, quelqu'un m'a affirmé en avoir reconnu un, beaucoup plus tard, au bord de la Red Deer, à trente milles en amont, à moitié dévoré par les coyotes.

— Que me conseillez-vous de faire ?

— Sellez immédiatement Kitty et courez à la rivière. Elle est enflée en ce moment ; peut-être vos chevaux n'auront-ils pas osé la franchir.

Sans hésiter, je fis ce qu'avait dit Dunkirk. J'éperonnai Kitty et je galopai à fond de train dans la direction du bac. La hutte du passeur se trouvait sur l'autre rive. Une longue gaule à la main, l'homme s'efforçait d'attraper du poisson. D'un ton maussade, il me cria :

— Vous voulez passer la rivière ?

— Je ne sais. Avez-vous aperçu des chevaux errants ? Trois bais et un noir ?

— Non. Où les aviez-vous achetés ?

— A Cochrane, dans les *foothills*[1], à trente milles à l'ouest de Calgary.

— Dans ce cas, ils doivent être plus au nord. Ils seront sans doute arrivés jusqu'à la rivière ; remontez-la.

Je longeai la Red Deer en amont. Pendant plusieurs heures, je suivis les sentiers creusés jadis sous les taillis par les bisons allant s'abreuver aux eaux du fleuve, puis maintenus par les bêtes de ranch. Je battis en vain cinquante bosquets. Vers six

[1] Collines du pied des Montagnes Rocheuses.

heures, je retournai au bac. Le passeur était toujours sur l'autre grève, sa ligne à la main. Une seconde fois, je le hélai :

— Avez-vous vu mes chevaux ?

— Non.

J'explorai la rive en aval, en suivant, comme précédemment, les pistes des bisons. La nuit tombait ; j'allais rentrer bredouille quand j'aperçus, dans une clairière, un colon qui façonnait des piquets de saule.

— Avez-vous vu quatre chevaux ?

— Oui. Deux d'entre eux ont franchi la rivière ici même un peu avant midi. Les autres, après s'être aventurés dans l'eau jusqu'au poitrail, sont revenus sur ce bord. Ils ont disparu dans un fourré, à un quart de mille en amont.

Je forçai Kitty à s'enfoncer dans le fourré. Les ramilles me fouettaient le visage ; je manquai à plusieurs reprises de perdre ma casquette. En vain je fouillai ce bosquet, puis le suivant, puis un troisième ; un lièvre bondit, ma jument se cabra et faillit me désarçonner : rien. La nuit était déjà presque noire et je songeais à abandonner définitivement mes recherches quand je crus percevoir, sur la droite, un faible hennissement.

Je fis tourner bride à Kitty et, deux minutes plus tard, j'entrevis sous la feuillée, broutant paisiblement l'herbe menue, mes chevaux Babe et Jim.

Mes bêtes enfin découvertes, il s'agissait de les attraper. Babe était une jument assez bien dressée, mais Jim un poulain de ranch encore à demi sau-

vage. Dès les premiers jours, afin de les capturer plus aisément, j'avais habitué mes chevaux à manger l'avoine dans ma main. Dans une poche de mes *overalls* [1], je portais toujours un peu de grain. Je versai une poignée d'avoine dans ma casquette et me dirigeai vers Babe en l'appelant par son nom. Elle vint immédiatement à moi. Je lui avais laissé son licol ; je lui passai une longe et l'attachai à un arbre à côté de Kitty. J'essayai alors d'attraper Jim. Mais immédiatement il décampa. En vain je l'appelai, en vain j'agitais l'avoine dans ma casquette ; le *cayuse* [2] reniflait dans l'obscurité, me laissait approcher à deux pas ; puis il pirouettait brusquement sur lui-même.



Après un quart d'heure de vains efforts, je me décidai à rentrer avec les deux juments. Tenant Babe en laisse, j'escaladai le flanc raide du *cañon*. Le mince croissant de la lune s'était enfoncé derrière la Prairie et la nuit, en dépit du ciel tout constellé d'étoiles, paraissait noire. De temps à autre, j'arrêtais ma monture ; je tendais l'oreille : pas un bruit. J'étais arrivé au bord du plateau et déjà je désespérais de revoir Jim quand soudain je perçus dans le lointain un galop cahoteux. Le cayuse, seul dans les ténèbres, avait pris peur et rejoignait à toute allure ses compagnes.

Une heure plus tard, j'attachais Babe et Kitty aux pieux du parc. Je parvins enfin à saisir Jim par le licol et à l'amarrer à côté des juments. M'ai-

[1] Salopettes.

[2] Cayuse : petit cheval de l'Ouest, non amélioré par l'apport de sang étranger.

dant d'une lanterne, je réparai la clôture. Je replantai les piquets et, pour plus de sécurité, je tendis un troisième fil de fer au-dessus des deux premiers.

Il était près de deux heures du matin quand je pus enfin lâcher mes chevaux dans l'enclos. J'entrai dans la hutte. Dans la poêle gisaient encore le lard et les œufs de mon déjeuner. Mais les événements de la journée m'avaient épuisé à tel point que je ne me sentais aucun appétit. Je me jetai tout habillé sur mon lit.

★

J'avais dormi une demi-heure à peine quand je crus sentir que quelqu'un me frôlait dans ma couche.

— C'est moi, Dunkirk. Vous pouvez vous vanter d'avoir le sommeil lourd. J'ai frappé trois fois à votre porte. Ensuite je vous ai secoué ; et je vous assure que je n'y allais pas de main morte. Je reviens de chez Ellis, à six milles au sud-est. Il m'avait mandé en hâte pour soigner un cheval malade. Votre hutte étant presque sur mon chemin, j'ai pensé passer chez vous pour savoir si vous avez retrouvé vos bêtes.

J'étais enfin réveillé. Je répondis :

— J'ai retrouvé Babe et Jim. Tom et Maud ont, paraît-il, traversé la rivière à la nage un peu avant midi.

— Avant midi ! Dans ce cas, hâtez-vous ; partez immédiatement à leur recherche. La mouche des naseaux a fait sa première apparition hier ; elle a été terriblement méchante ; vos bêtes doivent être loin déjà.

— La mouche des naseaux ! Qu'entendez-vous par là ?

— La plus diabolique invention de la nature. Une sorte d'abeille qui, tout l'été, tant que le soleil brille, s'acharne à piquer les chevaux aux naseaux pour y déposer ses œufs. Elle les affole littéralement ; les vôtres sont peut-être à trente milles d'ici.

L'après-midi, en effet, tant que je chevauchais au soleil, j'avais remarqué que Kitty secouait frénétiquement la tête et qu'elle galopait sans que j'eusse recours aux éperons. Soudain elle s'était arrêtée et s'était frotté rageusement les naseaux contre le canon; puis elle était repartie de plus belle. Mais je n'avais point soupçonné la cause de sa nervosité. Je répondis :

— Partir ?... Je suis exténué... je suis rendu.

— Peu importe ! partez ! Partez au plus tôt.

— Je repars.

— Un conseil, encore. Je doute que vous retrouviez vous-même vos bêtes dans l'immense territoire désert du sud. Courez à Bassano. Faites imprimer immédiatement des circulaires que vous enverrez à tous les bureaux de poste situés entre Wilson et Cochrane. Emprisonnez vos chevaux dans un cercle de gens avertis. Mais offrez une récompense de vingt dollars à qui les découvrira ; sinon, personne ne s'en inquiétera. Maintenant, au revoir ; je veillerai à ce que vos autres bêtes ne manquent de rien durant votre absence.

Deux minutes plus tard, j'empoignais ma selle. Quel cheval prendrais-je ? Kitty, pour avoir travaillé, puis galopé toute la journée, était éreintée ;

Babe, qui poulinerait très prochainement, ne supporterait pas une randonnée de plusieurs jours. Restait Jim, le cayuse léger dont j'entendais faire mon cheval de selle. Mais j'étais médiocre cavalier et Jim n'avait jamais été monté. Tant pis, j'essayerais.

Jim, déjà habitué à un harnachement léger, se laissa poser d'assez bonne grâce la selle sur le garrot et boucler la sangle sous le ventre. Tenant les rênes d'une main et me cramponnant de l'autre au pommeau, je mis le pied gauche à l'étrier. Puis, d'un brusque coup de reins, je me hissai sur le dos de la bête.

Contre mon attente, Jim n'avait pas rué. Mais sans me laisser le temps de chausser l'autre étrier, il s'élança en avant et partit à fond de train dans la direction de la rivière.

Jim courut ainsi durant dix bonnes minutes, faisant de temps à autre de brusques écarts pour m'envoyer rouler à terre. Soudain, il s'arrêta et, la tête entre les jambes, se mit à ruer de toutes ses forces. C'était là ce que je redoutais le plus. Je n'étais toujours pas parvenu à enfiler mon pied dans l'étrier. Si Jim me désarçonnait, je ne le rattraperais pas de la nuit. Mais surtout je perdrais une bête apte à faire un excellent cheval de selle. Le poulain qui, dès le début, réussit à se débarrasser de son cavalier, ne l'oublie jamais. Peut-être paraît-il par la suite faire une excellente monture ; mais de temps à autre, alors que son maître s'y attend le moins, il se rappelle sa première victoire et cherche à récidiver.

Je comprenais la nécessité de tenir jusqu'au bout. Abandonnant les rênes, je nouai mes mains au

pommeau de la selle et me cramponnai des deux jambes sous le ventre du cayuse. Celui-ci se démena ainsi durant quelques minutes. Soudain, au moment où ma position devenait intenable, il cessa de ruer et repartit au galop dans la direction de la cabane.

Cette lutte folle, cependant, l'avait épuisé. Bientôt, il ralentit son allure. Je dénouai mes mains et je repris la bride. Je la tirai énergiquement à moi en criant : Hô !

Jim s'arrêta. Il était à bout de souffle. Je sautai à terre et le flattai doucement pour le tranquilliser. J'étais fier comme jamais je ne l'avais été. Je venais d'entreprendre mon premier duel avec un cheval et j'avais triomphé. Je savais que Jim me considérerait désormais comme son maître et que je pourrais avoir la plus entière confiance en lui.



Sitôt que Jim se fut entièrement calmé, je l'enfourchai de nouveau et je repartis au galop. J'atteignis Bassano vers neuf heures du matin. Je courus à la petite imprimerie du *Bassano Herald*.

— Veuillez imprimer immédiatement trois cents circulaires conçues en ces termes :

Egaré :

Jument baie, pieds postérieurs blancs, six ans, marquée E T à la ganache gauche.

Egaré :

Hongre bai, pieds postérieurs blancs, cinq ans, marqué L S sur la croupe, à gauche.

Récompense : 10 dollars par tête.

Ecrire à H. Fancey, Wilson (Alberta).

— Veuillez imprimer soixante autres circulaires rédigées comme suit :

Mr. ...., administrateur postal, à ....

Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir afficher dans votre bureau l'une des circulaires incluses et remettre les autres aux ranchers et farmers de votre connaissance.

Je m'enquis alors de l'adresse des bureaux de poste de la région et de ceux qui se trouvaient entre ma concession et Cochrane.

Enfin, à six heures du soir, je glissai dans la boîte aux lettres un volumineux paquet de missives. Je poussai un gros soupir : avant huit jours, dans toutes les localités où passeraient mes chevaux si je ne les avais pas retrouvés moi-même, on aurait leur signalement.

IV

A LA RECHERCHE DE TOM ET DE MAUD

Au matin, vers huit heures, je partis avec Jim à la recherche de Tom et de Maud.

Cette fois, je fis sans incident les trente premiers milles du trajet. Alors, au lieu de poursuivre ma course dans la direction du bac, je quittai la piste à chars et me dirigeai vers la gauche. Je m'enfonçais au cœur du vaste territoire remis dans les années quatre-vingts par le Dominion à la compagnie du *Canadian Pacific Railway*, à titre de subvention à la construction de la ligne transcontinentale destinée à relier les provinces de l'Est à la Colombie britannique. Le *C. P. R.* ne cède pas gratuitement ses terres aux colons, comme le fait le gouvernement ; il cherche à en retirer le plus haut prix possible. Aussi, dans ce canton de quelque cent milles de longueur sur trente à cinquante de largeur, seuls les districts les plus rapprochés de la voie ferrée étaient-ils colonisés à cette époque. Ceux du centre et du nord étaient entièrement in-

habités. Tout l'été et tout l'hiver y paissaient les grands troupeaux de chevaux et de bœufs de quinze ou vingt ranchers installés sur les flancs du *cañon* de la Red Deer, à l'endroit où jaillissent les rares sources de ce pays semi-aride.

Malheureusement, la région située entre la route de Bassano au bac, à l'est, et les profondes coulées [1] de Partlesh Creek et Crowfoot Creek, à l'ouest, au lieu d'être presque plate comme celle de Wilson, est constituée, en maints endroits, par une infinité de renflements de terre laissant entre eux un labyrinthe de petits vallons juste assez profonds pour dissimuler le corps d'un cheval ou d'un bœuf. Rien de plus malaisé que de découvrir, dans ces conditions, deux animaux égarés qui, à n'en point douter, suivraient le fond des dénivellations afin de s'abriter du vent et de brouter l'herbe la moins rare. Je zigzaguai à droite et à gauche, m'approchant parfois tout près du *cañon* pour me retrouver, deux ou trois heures plus tard, bien loin au sud. De temps à autre, je mettais pied à terre sur une butte et, à l'aide de la lunette que j'avais eu soin d'emporter avec moi, je scrutais attentivement l'horizon. A trois reprises, j'avisai de grandes troupes de chevaux. Je m'approchai, espérant que Tom et Maud, las de leur solitude, s'étaient joints à leurs congénères ; mais je ne les découvris point.

La nuit vint. Je n'avais aperçu de la journée entière aucune habitation et décidai de camper au bord d'un étang. Je passai à Jim une paire d'entraves achetées la veille à la ville et je soupai de

[1] Ravins.

pain et de jambon. Le vent soufflait si violemment que je ne me risquai point à faire un feu d'herbes sèches pour bouillir du thé. Je bus un peu d'eau saumâtre à l'étang et je m'enroulai dans ma couverture.

A l'aube, réveillé dès longtemps par le vent toujours plus froid du nord, je me remis en chasse en suivant la même tactique que le premier jour. Le soir, n'ayant de nouveau vu que des chevaux de ranch et ne découvrant aucune habitation à l'horizon, je dus me résoudre à camper une deuxième nuit à la belle étoile.



Au point du jour, je repartis. Vers le milieu de l'après-midi, j'atteignis Partlesh Creek. Cette coulée était si profonde et les bords en étaient si escarpés que je renonçai à la traverser. D'ailleurs, à six ou sept milles de là, je distinguais de nombreuses maisonnettes. Je soupçonnais que j'éprouverais certaines difficultés à circuler dans cette région, en raison de la fréquence des coulées et des grands étangs qui s'y trouvent, mais aussi à cause des innombrables clôtures de fils de fer qui compliquent beaucoup les recherches. Je jugeai plus sage de rejoindre la crête du *cañon* que, pensai-je, mes bêtes n'auraient peut-être pas quittée, et de poursuivre mes investigations dans les fourrés qui bordent la rivière.

Je pressai l'allure de Jim. J'avais hâte de découvrir une habitation pour me mettre à l'abri du vent qui ne cessait de souffler et pour prendre un repas chaud.

Enfin, j'atteignis le *cañon*. Je le longeai au trot

durant une heure entière sans rien apercevoir. Déjà le crépuscule tombait quand je découvris une piste à chevaux se dirigeant vers la rivière. Je la suivis. Bientôt le sentier s'engagea, en une pente raide, entre deux gros monticules et soudain, à un tournant, je distinguai, sur un long épaulement, au bord d'une source, un vaste corral où étaient parqués mille ou quinze cents chevaux, un grand bâtiment de planches que je jugeai être une écurie, et une cabane de faible dimension.

J'étais arrivé au ranch. Je me dirigeai vers la cabane et frappai à la porte. Une voix nette répondit :

— Entrez !

J'ouvris la porte et je pénétrai dans la pièce. C'était une sorte de réfectoire, simplement meublé, mais propre, étonnamment propre, bien éclairé par une grosse lampe à incandescence. Le rancher — un homme de soixante-cinq ou soixante-dix ans —, cinq cow-boys (que je jugeai être ses employés) et une jeune fille dont je n'apercevais que la lourde chevelure d'or flottant sur ses épaules, étaient assis autour d'une longue table de bois. Une vieille Indienne était affairée autour du poêle.

— Puis-je mettre mon cheval à l'écurie ? demandai-je. Il est à bout de forces et j'ai déjà campé deux nuits à la belle étoile.

— Certainement. Gerald, prenez soin de sa bête. Asseyez-vous. Marjorie, une assiette.

Marjorie, qui n'avait pas tourné la tête à mon entrée, se leva et, avant d'obéir, me dévisagea rapidement. Moi aussi, je la regardai. C'était une

jeune fille élancée, bien prise, jolie me sembla-t-il, une très jeune fille assurément, de dix-sept ans à peine, dont les traits, s'ils n'étaient pas dépourvus de tout indice de fermeté, avaient néanmoins quelque chose d'enfantin. Mais ce qui me frappa le plus chez elle, ce fut de voir, en dépit de la simplicité de son maintien et de la banalité du costume de cow-girl dont elle était affublée, l'expression de réelle finesse de son visage, contrastant avec le masque, régulier mais dur, du vieillard et la physionomie, ou grossière ou indifférente, des boys. Et je sentis mon cœur se serrer d'étrange manière en songeant que Marjorie était la première jeune fille que j'apercevais depuis mon arrivée à Wilson.



Contrairement à ce que j'avais si souvent constaté lors des repas en commun dans les ranches et les chantiers de l'Ouest, la conversation, dans la pièce où je venais d'entrer, fut très animée pendant le repas. Etait-ce le fait que ces hommes avaient vécu des événements sortant de l'ordinaire ? ou bien devais-je l'attribuer à la présence, dans la salle, de la fille du vieux rancher ? Les propos des cow-boys me paraissaient moins insipides que ceux que j'avais invariablement entendus l'été précédent dans les agglomérations d'hommes seuls.

On venait à la vérité de connaître des heures excitantes au ranch. L'avant-veille, comme il longeait à cheval la rivière, un des boys avait remar-

qué sous un buisson trois loups occupés à achever la carcasse d'un poulain. Ces mêmes loups — ou trois autres — avaient été aperçus un peu plus tard à cinq milles en amont par les gars d'un voisin, au moment où ils disparaissaient dans un fourré. Immédiatement, les ranchers de la Red Deer avaient rassemblé et conduit dans leurs corrals tous les chevaux découverts dans les taillis et chassé le plus loin possible dans la plaine ceux qui paissaient au haut du *cañon*. On n'avait pas revu les carnassiers. Deux des boys affirmaient qu'ils devaient s'être dissimulés dans les fourrés. Les trois autres inclinaient à croire qu'inquiétés par les battues ils s'étaient enfuis pour regagner les forêts du nord-ouest.

Je n'avais jamais entendu dire jusque-là qu'il y eût des loups dans la Prairie, même dans les bois et les taillis qui longent les rivières. J'en fis la remarque au vieux rancher.

— Vous étiez bien renseigné, répondit-il. Le loup des bois, comme l'indique son nom, n'habite que les vraies forêts, celles de la Colombie britannique et du Nord. Pourtant, lorsque l'hiver est rude, il arrive que des individus affamés suivent sur une distance considérable les rives boisées des fleuves qui se dirigent vers l'est, afin de faire la chasse aux antilopes et même aux chevaux de ranch qui viennent y chercher protection contre le vent et les blizzards. Ceux qui ont été signalés auront probablement descendu, en janvier ou février, la Red Deer jusqu'à sa jonction avec la South-Saskatchewan ou même plus loin. A la fonte des neiges, se sentant dépaysés dans cette région presque dépour-

vue d'arbres, ils auront voulu regagner leurs forêts. Je ne crois pas que nous ayons à les redouter plus longtemps.

Depuis vingt-neuf ans que je vis dans l'Alberta, c'est la quinzième fois peut-être qu'on signale la présence de loups. J'en ai moi-même tué plusieurs. En 1895, l'hiver ayant été exceptionnellement rigoureux, une meute d'une trentaine de ces animaux descendit jusqu'ici. Ils massacrèrent un certain nombre de chevaux ; j'en perdis pour mon compte trois ou quatre. Les ranchers furent obligés, comme ces jours derniers, de réunir leurs bêtes dans les corrals ou de les chasser chaque matin à quinze milles dans la plaine.

Cependant, enhardis par la faim et par le fait qu'ils étaient en troupe nombreuse, les loups venaient hurler tous les soirs autour de mon corral, cherchant à y pénétrer en creusant de leurs pattes la terre sous la palissade. Heureusement, le sol était gelé et ils ne parvenaient pas à l'entamer profondément. La nuit, nous n'osions plus nous aventurer au dehors. Nous fîmes le guet aux fenêtres ; mais nous ne réussîmes pas à canarder nos ennemis, car ils se tenaient du côté opposé à l'habitation. Le quatrième jour, nous abattîmes trois vieux chevaux à un demi-mille du ranch et dissimulâmes plusieurs pièges à coyotes sous la neige. La nuit suivante, un loup se prit dans un des engins ; mais les autres, flairant le danger, et bien qu'affamés, ne touchèrent point aux appâts. Je songeais avec angoisse que bientôt je n'aurais plus de quoi nourrir mon troupeau, quand je m'avisai d'un procédé que j'a-

vais vu employer jadis par les Indiens pieds-noirs pour la chasse aux coyotes. Nous construisîmes, le plus loin possible du ranch, un petit corral à l'aide de pieux de sept pieds inclinés de trente degrés vers l'intérieur et y fîmes entrer deux vieux chevaux. A la tombée de la nuit, les malheureuses bêtes se mirent à hennir d'affreuse manière. Les loups s'étaient approchés et cherchaient à escalader la palissade. Bientôt ils eurent pénétré à l'intérieur et foncèrent sur les appâts vivants. Nous attendîmes quelques instants encore ; puis, ayant acquis la conviction qu'ils étaient tous entrés, je sortis avec mes boys, armés comme moi-même de fusils à répétition. A ce moment, quelques-uns des loups avaient déjà compris qu'ils s'étaient fourvoyés dans un piège. D'aucuns s'efforçaient, mais en vain, de franchir la palissade en sens inverse ; d'autres, de leurs pattes, cherchaient à se frayer une issue par dessous. Lorsqu'ils nous virent approcher, la plupart, pressentant le sort qui les attendait, se groupèrent à l'extrémité opposée du corral où nous n'apercevions que leurs yeux étincelants dans l'obscurité. Ils tombèrent l'un après l'autre sous nos balles, sans un cri. Seul un vieux mâle, forcené, ne cessait de s'élancer contre la clôture derrière laquelle mes hommes et moi étions groupés. Nous fîmes le tour du corral dans l'espoir de le tuer. Mais lui nous suivit, se ruant toujours avec force contre les murs de sa prison. Je détachai un des boys de l'autre côté ; il n'osa faire feu, de crainte de blesser l'un des nôtres. Finalement, déchargeant nos armes au hasard à travers les interstices de la pa-

lissade, nous parvînmes à blesser mortellement le loup. C'était le plus gros qui eût jamais été abattu dans la région.

Le récit du vieillard m'avait vivement intéressé. Cependant, j'avais entendu dire l'hiver précédent à des ranchers des environs de Cochrane que si, à l'approche des loups, les chevaux, même en troupe nombreuse, s'enfuient sans chercher à leur opposer de résistance (ce qui permet à leurs ennemis d'égorger les retardataires), il n'en est pas de même des bœufs. Ceux-ci, m'avait-on affirmé, se réunissent, comme jadis les bisons, en cercle, plaçant au centre les jeunes bêtes et, les cornes en dehors, font face aux assaillants, les tenant ainsi en respect. Je mentionnai la chose au rancher.

— Pourquoi, demandai-je, puisque les chevaux sont exposés aux attaques des loups, ne vous livrez-vous pas plutôt à l'élevage des bœufs ?

— Parce que, répartit le vieillard, comme je vous l'ai dit, les attaques des loups ne sont pas très fréquentes et que ces animaux ne voyagent généralement pas en troupes nombreuses, mais isolément ou par couples. Ainsi, ils ne sont guère redoutables. Il m'importe peu qu'ils me ravissent parfois deux ou trois chevaux ; j'en possède mille fois autant. Mais, plus encore, c'est parce que le gazon des districts semi-arides, qui fait une excellente pâture, est généralement trop court pour être fauché et fané. Or, sans foin, point d'élevage de bestiaux. Tandis que le cheval, lorsque la neige recouvre le sol, la gratte du sabot pour mettre à nu les herbes sèches,

le bœuf ne sait pas recourir à cet expédient ; on est obligé de lui donner chaque jour une ration de foin ou de paille. J'ajouterai que si, l'hiver, le cheval de ranch se contente de neige, il n'en est pas de même du bœuf, qui doit être abreuvé régulièrement. Enfin, vous n'ignorez pas que le bœuf est beaucoup plus sensible au froid que le cheval. En tout état de cause, le cheval est le seul animal domestique qui, dès la venue des blizzards, trouve sa subsistance dans la Prairie. En amont, il est vrai, se sont établis plusieurs gros propriétaires de bestiaux. Mais la plupart d'entre eux labourent une partie de leur ranch et y sèment de l'avoine afin de disposer d'une provision de paille pour l'hiver. D'ailleurs, là-bas, la somme des précipitations atmosphériques est plus élevée qu'ici, de sorte qu'il y vient une herbe plus haute, donnant un foin plus abondant. Moi-même, jadis, j'ai essayé de me vouer à l'élevage et à l'engraissement des bœufs. J'ai failli m'y ruiner. Il vous intéressera de connaître mon histoire ?

L'heure était déjà fort avancée. J'allais néanmoins répondre à mon hôte que je serais heureux de connaître son histoire quand je m'aperçus que les boys s'apprêtaient à nous quitter pour se rendre dans la seconde pièce, qui leur servait de dortoir. Je songeai que je n'avais point encore parlé du motif de ma course et, me tournant vivement vers eux :

— Deux de mes chevaux, dis-je, se sont échappés mercredi. Je les ai cherchés en vain pendant trois jours dans la plaine au sud jusqu'à Partlesh

Creek. J'offre une récompense de vingt dollars à qui les retrouvera. Les avez-vous vus, morts ou vifs ? Jument et hongre, tous les deux bais, avec les deux pieds postérieurs blancs.

La réponse fut unanime :

— Non.

L'un des boys, qui paraissait être le contremaître, ajouta :

— Où habitez-vous et où aviez-vous acheté vos chevaux ?

— Je demeure à Wilson, à cinq milles au nord-est du bac du Diamand. J'avais acheté mes bêtes à Cochrane, dans les *foothills*. Quelqu'un les a vues franchir la rivière à la nage, un peu en aval du bac.



— Quelle marque portent-elles ?

— La jument E T à la ganache gauche ; le hongre L S sur la croupe, à gauche.

— Elles ne sont point ici, ni chez les trois autres ranchers qui habitent en aval de la rivière, de notre ranch au bac. Je me suis rendu aujourd'hui même chez eux et je puis vous certifier qu'aucun des chevaux étrangers qu'ils ont recueillis dans leurs corrals n'est marqué de la sorte. Vous avez fait paraître une annonce dans les journaux, avisé les fermiers et ranchers ?

— Oui.

— Vous avez bien mentionné la récompense ?

— Oui.

— Dans ce cas, rentrez chez vous dès demain. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Les boys se retirèrent et je restai seul avec mon hôte et les deux femmes. J'étais impatient de con-

naître les aventures du rancher et je lui demandai :

— Vous vivez donc depuis longtemps dans ce pays ?

— Oui, depuis longtemps, très longtemps. Vingt-neuf ans. Que dis-je ! trente-sept ; car si je l'ai quitté durant huit ans, je n'y ai pas moins toujours vécu par la pensée. Vous désirez donc connaître mon histoire ?

— Je ne demande pas mieux.

— Soit. Ecoutez l'histoire du père Douglas.

Et le vieux rancher, d'une voix nette et forte, me narra son histoire.

Né de parents pauvres, à Glasgow, en 1845, James Douglas avait subrepticement quitté la maison paternelle à quinze ans pour s'enrôler dans l'équipage d'un navire marchand. Un soir que le bateau mouillait dans un port du Mexique, il avait obtenu l'autorisation de se rendre à terre. Séduit par l'idée d'aventures nouvelles, il avait soudain décidé de ne pas retourner à bord et s'était engagé comme ouvrier dans une estancia. Pendant une quinzaine d'années, il avait travaillé dans différents ranches du Mexique, tour à tour berger, muletier, cow-boy.

Un jour, il entendit raconter que très loin au nord, dans l'immense territoire cédé jadis par la couronne d'Angleterre à la Compagnie de la Baie d'Hudson, erraient de grandes troupes de chevaux sauvages. Quelques semaines plus tard, monté sur son cheval de selle et armé seulement de sa carabine, de son lasso et d'un fer à marquer les bestiaux, il se mit en route. Il traversa, non sans peine, le

vaste désert du Colorado et arriva enfin dans ce qui forme actuellement la province de l'Alberta. Cette contrée, à la vérité, n'était guère sillonnée à cette époque que par d'énormes hordes de bisons. Il s'y trouvait bien un certain nombre de chevaux et de bœufs, mais ces animaux appartenaient aux Indiens des plaines ou à des ranchers installés là depuis plusieurs années. Douglas découvrit toutefois quelques chevaux errants et les marqua de son fer. Peu à peu, son troupeau s'accrut ; il devint petit rancher, puis rancher de condition moyenne. Ses voisins les plus rapprochés étaient de gros propriétaires de bestiaux et, parfois, l'été, une tribu de la nation des Indiens siksikas ou pieds-noirs, avec lesquels il faisait fort bon ménage.



Malheureusement, à cette époque, les Pieds-Noirs vivaient sur un pied de guerre perpétuelle avec plusieurs autres tribus. A tout instant des bandes ennemies s'enfonçaient dans leur territoire de chasse, se reposant le jour dans les coulées boisées et voyageant la nuit. Lorsqu'elles découvraient un camp siksika, elles se dissimulaient dans un repli de terrain. L'obscurité venue, alors que tout le monde dormait, les assaillants faisaient main basse sur les troupeaux de chevaux vaguant à quelque distance du camp, pénétraient même parfois dans celui-ci pour capturer les bêtes de choix attachées au piquet à proximité du *tipi* [1] de leur propriétaire et s'enfuyaient, chassant leur prise devant eux, sans s'arrêter de trente-six ou quarante-huit heures afin de mieux dépister les poursuivants.

[1] Tente conique des Indiens des plaines.

Une nuit, une bande d'Indiens corbeaux avaient découvert le troupeau de Douglas, plus de deux cents chevaux, paissant à quelques milles de la rivière, et s'en étaient emparés de la sorte. Par bonheur, l'un des boys les avait aperçus. Immédiatement, enfourchant leurs meilleures montures, qu'ils gardaient toujours dans le corral, Douglas et ses deux hommes avaient donné la chasse aux ravisseurs, guidés qu'ils étaient dans l'obscurité par le trépignement du troupeau. Ils avaient poussé leurs bêtes à petite allure afin de ne pas les épuiser et de ne point s'exposer à la vue perçante de leurs ennemis. A l'aube, ils avaient foncé sur les Corbeaux. Ceux-ci, beaucoup plus nombreux, avaient tenté de leur résister. Mais ils n'étaient armés que de médiocres fusils à un coup, tandis que les blancs possédaient des carabines à répétition d'un modèle tout récent. Mettant lestement pied à terre, les trois hommes avaient en un clin d'œil désarçonné cinq des assaillants. Ce que voyant, les autres avaient fait demi-tour et s'étaient enfuis sans demander leur reste.

Tout alla bien jusqu'en novembre ou décembre 1882. A ce moment, une maladie mystérieuse s'abattit sur les chevaux de ranch de la Prairie. En l'espace de quelques mois, Douglas perdit presque la totalité de son troupeau. Il ne se laissa pas décourager pour autant. Les bœufs avaient résisté à l'épidémie ; comme les ranchers du nord, il résolut de se vouer dorénavant à l'élevage et à l'engraissement des bestiaux et, avec ses gains des années précédentes, il acheta une centaine de jeunes gé-

nisses. Malheureusement, il dut s'apercevoir bientôt de la difficulté qu'il y a à élever des bœufs dans la région semi-aride du sud de l'Alberta. L'hiver de 1886 à 1887 fut excessivement rude ; pendant plus de quatre mois, tandis qu'une épaisse couche de neige recouvrait le sol, les blizzards ne cessèrent de balayer la steppe. Les provisions de foin et de paille furent rapidement épuisées. A la fin de février, Douglas avait perdu le tiers de son troupeau ; le 31 mars, celui-ci s'était réduit des trois quarts ; et le 10 avril, lorsque enfin les tièdes vents *chinooks* [1] descendirent des Montagnes et que le printemps revint brusquement s'installer dans la plaine, il ne restait plus au rancher qu'une trentaine de bœufs étiques.



Douglas n'était point homme à se laisser abattre par ce second échec. Ceux de ses voisins qui n'avaient pas abandonné l'élevage du cheval n'avaient subi que des pertes insignifiantes. Il résolut donc de changer de nouveau son système et, avec les fonds dont il disposait encore, il acheta une cinquantaine de juments.

Cette fois, tout marcha à souhait. En 1893, possesseur d'un troupeau de quatre cents bêtes, Douglas, qui approchait de la cinquantaine, estima le moment venu de se créer un foyer. Peu soucieux d'imiter l'exemple de tels autres ranchers qui avaient pris femme parmi les Pieds-Noirs, il rentra dans son pays pour y chercher une épouse. Ses parents étaient morts depuis longtemps ; ses frères, disséminés. Pourtant, après de minutieuses recherches, il

[1] Vents comparables au *fœhn* des vallées alpestres.

parvint à retrouver la trace d'une sœur mariée à la campagne. Par son moyen, il fit la connaissance d'une jeune Ecossaise qu'il épousa et avec laquelle il s'en retourna peu après dans l'Alberta.

Son bonheur fut de courte durée. En 1895, sa femme mourait en donnant le jour à une fillette. Seul si loin des centres habités, il n'aurait su que faire de son enfant si, à ce moment, une vieille Indienne de la tribu des Pieds-Noirs n'était arrivée au ranch. Na-ahks [1] — c'était le nom de la squaw — avait perdu plusieurs années auparavant tout ensemble sa fille unique et sa petite-fille. Selon la coutume siksika, elle avait coupé ses cheveux en signe de deuil ; mais, inconsolable, elle avait quitté la tribu pour errer en se lamentant à travers la Prairie. Immédiatement, elle se prit d'affection pour l'orpheline et offrit de s'occuper d'elle, ce que Douglas accepta avec empressement.

Pendant plusieurs années, la petite Marjorie grandit comme une plante sauvage dans la Prairie, en la seule compagnie de son père, de la vieille servante et des boys. A cinq ans, elle apprit à monter à cheval ; à six ans, son plus vif plaisir était de seller elle-même son poney et d'accompagner les gars dans leurs lointaines randonnées. Cependant le rancher, très fier de cette enfant, avait dès longtemps ambitionné de lui faire acquérir l'instruction et l'éducation dont il avait toujours ressenti pour lui l'insuffisance. Pour rien au monde, il n'aurait voulu se séparer de sa fille. Mais ses affaires avaient marché à merveille ces dernières

[1] Grand'mère.

années ; les émigrants du « Vieux Pays » avaient afflué au Manitoba et même vers certaines régions de la Saskatchewan et de l'Alberta ; les chevaux s'étaient vendus à des prix qui eussent paru fabuleux dix ou quinze ans auparavant. N'était-il pas riche aujourd'hui ? Or pourquoi avait-il souhaité de le devenir ? N'était-ce pas pour faire ce que tant d'autres avaient fait avant lui, pour abandonner son rude labeur et aller jouir d'une retraite méritée sur la côte du Pacifique, en un lieu où il n'y aurait ni sécheresses excessives, ni blizzards, ni extrêmes de température ? où, bien installé à une faible distance d'un centre urbain, il bénéficierait des avantages de la civilisation sans en subir les inconvénients ? Un jour, donc, sa décision fut prise : confiant la direction du ranch à son contremaître, il quitta la Prairie avec sa fillette et la vieille squaw et acheta, dans l'île de Vancouver, à un quart de mille de Victoria, une jolie villa. Il venait alors d'entrer dans sa cinquante-neuvième année.



Douglas, cependant, avait compté sans sa nature active, sans sa longue accoutumance au travail parmi des hommes simples et rudes comme lui, sans son intimité de vingt-huit années avec la grande plaine ensoleillée. Très vite, après la diversion des travaux occasionnés par sa nouvelle installation, le manque d'occupations régulières lui pesa. Il ne pouvait se faire au climat, trop modéré, pensait-il, de l'île de Vancouver, avec ses lourdes semaines de brouillard ou de bruine qui provoquaient chez lui un début de goutte chronique ; il regrettait son âpre Prairie, avec ses longs mois d'éblouissante clarté,

avec, même, ses violentes, mais courtes tourmentes d'une neige sèche et dure. Familiarisé depuis son adolescence avec l'horizon de la plaine sans limites, il était obsédé par la vue de la mer, par celle des profondes forêts et des hautes montagnes toutes proches. Enfin, il n'était pas parvenu à se créer à Victoria les relations sur lesquelles il avait compté. La cité s'était rapidement développée ; plusieurs maisons, aussi cossues que la sienne, avaient été construites aux portes mêmes de son parc. Mais ses nouveaux voisins, courtiers ou commerçants enrichis dans les cités de l'Ouest ou de la Colombie britannique, ne témoignaient aucun empressement à frayer avec lui et le prenaient un peu de haut avec cet ancien cow-boy qui ne s'entendait qu'à parler chevaux, pièges à loups et embuscades d'Indiens.

De fort longtemps, Douglas ne voulut point admettre sa déconvenue. Peut-être espérait-il qu'il finirait par se faire à sa nouvelle existence. Sans doute, plutôt, était-ce le profond amour qu'il vouait à sa fille qui le retenait. Intelligente, éveillée, enjouée, très sociable aussi, tout au contraire de lui, Marjorie était rapidement entrée dans sa nouvelle vie. Constamment en tête de sa classe, elle parvenait néanmoins à ne point s'attirer la jalousie de ses compagnes ; loin de là, elle s'était créé dès le début des amitiés toujours plus nombreuses et plus profondes à mesure que grandissait la jeune fille. Car déjà l'enfant, qui avait quitté la Prairie à l'âge de sept ans et demi, s'apprêtait à fêter son seizième anniversaire.

Le dénouement inévitable, pourtant, finit par se

produire. C'était tout au début de 1911. Un jour, Douglas apprit que la Compagnie du *Canadian Pacific Railway*, propriétaire du grand territoire compris entre la voie ferrée et la rivière, se proposait de pousser jusqu'au bord du *cañon* les travaux d'irrigation qu'elle avait entrepris peu auparavant plus au sud. Et le lendemain, le Bureau fédéral de l'immigration l'informait que le gouvernement avait décidé d'ouvrir très prochainement à la colonisation tout le plateau au nord du fleuve. Pris entre les deux mâchoires du formidable étau, les ranchers de la Red Deer allaient être privés de leurs immenses pâturages ; ils seraient contraints, avant quelques années, d'abandonner cette région que leur savoir-faire et leur ténacité avaient conquise jadis, au prix d'une lutte de tous les instants, sur l'Indien des plaines et sur le bison.

Il n'en irait point ainsi. Puisque le gouvernement et la puissante Compagnie, après avoir eu recours à la collaboration des ranchers pour gagner le district de la Red Deer à la civilisation, entendaient les priver du prix de leurs peines, eux accepteraient la lutte.

Aussi soudainement qu'il avait pris la résolution de le quitter, Douglas décida de retourner à son ranch. Il s'ouvrit de son projet à sa fille. Surprise, Marjorie fit d'abord quelques objections. Ne lui serait-il pas dur d'abandonner ce merveilleux pays, où elle se sentait si heureuse, pour regagner la steppe solitaire dont elle n'avait gardé qu'un souvenir fort lointain ? Mais surtout, elle pensait à lui, à son père. Il avait perdu depuis longtemps

l'habitude du travail, il s'était accoutumé à un certain confort ; était-il assuré de pouvoir reprendre son pénible labeur d'antan et se refaire à l'excessive simplicité de la vie de la plaine ? Depuis qu'il avait quitté la Prairie, la plupart des ranches avaient passé en d'autres mains ; pensait-il acquérir sur ses nouveaux voisins l'ascendant nécessaire pour les engager à le seconder dans ses projets ? Il y avait plus, encore: ses maux avaient beaucoup empiré ces dernières années ; la goutte atonique le guettait ; ne serait-il pas imprudent à lui de reprendre ses occupations dans cette région où il serait privé de toute assistance médicale ?

Douglas ne se laissa point ébranler par les arguments de la jeune fille. La cause qu'il entendait défendre valait bien quelques sacrifices. D'ailleurs, il ne le savait que trop, seule l'affection immodérée qu'il avait toujours vouée à son unique enfant lui avait permis de tenir bon jusque-là. En s'obstinant à rester plus longtemps dans ce pays qu'il n'aimait point et où ses facultés lentement mais sûrement s'atrophiaient, conscient que dans cette autre terre qu'il chérissait l'œuvre de sa vie se trouvait dangereusement menacée, il sentait bien qu'il irait au-devant d'une catastrophe.

Marjorie, d'ailleurs, se rendit bientôt à ses raisons. N'avait-elle pas gardé dans le meilleur recoin de son cœur un souvenir aussi ému que lui-même de cette terre où elle était née, où s'était écoulée sa petite enfance ? n'avait-elle pas toujours confusément regretté sa vie rustique et libre d'antan ? Ce fut donc avec un enthousiasme égal au sien qu'elle

résolut de repartir avec lui pour les bords de la Red Deer.

A son arrivée, Douglas trouva ses anciens voisins en proie à un profond accablement. Il ranima leur courage, il leur montra la voie à suivre. Le plus urgent était d'obtenir que le *Canadian Pacific Railway* n'étendît pas son réseau d'irrigation jusqu'à là rivière. Par une requête signée d'eux tous et étayée de solides arguments, les ranchers parvinrent à lui arracher la promesse qu'il achèverait d'abord ses travaux à l'ouest. Ce serait pour eux, au sud, un répit de huit ou dix ans pour le moins. En revanche, c'est en vain qu'ils adressèrent au Ministère de l'Intérieur *pétition* sur pétition pour le prier de ne pas ouvrir à la colonisation le plateau du nord ; l'affluence des émigrants vers les provinces de l'Ouest était trop considérable et le gouvernement était fermement décidé à leur céder toutes les terres des régions semi-arides abandonnées jusque-là aux bêtes de ranch.



Cet échec partiel n'ébranla point le courage de Douglas. Le plateau du Nord, quoique rapidement accaparé par les émigrants, ne se peuplerait qu'au bout de deux ou trois ans. Ensuite, resteraient les territoires du sud, dont les ranchers disposeraient encore durant plusieurs années. Entre temps, bien des choses pourraient survenir, que seuls soupçonnaient les anciens pionniers qui, pour avoir passé leur vie entière dans la région, la connaissaient assurément beaucoup mieux que les bureaucrates d'Ottawa. Déjà le vieux Douglas, cloué toujours plus étroitement à son fauteuil par la maladie, obligé

de renoncer aux courses à cheval, était contraint de s'en remettre à son contremaître pour la plupart des travaux. Cependant, il gardait entre ses mains les rênes de l'entreprise. Et surtout, c'était lui qui, en dépit de son âge et de son infirmité, se sentait appelé à être pour tous les ranchers l'âme de la résistance ; c'est lui qui, par son savoir-faire et son indomptable ténacité, serait le héros de la victoire finale.

— Croyez-moi, croyez-moi bien, conclut-il d'une voix vibrante, nous l'emporterons. Le mal qui me ronge a fait prématurément de moi un vieillard; mais je vivrai assez longtemps pour assister au triomphe de mon œuvre. Si, pendant ma carrière, j'ai éprouvé bien des désillusions et si j'ai connu bien des déboires, je n'ai été malheureux que durant huit ans ; c'est lorsque, séduit par le mirage d'une vie facile après ma longue activité, désireux plus encore de faire obtenir à ma fille ce qui m'avait manqué à moi-même, j'ai cru pouvoir abandonner ce ranch qui constitue toute ma raison de subsister. On ne m'y prendra plus. Je suis revenu sur les bords de ma Red Deer ; j'y resterai. En compagnie de ces boys que j'aime parce qu'ils me rappellent mes jeunes années, avec ma fillette chérie qui, autant que moi, a reconquis le vrai bonheur en retrouvant son ranch, c'est en cette terre de la Red Deer, c'est dans cette Terre Bénie, où toujours retentira le trépignement des troupeaux géants, que j'entends vivre désormais, jusqu'au jour où, ma tâche achevée, je disparaîtrai sans regret.

Mais la nuit était fortement entamée. La vieille Indienne s'était assoupie ; Marjorie même avait paru se faire violence pour suivre jusqu'au bout le récit de son père. Il nous fallait songer à quitter la pièce afin que les deux femmes, qui se lèveraient à l'aube pour préparer le déjeuner, pussent s'y installer pour la nuit. J'assurai le vieillard que j'avais pris un vif intérêt à son récit et je me levai.

— Déjà !... s'exclama-t-il.

— Il est passé une heure du matin.

S'appuyant d'une main sur sa canne et de l'autre sur mon épaule, le rancher clopina vers la pièce voisine où, depuis quelques instants, retentissaient les ronflements sonores des boys.



— Mon lit, dit-il en désignant du doigt une primitive couchette en fer munie de draps grossiers, est trop étroit pour deux. Mettez vos vêtements sur cette chaise et couchez-vous à côté du contremaître.

Je fis ce qu'il m'indiquait. Je me déshabillai. Puis, m'étant assuré que mon hôte était bien enfoncé sous ses couvertures, j'éteignis la lampe.

★

J'étais presque endormi quand je crus sentir quelque chose me frôler la joue. Je me retournai sur ma couche. J'entendis alors tout près de mon oreille une voix qui murmurait :

— Qu'avez-vous dit ?... Ai-je bien entendu ?... N'êtes-vous pas un de ces colons venus pour défricher une concession du gouvernement ?

Il y avait dans la voix du vieillard, frémissante tantôt lorsqu'il narrait ses aventures et criait son enthousiasme de la vie du ranch au bord de sa Red Deer, un accent contenu qui me fit frissonner.

— Eh ! oui, répondis-je, j'en suis.

— Insensé ! Insensés tous ! Ne savez-vous pas que vous êtes sur une Terre Maudite ?

Je m'étais dressé dans mon lit. Pourtant, c'est en vain que, dans l'obscurité, je cherchais à lire sur le visage de mon interlocuteur.

— Comment ! m'exclamai-je, vous appeliez tantôt le plateau de la Red Deer une Terre Bénie ; vous l'appelez maintenant une Terre Maudite ?

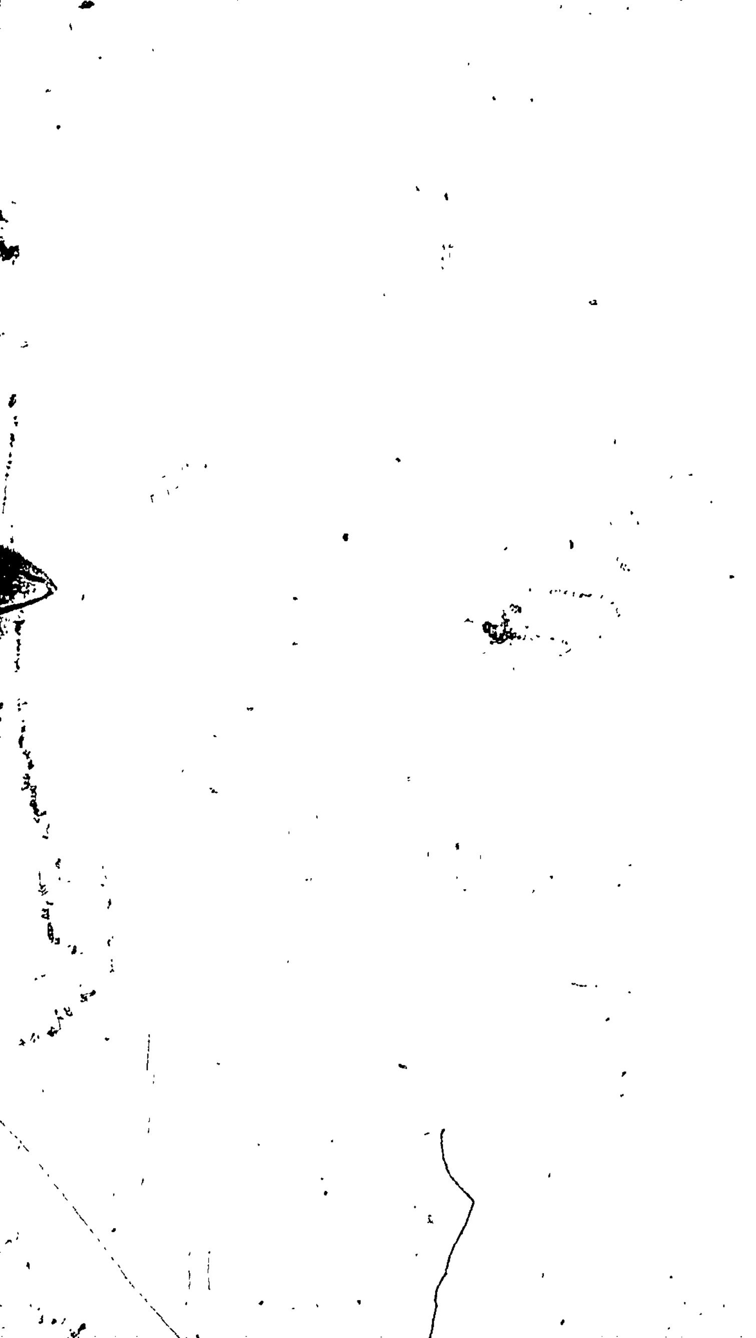
— Oui, pour nous, une Terre Bénie ; pour vous, une Terre Maudite.

— Mais pourquoi : « Maudite » ?

— Allez ! ricana-t-il. Vous verrez ; et ils verront tous. Souvenez-vous de la prédiction du vieux rancher : VOUS ETES SUR UNE TERRE MAUDITE.

DEUXIÈME PARTIE

READING



V

UN PARI

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. Le dortoir était vide. Je m'habillai et passai dans la salle à manger. La table était presque débarrassée, tous les hommes, sans en excepter Douglas, étant depuis longtemps sortis; seules Marjorie et la vieille Indienne étaient occupées à laver et à serrer la vaisselle du déjeuner.

— Je suis fâché, dis-je à la jeune fille, de ne pas m'être levé plus tôt. J'étais très fatigué et je n'avais point songé à prier votre père de me réveiller.

Marjorie se prit à rire.

— Vous êtes tout excusé. Papa vous avait retenu bien tard avec ses histoires et j'imagine qu'après vos deux nuits à la belle étoile vous eussiez préféré vous coucher d'un peu meilleure heure. Merci d'avoir été si bon envers lui. Il éprouve tant de plaisir à raconter ses aventures ; cela le rajeunit de vingt ans et lui fait oublier sa maladie.

J'assurai la jeune fille que j'avais pris le plus vif intérêt au récit de son père et que je l'eusse volontiers écouté jusqu'au matin.

— Mais vous ! ajoutai-je. Est-ce vrai, ce qu'il m'a dit ? que vous avez quitté avec enthousiasme Victoria pour revenir ici avec lui ? Ne regrettez-vous pas l'existence confortable qui était la vôtre là-bas, les distractions de tout genre qui s'offraient à vous, la mer bleue, les hautes montagnes sur les trois côtes et les grandes forêts de l'Ile enchanteresse ? Ne vous a-t-il pas été dur d'abandonner vos études, de vous séparer de vos amies ? Ne trouvez-vous pas pénible de vivre dans cette région retirée, dans ce milieu si primitif, sans une amie de votre âge, sans une femme avec qui vous entretenir dans votre voisinage, et dans la seule compagnie de ces boys...

A mes premières paroles, Marjorie avait paru se troubler ; mais elle avait vite retrouvé son équilibre et c'est avec un accent de sincère indignation qu'elle m'interrompit :

— Moi ! m'ennuyer ici ! éprouver quelque regret ! à quoi pensez-vous ? Les boys !... ils sont francs, honnêtes, toujours courtois envers moi, d'ailleurs. Des compagnes !... n'ai-je pas ma vieille Nahks, qui est pour moi la meilleure des amies ! Des distractions !... n'ai-je pas mon cheval de selle, avec lequel je fais tous les jours de grandes randonnées dans la plaine ou au bord de la rivière ! n'ai-je pas mes greyhounds, aussi ! Et surtout, n'ai-je pas mon père ? Papa est tout pour moi ; pour rien au monde je ne voudrais vivre loin de lui.

Je ne savais que répondre. A n'en point douter, cette jeune fille si fine ne regrettait pas son ancienne existence. Elle s'estimait heureuse dans sa vie solitaire et banale du ranch, passée tout entière entre ce vieillard autoritaire et infirme, cette squaw bornée et taciturne, ces boys ignares et grossiers. Pourtant, son hésitation première ne m'avait point échappé. Et il ne m'échappait pas non plus que maintenant elle semblait interdite, comme si elle eût été confuse d'avoir tant parlé d'une haleine et d'avoir confié sans réticence sa pensée à un étranger. Je m'efforçai de faire dévier la conversation.

— Vous m'avez dit, questionnai-je, que vous allez souvent à la chasse ?

— Je n'y vais guère. On ne trouve presque aucun gibier par ici ; quelques antilopes, mais elles sont si gracieuses que je ne voudrais leur faire aucun mal. D'ailleurs, l'hiver, il est presque impossible, à cause du froid, de manier un fusil. Cependant, je chasse parfois le coyote avec mes greyhounds. Peut-être, si vous revenez au ranch l'hiver prochain, m'accompagnerez-vous ? Voulez-vous voir mes chiens ?

J'avais achevé mon déjeuner et m'apprêtais à me rendre à l'écurie pour seller Jim. Volontiers, je suivis la jeune fille.

Comme nous sortions, une effroyable pétarade éclata sur le côté de la maisonnette. Je sursautai si violemment que ma casquette roula à terre.

— Qu'est-ce que cela ?

Marjorie, qui avait tressailli comme moi, mais qui s'était plus promptement ressaisie, me prit vive-

ment par la main et, sans me laisser le temps de ramasser ma casquette, me fit franchir en sens inverse le seuil de la maisonnette, tandis qu'au dehors retentissaient de bruyants éclats de rire.

— Ah ! bien, m'exclamai-je. Et vous qui me disiez que ces gens sont toujours convenables...

— Vous n'y êtes pas, m'interrompit-elle. Je vous expliquerai tout. Les boys ont eu fort à faire ces temps derniers et papa leur a accordé une journée d'entière liberté. Au déjeuner, ils ont résolu de s'exercer au tir. Mais j'ai entendu Torrance, le plus ancien, murmurer quelque chose à l'oreille du contremaître en louchant du côté du dortoir. Ils auront voulu vous jouer un mauvais tour. Ils n'ont pas trop mal réussi. Vous n'avez pas l'habitude des armes à feu ?

Je ne répondis pas. D'un seul coup, tout s'était éclairci. La veille déjà, tandis que je questionnais le rancher, je n'avais point été sans m'apercevoir que les boys me regardaient constamment de travers. Et ce matin, alors que je déjeunais en causant avec Marjorie, Torrance était entré dans le réfectoire. C'était un Ecossais d'une grossièreté et d'une force extraordinaires, dont je savais par Dunkirk qu'il possédait une concession à quelques milles au nord de la mienne. Il m'avait lancé un regard si narquois que je m'étais senti mal à l'aise. Sans doute, les gars, agacés par l'intérêt que paraissait me témoigner la jeune fille, avaient résolu de me ridiculiser à ses yeux en me faisant passer pour un couard. Et les dernières paroles qu'avait prononcées ma compagne me permettaient d'admettre qu'ils

avaient presque atteint leur but. Jurant de prendre ma revanche sitôt que l'occasion s'en présenterait, je tendis la main à Marjorie, et, ouvrant la porte, je me dirigeai résolument vers l'écurie.

— Hullo ! le nouveau, s'écria le contremaître, en me voyant réapparaître sur le seuil. Vous n'allez pas filer ainsi à l'anglaise. Venez au moins reprendre votre casquette, que vous avez si négligemment laissé choir dans votre empressement à retourner auprès de votre vieille amie l'Indienne.

— Et puis, ajouta Torrance, nous ne serions pas fâchés de connaître votre adresse. Un homme qui prend un tel intérêt aux histoires de loups est à n'en point douter un excellent tireur. Approchez donc !

— Bravo ! Torrance, hurlèrent tous les autres boys. Qu'il nous fasse voir ce dont il est capable !

Cette fois, c'était à mon tour de rire ; sous cape, s'entend ! Dans leur acharnement à me perdre, les gars me fournissaient d'eux-mêmes l'occasion de la revanche tant désirée. Je me jurai de la prendre, éclatante et cruelle.

Comme à regret, je m'approchai.

— Tenez ! dit Torrance. Vous voyez ces cinq bouteilles, sur ce monticule, à deux cent cinquante pas exactement de l'endroit où nous sommes. Je parie un dollar qu'avec un round de ma carabine — dix coups — vous n'en atteindrez aucune.

Sans attendre ma réponse, il me passa son fusil.

Je pris l'arme entre mes mains, je l'épaulai avec un air de négligence... un coup partit... une balle

alla se perdre dans un tas de bois entre la cabane et l'écurie.

Les boys s'esclaffèrent.

— Attention ! cria l'un. Ces instruments sont très dangereux. Quand on met le doigt sur cette petite langue de fer (là !... vous voyez ?...) le coup part. Au lieu de cabrioler parmi les bûches, votre balle aurait tout aussi bien pu atteindre un des chevaux dans le corral.

Les rires redoublèrent. Moi aussi, je riais, et ouvertement, cette fois. Le coup n'était pas parti au hasard, comme se l'imaginaient les boys. J'avais eu soin de viser une branchette au centre du tas et j'avais pu m'assurer que l'arme était excellente.

Lorsque cette joie folle se fut un peu calmée, je dis à Torrance :

— Je tiens le pari. Mais à une condition. Je ne parie jamais pour de l'argent. Ce sera selle contre selle. Acceptez-vous ?

Torrance hésitait. Voyant ma soudaine assurance, il se demandait si, peut-être, j'étais moins inexpérimenté dans l'art du tir qu'il ne l'avait admis. Parierait-il sa selle ? Le cow-boy, insouciant et vantard, buveur, joueur et fêtard même à l'occasion, n'a qu'un bien auquel il tienne au monde, c'est sa selle. Sa selle, aux étrivières, aux quartiers et au pommeau richement ciselés, sa selle pour l'acquisition de laquelle il avait mis soigneusement de côté ses premiers gages, qu'il avait voulue riche et belle, plus riche et plus belle que toutes les selles de tous les autres boys, et que toujours il avait soignée comme la prunelle de ses yeux. Non, un

cow-boy pariera son dernier dollar, il pariera son feutre à larges bords, son beau foulard et ses pittoresques *chaps*[1] de panoufle s'il le faut, mais il ne pariera jamais sa selle.

Voyant que Torrance ne parvenait pas à se décider, je résolus de faire aux gars une proposition qui leur semblât si insensée qu'ils n'hésiteraient point à l'accepter :

— Ecoutez, dis-je, je parie ma selle contre vos cinq selles que j'abattrai ces cinq bouteilles.

Ce fut au tour des autres hommes de paraître un peu moins sûrs d'eux-mêmes. L'un jugea prudent de préciser :

— En cinq rounds, et une bouteille sera brisée à chaque round ?

— Non, en un seul round, en tout et pour tout.

Un nouvel éclat de rire, plus formidable que tous les autres, accueillit ma proposition. Cette fois, les boys me jugeaient décidément parti. Un peu confus d'avoir hésité un instant, ils s'apprêtaient à me ridiculiser à jamais aux yeux du père Douglas et de Marjorie qui, du seuil de la cabane, avaient assisté à notre discussion.

— Nous acceptons.

— Parfait ! Attendez-moi trente secondes.

Je m'en fus chercher Jim. Confiant la bride à l'un des gars, je mis un genou en terre et j'épaulai le fusil. Le contremaître intervint :

— Nous voulons jouer franc jeu, mon petit. Le magasin ne renferme que six balles. Donnez-moi

[1] Cuissières. Abréviation de l'espagnol *chapparreros*.

l'arme, que je complète la charge. Ainsi le divertissement durera plus longtemps.

— Inutile, dis-je, et je pressai la détente.

Une bouteille vola en éclats.

— *Golly!* hurlèrent les cinq hommes, en riant d'un rire forcé. Pas trop mal ! continuez !

Je lâchai le second coup. Une deuxième bouteille se fracassa.

— *By Jove!* murmurèrent les cinq boys, sans pouvoir, cette fois, en dire davantage.

Je ne leur laissai point le temps de se remettre. Bientôt la troisième... puis la quatrième... puis la cinquième bouteilles eurent subi le sort des deux premières. La balle de réserve était restée dans le canon. J'avisai un faucon qui tournoyait au-dessus du corral et l'oiseau vint s'abattre au milieu des chevaux épeurés.

D'un bond, je fus en selle. Adressant un signe d'adieu à mes hôtes, je lançai Jim au galop sur la piste à chevaux.

Au bout de quelques foulées, j'arrêtai ma monture et je me retournai. Sur le côté de la maisonnette, la bouche grande ouverte, les yeux en boules de loto, les cinq hommes me regardaient, semblant toujours ne rien comprendre à ce qui était arrivé.

— Au revoir, boys, leur criai-je. Ah !... j'oubliais... Mes cinq selles... oui, mes cinq nouvelles selles... quand je viendrai chasser le coyote, l'hiver prochain, avec Marjorie, je vous les redemanderai. Jusque-là, je ne m'oppose pas à ce que vous vous en serviez encore si cela peut vous obliger. L'un

de vous aurait-il quelque chose à objecter à cet arrangement ?

J'attendis quelques secondes. Puis, comme personne ne répondait, je repartis au galop, tandis que derrière moi retentissait le rire argentin de Marjorie.



VI

JE RETROUVE MES CHEVAUX DISPARUS

De retour chez moi, je constatai que mon avoine avait bien poussé, en dépit de la sécheresse et du vent. Cependant, les chevaux de ranch l'avaient découverte, et je dus me hâter d'enclore mon champ. Dunkirk, qu'un long séjour dans les Etats de l'Ouest avait familiarisé avec les travaux de la Prairie, me fut pour cela d'un grand secours. Aidés de son chien et d'un jeune *colley* [1] abandonné qui m'avait suivi dès la rivière et qui très vite s'était attaché à moi, nous chassions chaque matin les rôdeurs le plus loin possible dans la steppe. Puis nous travaillions avec acharnement toute la journée. Nous creusions les trous autour du champ, nous coupions les petits saules au bord du fleuve, nous enfoncions les pieux, nous déroulions, tendions et amarrions les fils de fer.

Le 25 mai arriva. La pluie ardemment souhaitée pour faire prospérer mon avoine et me permettre

[1] Nom d'une race de chien de berger écossais.

de reprendre mes défrichages n'était toujours pas venue. Je fis alors deux autres courses à la Red Deer pour y couper des piquets et j'aménageai un pâturage pour mes bêtes.

Là-dessus, je me remis à arracher et à jeter en tas les cailloux qui jonchaient ma terre.

Le 5 juin arriva, le 8 juin, le 10 juin. Depuis longtemps, le court gazon de la Prairie s'était desséché ; la vaste plaine avait repris cette teinte gris jaunâtre et cet aspect désolé que je lui avais vus le jour de mon arrivée. Déjà mon avoine, haute de dix pouces à peine, avait cessé de grandir et, comme anxieuse d'assurer en dépit des éléments contraires la survivance de l'espèce, paraissait vouloir monter en épi. Seule une pluie très prochaine eût pu la sauver encore.

Le 11 juin, je constatai que mes étangs, desséchés par le soleil implacable de l'été et le vent rageur qui parfois soufflait vingt-quatre ou quarante-huit heures de suite sur la steppe, ne contiendraient bientôt plus qu'un peu de boue jaunâtre. Il s'agissait de trouver au plus vite de l'eau pour abreuver mes chevaux.

Aidé de Dunkirk, qui avait cru reconnaître un emplacement favorable non loin de la petite éminence sur laquelle je me proposais d'ériger avant l'hiver ma maisonnette, je creusai un puits. J'eus le bonheur de découvrir, dès le deuxième jour, assez d'eau pour mes besoins et ceux de mes bêtes.

Nous nous rendîmes alors chez mon voisin. Dunkirk avait foré sans résultat trois puits profonds sur

son homestead l'été précédent ; nous décidâmes d'aménager le quatrième sur sa préemption, le plus loin possible des trois autres. Nous fouillâmes le sol jusqu'à quarante pieds de profondeur sans rien découvrir. Le soir du septième jour, enfin, nous vîmes suinter quelques maigres gouttes d'eau sur un côté du trou. Mais le matin suivant, alors que notre découverte de la veille nous avait redonné un peu d'espoir, nous atteignîmes l'argile bleue. C'était, m'apprit Dunkirk, une couche de glaise entièrement imperméable qu'on affirme courir, à une profondeur variable, sous le plateau entier de la Red Deer.

Il eût été inutile de creuser plus longtemps. Nous décidâmes de combler le trou et de poursuivre nos recherches en un autre endroit.

Comme nous venions de hisser le treuil et les outils sur le chariot de Dunkirk, nous vîmes accourir un cavalier. Je reconnus Payne, mon voisin du nord-ouest, celui qui jadis avait subtilisé mes effets dans la hutte de Smith. Cet individu, intelligent à n'en point douter, mais dépourvu de tact, déplaisant dans sa conversation comme dans ses manières, et brutal, méchant même, avec ses bêtes, m'inspirait une aversion toujours plus marquée. Néanmoins, pour éviter les courses trop fréquentes au bureau postal, il avait été convenu entre Dunkirk, lui et moi, que nous irions à tour de rôle retirer notre courrier. Il revenait précisément de Wilson et me remit une lettre au timbre canadien.

Je décachetai immédiatement l'enveloppe. J'y

trouvai un papier informe, maculé d'encre et, en m'appliquant bien, je parvins à lire :

Baintree (Alberta), le 13 juin 1912.

J'ai retrouvé vos chevaux. En plus de la récompense de 20 dollars promise, vous me devrez une indemnité équitable pour le coût de leur entretien jusqu'à votre venue. S. Bacon.

Je ne pus contenir ma joie. A tous les courriers précédents, j'avais en vain attendu la missive qui m'annoncerait que Tom et Maud avaient été retrouvés. Déjà je les considérais comme perdus.

— Qu'en dites-vous ? Dunkirk, m'écriai-je. J'ai retrouvé mes chevaux !

Mais Payne, qui, pendant que je déchiffrais la lettre, s'était entretenu de nos travaux avec Dunkirk, intervenait :

— Qu'en dites-vous ? Dunkirk. Voilà un homme qui a plus de chance que vous !

Soudain, se tournant vers moi, il ajouta :

— N'empêche que votre avoine est en train de griller, tout comme son blé.

Là-dessus, lardant de ses deux molettes les flancs de sa monture, il repartit au grand galop.

VII

UNE COURSE A MEDICINE HAT

Le retour de Tom et de Maud devait être ma seule joie de tout l'été.

Juillet était passé, août était passé ; nous avions presque atteint l'équinoxe d'automne, mais les espoirs des pionniers de la Red Deer ne s'étaient point réalisés.

Les jours, déjà, avaient beaucoup diminué et la chaleur, même en plein midi, n'était plus étouffante comme elle l'avait été au gros de l'été. A quelques reprises, même, un vent très froid du nord, de l'est ou du sud avait soufflé follement durant quarante-huit heures sur la plaine, et au plus fort de mes labeurs j'avais été obligé de mettre mes chauds sous-vêtements d'hiver. Mais toujours le ciel était resté serein, ou bien les rares nuages avaient glissé impassibles au-dessus de la Prairie altérée. Du 7 mai au 18 septembre, il n'était pas tombé une goutte de pluie dans tout le sud de l'Alberta.

Depuis longtemps mon avoine était anéantie, le

blé de Payne avait péri, le champ de Dunkirk avait été abandonné aux chevaux de ranch. Tout comme l'année qui avait précédé ma venue, sur le plateau entier de la Red Deer, et bien plus loin encore, jusqu'à trente ou trente-cinq milles au nord, pas un acre de blé, d'avoine ou de lin n'avait mérité d'être fauché.

Une nuit que j'étais rentré très tard chez moi, après une journée particulièrement pénible au bord de la rivière, ayant dû réparer de mon mieux le timon du chariot brisé par mes chevaux sur lesquels s'était abattu à l'improviste un essaim de fourmis volantes, ayant été contraint de rebrousser chemin parce que la rivière était trop basse pour que le bac pût démarrer avec un lourd chargement, ayant été forcé de faire, par des sentiers inconnus, un détour de six milles pour franchir à gué, dans la pénombre, la sombre Red Deer... je sentis un profond accablement me gagner. Au-dessus de ma tête étincelait le merveilleux firmament, le ciel invariablement pur du sud de l'Alberta. Mais sous mes pieds, devant moi, derrière moi, à gauche, à droite, à l'infini, sous le manteau gris de la nuit, je sentais frémir, j'entendais gémir cette terre desséchée et calcinée par l'implacable chaleur de quatre longs mois d'été.

A ce moment, sous le ciel étoilé, dans l'air calme mais, me semblait-il, encore oppressant de la nuit, je perçus comme un lointain roulement de tonnerre. Le roulement se rapprochait, devenait toujours plus précis. Puis soudain, devant le croissant rouge de la lune qui s'apprêtait à disparaître derrière

l'horizon, je vis se profiler la silhouette d'une troupe de chevaux de ranch lancés au galop à travers la Prairie.

Brusquement, le souvenir d'une autre nuit de veille avait surgi en moi. Quelle avait donc été la dernière parole du vieux rancher, ce soir où je lui avais demandé l'hospitalité ?...

Le lendemain, j'eus la visite de Reading...

★



Lewis Reading était un colon installé à Dorothy, à quinze milles au nord-ouest de ma terre, dans une région abandonnée à la ruée des émigrants en même temps que celle que j'habitais, mais moins clairsemée, car un certain nombre de ceux qui y avaient pris une concession disposaient du petit capital nécessaire pour la mettre en valeur. J'avais fait sa connaissance deux mois auparavant ; il passait un soir avec sa voiture non loin de chez moi quand un accident l'avait obligé à me demander l'hospitalité pour la nuit.

Dès l'abord, Reading avait produit sur moi une vive impression. C'était un homme d'une trentaine d'années, dont la mise n'avait rien d'extraordinaire. Il était vêtu, comme Dunkirk, comme Payne, comme moi-même, comme tous les autres colons de la Prairie, d'une solide chemise de satinette et d'une paire de hauts *overalls* bleu foncé retenus aux épaules par des bretelles de même couleur.

Mais sous son abondante chevelure noire brillaient une paire d'yeux gris bleuté au regard singulièrement pénétrant et attirant. Nous avions conversé quelques instants dans ma langue maternelle ; Reading était l'un des rares Anglais que j'aie connus qui parlassent couramment et presque sans accent le français. A son départ, il m'avait invité à venir le voir prochainement.

Le dimanche suivant, j'étais allé lui rendre visite. Il avait obtenu sa concession au printemps de mon arrivée au Canada, un an avant moi, et s'en déclarait fort satisfait. Sa demeure, une maisonnette de planches tapissée à l'intérieur d'un grossier papier gris, ne se distinguait des habitations de ses voisins qu'en ce qu'elle semblait formée de deux chambres au lieu d'une pièce unique. Mais tout y était plus propre et mieux ordonné que dans les huttes des homesteaders chez lesquels j'étais entré jusque-là. On devinait en Reading un homme de goût, différant entièrement du type ordinaire du settler, lequel ne voit que sa besogne à accomplir et le dollar qu'elle lui rapportera. Ceci, d'ailleurs, n'empêchait point qu'il fût considéré comme le cultivateur le plus habile de la région. Venu directement de Londres, où, disait-on, il avait pratiqué quelque temps le barreau, il s'était mis sans difficulté à son nouveau métier. Actif, travailleur, très débrouillard, il s'entendait mieux que personne au maniement des machines et instruments aratoires et avait déjà défriché plus de terrain qu'aucun des colons établis à vingt milles à la ronde.

J'avais passé chez mon nouvel ami une excellente après-midi. Plus tard, à trois reprises, le dimanche, il était venu frapper à ma porte pour m'inviter à me rendre à la rivière avec lui. Chaque fois, nous avions causé et discuté longuement. Reading n'était pas seulement très informé des gens, des bêtes et des choses de la Prairie ; il avait séjourné dans plusieurs pays d'Europe et en connaissait à fond la géographie, l'histoire et les mœurs. Excellent causeur, il s'entendait à émailler ses récits d'anecdotes amusantes ou à y glisser des observations personnelles du plus vif intérêt. S'exprimant sur tous les sujets avec l'apparence d'un abandon complet, il savait toujours trouver le genre et le ton voulus pour se faire écouter de ses auditeurs quels qu'ils fussent et pour les engager à prendre une part aussi active que lui-même à la conversation.

Ce qui m'avait le plus frappé chez Reading, c'était son incroyable perspicacité et la sûreté stupéfiante de son jugement. En quelques minutes, sur leur physique, par leur parler, par leur attitude, il pénétrait les aspirations et les pensées les plus secrètes de ceux qu'il rencontrait. Il démêlait aisément les situations les plus embrouillées. Il ne faisait jamais fausse route. Avait-il, par extraordinaire, sur la base d'indices trompeurs ou de renseignements erronés, porté une appréciation trop hâtive, il suffisait d'un rien pour le remettre sur la bonne voie. Il possédait à un rare degré à la fois l'esprit de finesse et l'esprit géométrique, l'intelligence mathématique et l'intelligence historique ; quel que

fût le problème à résoudre, il en embrassait d'un seul coup tous les aspects et découvrait sans effort la meilleure solution ; après quoi, pliant toutes ses facultés à un raisonnement méthodique, il complétait, étayait et au besoin rectifiait son premier verdict.

Reading, d'ailleurs, n'était nullement un homme de pure spéculation ; il était avant tout un réalisateur. Il visait moins à trouver des conclusions exactes qu'à les appliquer utilement. Il apportait à ce faire une rare habileté, soit qu'il en tirât parti par lui-même, soit que, par son silence, par une brève remarque d'approbation ou de désapprobation, par une argumentation indirecte ménageant au plus haut point les susceptibilités de son interlocuteur, ou, s'il le fallait, par un assaut de front singulièrement énergique, il convainquît les autres qu'il était dans leur intérêt de se les approprier.

La présence de Reading dans la Prairie était pour moi une énigme. Pour quel motif cet homme que tout prédestinait à jouer un rôle très en vue dans son pays était-il venu vivre de la vie fruste et un peu étroite du colon? J'avais écarté d'emblée l'idée d'un mauvais coup. A plus d'une reprise, au cours de mes voyages, j'avais cru reconnaître chez le homesteader qui m'offrait l'hospitalité de sa primitive demeure l'homme qui, ayant commis en Europe une faute dont les conséquences lui eussent rendu désormais l'existence intolérable là-bas, était venu dans l'Ouest avec l'espoir d'y trouver la réhabilitation et l'oubli. Mais Reading ne pouvait être cet homme.

Il n'était pas, non plus, un vulgaire aventurier. Etait-il de la race étrange de ces jeunes, intelligents et énergiques à n'en point douter, qu'un excès de sensibilité et de scrupule rend hésitants au jeu compliqué des relations humaines? Non; n'avais-je pas eu vingt fois la preuve que la finesse et la délicatesse de l'esprit, si développées pourtant chez lui, ne l'empêchaient en rien de se mouvoir avec une adresse déconcertante dans le domaine des réalités ! Alors ? Mon ami avait-il été pris, comme moi-même, après une enfance et une adolescence trop austères et trop régulières, d'une nostalgie atavique de la vie active et libre, du contact rude mais bienfaisant avec la terre ? S'était-il senti mal à l'aise, avec sa nature intègre, dédaigneuse du luxe et des complications, dans le milieu superficiel ou artificiel qui devait être le sien à Londres ? Ou, plus simplement, avait-il éprouvé dans ses aspirations intimes une déception que sa vive sensibilité ne lui permettait pas d'oublier? Reading n'avait fait devant moi aucune allusion aux motifs qui l'avaient engagé à renoncer au barreau et à quitter l'Angleterre, et je sentais bien que ce n'était point à *moi* à l'interroger.



...Donc, le 19 septembre, vers dix heures du matin, comme je m'apprêtais à raccommoder un harnais, je vis venir à moi un homme à cheval. C'était Reading. Aux courroies de sa selle, en croupe, par-dessus ses couvertures, il avait fixé deux petits sacs renfermant, à ce qu'il me parut, des pro-

visions de bouche et de l'avoine. Sans doute avait-il simplement l'intention de me saluer au passage, car au lieu d'attacher sa bête au piquet devant la cabane, il la poussa dans ma direction.

— Bonjour, Fancey, s'écria-t-il du ton enjoué qui lui était propre. Comment vous portez-vous ?

— Très bien, merci. Où allez-vous ainsi ?

Reading ne répondit pas immédiatement. Il me dévisageait, une pointe de malice dans son œil vif. Bientôt, cependant, il m'expliqua :

— Je pars pour Medicine Hat, à cent vingt milles au sud-est, où m'appelle une affaire. De là, je me rendrai à Winnipeg, où je resterai deux ou trois jours. Vous me feriez plaisir en m'accompagnant jusqu'à Medicine Hat. Ensuite, je vous engagerais à prendre le premier train pour Calgary.

— Pour Calgary ?

— Pour Calgary, ou Innisfail, ou Lacombe, si vous préférez. Au contraire d'ici, la récolte a été assez bonne dans les districts au pied des Montagnes. Comme toujours en automne, les salaires seront élevés pendant les battages. En quatre ou cinq semaines vous gagnerez quatre-vingts ou cent dollars. Ce n'est point là somme à dédaigner. Cet argent vous permettra de mieux exploiter votre terre l'été prochain ou de faire défricher par un voisin vingt acres en plus pour l'année suivante.

— Et qui ramènera mon cheval en mon absence?

— Moi-même ; ne vous ai-je pas dit que je reviendrai bientôt ! Vite, vos bêtes. Nous passerons chez Dunkirk, qui en prendra soin jusqu'à votre retour et gardera aussi votre chien.

Nous franchîmes la Red Deer au bac de Hutton, à vingt milles en aval. Comme nous avions chevauché quelques minutes parmi les taillis qui bordent la rivière, je crus sentir une étrange odeur.

— Ne remarquez-vous rien d'anormal ? demandai-je à mon compagnon.

— Voilà vingt-sept secondes, très exactement, que j'attendais votre question, répondit-il. A la trente et unième, j'avais résolu de parler.

Plus nous avancions, plus la nausée s'emparait de nous. L'air était imprégné d'émanations fétides, provenant, eût-on pu croire, d'un mélange de musc et d'excréments d'animaux.



— Je n'y tiens plus, déclara Reading. Mettons nos chevaux au trot.

Nous fîmes comme il disait. Au même instant, nous entendîmes à notre gauche une voix qui criait :

— Arrêtez !... halte !... hô !...

Nos bêtes s'arrêtèrent. A travers les saules et les peupliers, nous vîmes accourir un homme qui paraissait vêtu du primitif costume d'Adam.

— Quelque Indien échappé d'un récit d'aventures de Fenimore Cooper, me souffla Reading. Mais ceux du farouche romancier arboraient tout au moins une plume d'aigle dans leur chevelure.

Plus l'Indien se rapprochait, plus l'odeur devenait insupportable.

— Arrêtez !... vous !... halte !... arrêtez !... cria à son tour mon compagnon. Sans quoi, nous repartons.

L'homme se dissimula derrière un peuplier, ne montrant plus qu'une tête ébouriffée. Tout en éter-

nuant violemment, il nous cria, moitié pleurant, moitié riant :

— Me prêteriez-vous un manteau ou une couverture ?

— Vous prêter un manteau ou une couverture ? Vous souffrez du froid ! Courez plutôt prendre un bain de soleil au haut du *cañon*, Monsieur l'Indien, répondit Reading, riant et toussant dans son mouchoir.

— Ne plaisantez pas. Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi rire, reprit en riant et pleurant toujours l'homme. Donnez-moi plutôt une couverture.

— Expliquez-nous d'abord ce qui vous est arrivé. L'aventure mérite assurément d'être connue. N'omettez aucun détail ; nous patienterons bien encore un peu.

— Je n'y comprends rien moi-même. Comme je ramassais du bois dans la forêt, j'ai aperçu, à dix pas, pris dans un piège à écureuils, un petit animal noirâtre au dos rayé de deux bandes blanches. Je me suis approché. La bête, que ma présence ne paraissait nullement intimider, n'a pas bougé, mais s'est contentée de lever verticalement sa longue queue touffue. Au moment où je me baissais pour l'examiner de plus près encore, j'ai soudain vu jaillir de la région de l'anus un liquide grisâtre et... j'ai pensé que j'allais périr suffoqué. Je me suis débarrassé en hâte de mes vêtements et je courais du côté de la rivière pour m'y plonger quand je vous ai aperçus. Vous comprendrez que je n'aie nulle envie de retourner à ma concession dans cet état.

— A votre concession !... Vous n'êtes donc pas un Peau-Rouge ?

— Pas plus que vous-même et votre compagnon.

— Admettons ! vous conviendrez qu'on aurait pu s'y méprendre. Maintenant, je vous ferai de grand cœur cadeau d'une de mes couvertures. Je n'y mets qu'une petite condition. L'acceptez-vous ?

— J'accepte tout.

— Bien. C'est qu'à l'avenir vous laisserez en paix l'inoffensif *skunk* [1] de la Red Deer.

— Soyez tranquille, je fuirai désormais ces bêtes-là comme la peste.

Reading jeta à terre une de ses couvertures.



— Pourquoi les fuir ? Rien de plus inoffensif, vous dis-je, que le skunk de la Red Deer lorsqu'il n'a pas lieu de se croire provoqué. Une recommandation, encore. Courez à la rivière. Lavez-vous à grande eau, puis roulez-vous dans le sable. Recommencez cinq ou six fois l'opération. Alors seulement, revenez prendre la couverture. Je n'y tiens plus. Au revoir. Moi-même, Reading, de Dorothy, et mon ami, Fancey, de Wilson, pour vous servir.

Nous cheminâmes toute l'après-midi sans faire aucune rencontre intéressante. La région était en majeure partie colonisée et nous étions obligés de longer les clôtures, nous dirigeant tantôt au sud, tantôt à l'est, ce qui nous faisait perdre beaucoup de temps. En maint endroit, les pistes étaient coupées par des coulées petites mais raides que nous éprouvions quelque difficulté à franchir. Vers six heures du soir, nous rejoignîmes un cavalier qui se rendait lui-même à Boweil, à quinze milles de Me-

[1] En français, mouffette.

dicine Hat. Il connaissait le chemin et s'offrit à nous servir de guide.

Cependant, la nuit approchait. Nous avions abreuvé nos chevaux peu auparavant et décidâmes de camper où nous étions. Nous mîmes les entraves à nos bêtes et préparâmes notre souper. Puis Reading et moi enlevâmes nos souliers, Mr. Jones, notre nouveau compagnon, retira ses bottes, et nous nous enroulâmes dans nos couvertures.

Je ne dormis pas de longtemps. Je contemplais le merveilleux firmament au bas duquel dansaient les ombres mystérieuses de la première aurore boréale de l'automne et je me reportais par la pensée aux somptueuses nuits que j'avais passées à la belle étoile l'année précédente, quand soudain je perçus comme un léger froissement d'herbes sèches... et je crus entrevoir par le clair de lune une forme sombre qui s'éloignait vers le sud.

Peu après, je m'assoupis.

De bon matin, Reading et moi fûmes réveillés par une violente exclamation :

— *Darn thing !* qu'est-il advenu de ma botte ?

Nous tournâmes la tête. A deux pas, là où Jones l'avait déposée la veille, gisait une de ses bottes ; mais elle était veuve de sa compagne que nous n'apercevions nulle part.

L'homme avait l'air consterné.

— Qu'est-il advenu de ma botte ? répétait-il. Je donnerais bien cinq dollars pour savoir où est cette botte. Je n'ai aucune envie d'effectuer le reste du trajet dans cet état.

Nous examinâmes soigneusement les abords du lieu où nous avions campé. Point de botte. Nous sellâmes nos chevaux et, nous dispersant, nous parcourûmes et sondâmes attentivement la plaine, à un bon mille à la ronde.

Au bout d'une heure, désespérant de découvrir cette malencontreuse chaussure, Reading et moi revînmes préparer notre déjeuner. Tout à l'autre extrémité de la Prairie, nous entendions Jones clamer de temps à autre à très haute voix :

— *Darn thing !* je donnerais bien cinq dollars pour savoir où est cette botte.

Enfin, Jones se décida à nous rejoindre.

— Inutile de chercher plus longtemps, déclara-t-il ; ma botte n'est ni dans l'Alberta, ni dans la Saskatchewan. N'empêche que je voudrais bien savoir ce qu'elle est devenue. J'ignorais que la Prairie fût hantée.

— Si nous n'étions pas si loin de toute habitation, opina Reading, je dirais que c'est un chien qui s'en est emparé. Si ce n'est pas un chien, ce doit être quelque animal sauvage. Ou je me trompe fort, ou c'est un coyote qui vous aura dérobé votre botte pendant votre sommeil.

Mais déjà le souvenir de ce que j'avais aperçu avant de m'endormir me revenait à l'esprit.

— Vers minuit, dis-je, j'ai cru entendre un léger bruit et entrevoir une forme sombre s'éloignant dans la Prairie.

— *Darn coyote !* s'écria Jones. C'est un coyote qui m'a volé ma botte pour s'en régaler. Grand



bien lui fasse ! il la trouvera coriace, je ne l'avais point graissée de deux mois. J'aurais dû me rappeler que ces animaux ont la manie de dérober les objets en cuir. Mais je n'eusse jamais pensé qu'un coyote aurait l'aplomb de me chaparder ma botte sous le nez.

Dès qu'il eut achevé de déjeuner, nous nous remîmes en route. Au bout d'une demi-heure, nous aperçûmes une habitation.

— Une botte de trop par ici ?

— Quelle pointure ?

— Douze.

— Je chausse du neuf.

Vainement nous frappâmes à la porte de cinq ou six farmers. Notre guide, un long individu à la vigoureuse ossature, n'avait point le pied d'une déesse de Chine. Enfin, il se trouva une botte numéro onze. Après une série d'efforts impuissants, Jones parvint à s'y introduire à peu près. Bien vite, pourtant, il l'arracha et la rendit à son propriétaire en rugissant :

— *Darn coyote !*

Bouche bée, l'homme nous suivit du regard, tandis que l'autre nous rejoignait au galop.

La recherche de la botte de Jones nous avait fait perdre un temps précieux. Plus tard, nous avions été constamment obligés de modérer l'allure de nos bêtes. Comme tous les cavaliers de la Prairie, notre compagnon montait à l'américaine ; il laissait pendre très bas ses étriers et chevauchait les jambes raides, le poids du corps reposant presque en entier

sur la plante des pieds. Privé de sa chaussure, il était dans l'impossibilité de cheminer à une allure plus rapide que le *jogtrot*.

Aussi le crépuscule arriva-t-il que nous étions encore à vingt-cinq milles de Medicine Hat. N'apercevant aucune habitation à l'horizon, nous décidâmes de camper de nouveau à la belle étoile. L'endroit était à la fois rocailleux et sablonneux. Nous mîmes pied à terre et nous en fûmes, dans la demi-obscurité, à la recherche d'herbes sèches pour bouillir du thé. Soudain, Jones poussa une exclamation :



— Vite, accourez !

Nous crûmes qu'il avait fait une découverte intéressante. J'étais plus agile que Reading et je rejoignis le premier notre compagnon. Entre ses mains, par le cou et par la queue, il tenait un reptile de quatre pieds de long qui se débattait désespérément.

— Arrachez ma chaussette ! Faites une profonde incision avec votre couteau... ici.

Du petit doigt, il indiquait la place, au talon.

— Sucez ! maintenant ; sucez ferme.

Il n'y avait point à hésiter. J'appliquai la bouche à l'endroit indiqué. (Si Jones, en cet instant, eût gardé assez le sens de l'humour pour m'apprendre qu'il ne retirait pas sa chaussette beaucoup plus régulièrement qu'il ne graissait sa botte, peut-être eussé-je accepté sans trop de peine son explication.)

— Sucez encore... crachez... sucez... crachez... sucez toujours !

Je suçai et je crachai tant que je pus pendant deux bonnes minutes.

Enfin, Jones reprit son pied.

— Je crois que je m'en tirerai sans complications, déclara-t-il. Merci pour votre rapide intervention. Sans vous, j'y restais. La maudite créature était enroulée ; elle m'a mordu comme je mettais le pied dessus.

— Quelle espèce de serpent est-ce bien ?

— C'est un crotale, ou serpent à sonnettes. On trouve parfois cette diabolique engeance dans les terrains rocailleux et sablonneux des environs de Medicine Hat. C'est en août, au moment où il fait peau neuve, que le crotale est le plus redoutable, affirme-t-on, parce qu'il ne peut se garer. La vilaine bête aura oublié d'effeuiller son calendrier ces dernières semaines.

Le reptile, encore, se débattait ; on percevait distinctement le grincement des anneaux de la queue. Enfin, après une dernière convulsion, il cessa de bouger.

— *May the hell have his dirty soul !*[1] officia Jones.

Puis, en matière de conclusion, il ajouta :

— Que n'ai-je eu le bon esprit de garder la botte numéro onze ...*Darn coyote !*

A l'aube, nous repartîmes. Peu après, nous aperçûmes un attelage qui se dirigeait au petit trot dans la direction de Medicine Hat. Notre lente chevau-

[1] Daigne l'enfer recevoir son âme !

chée nous avait un peu fatigués ; en outre, la pression de l'étrier et l'enflure provoquée par le reste de venin incommodaient Jones à tel point qu'il pouvait à peine tenir en selle. Nous pressâmes l'allure de nos bêtes et rejoignîmes le chariot. Le conducteur était assis sur une caisse de planches brutes mesurant six pieds de long sur deux de haut et autant de large. Il nous fit signe d'attacher nos chevaux à l'arrière et de prendre place à côté de lui sur la caisse. Puis, au petit trot, nous repartîmes.



Reading, selon son habitude, questionna l'homme sur ses occupations. Celui-ci, d'ailleurs, ne se fit point prier. C'était un Suédois. Ses parents avaient émigré en Amérique alors qu'il était encore dans les langes. Lui-même, après un essai malheureux d'élevage du mouton dans l'Arizona, s'était établi sur un petit ranch dans la Colombie britannique. En 1905, il l'avait vendu pour en acheter un autre, plus grand, dans l'Alberta.

— Quel pays préférez-vous, demanda Reading, la grise Prairie du sud de l'Alberta ou la pittoresque Colombie ?

— Je n'y vois guère de différence. Un rancher qui connaît à fond son métier peut « faire » autant d'argent dans l'une de ces provinces que dans l'autre.

— Vous êtes donc bien riche ?

— L'année dernière, à pareille époque, je « valais » trente-cinq mille dollars. Il me reste mon ranch, aujourd'hui.

— Le *boom* du pétrole de Calgary ?

— Oui.

— C'est pour affaires que vous vous rendez à la ville ?

— Non.

— Voyage d'agrément, alors ?

— ... Non.

L'homme regardait fixement la piste devant son attelage et, devenu taciturne, ne paraissait nullement disposé à révéler le but de sa course.

Jones, pourtant, à son tour insista :

— Qu'est-ce bien, si ce n'est ni l'un ni l'autre ?

— ... Je vais enterrer un voisin.

— Enterrer un voisin ! De quoi est-il mort ?

— ... Je n'en sais rien.

— Le corps est à l'hôpital ?

— ... Non.

— Où donc est-il ?

— ... Dans la caisse.

— Vous dites ?

— ... Dans la caisse.

Ce dialogue commençait à m'agacer. Visiblement, nous avions affaire à un pauvre diable dont la solitude, puis ses récents déboires, avaient un peu troublé les idées. J'eusse bien préféré que Jones le laissât poursuivre en paix ses réflexions.

Cependant, comme mû par un ressort, Reading avait bondi sur ses pieds et, haletant, intervenait :

— Vous dites !... dans quelle caisse ?

— ... Dans la caisse sur laquelle nous sommes assis.

Quelques secondes plus tard, Reading et moi avions de nouveau enfourché et lancé au galop nos

montures. Jones nous avait imités ; son pied s'était guéri comme par enchantement.

— Voilà qui laisse loin derrière soi l'épisode du serpent à sonnettes, déclara-t-il.

(Je n'en étais pas si certain. Et je ne me suis jamais entièrement expliqué ce qui si promptement me poussa à répondre :

— Oui, loin, bien loin derrière soi.)

VIII

RÉMINISCENCES

Dès que les battages furent terminés, je repartis pour ma concession. La nuit qui suivit mon retour, un violent blizzard survint. Mais bien vite les tièdes vents *chinooks* firent fondre la neige, et pendant une quinzaine de jours, jusqu'au moment où les fortes gelées nocturnes de la mi-novembre eurent profondément durci le sol de la Prairie, je pus défricher une nouvelle pièce de terre à côté de mon labour du printemps.

Aidé de Dunkirk, je construisis alors une maisonnette plus confortable que la hutte que j'avais trouvée à mon arrivée et une écurie. Puis je fis plusieurs courses à la ville, à la rivière et à la mine de houille.

La nuit du 2 au 3 décembre m'arriva un accident stupide.

Réveillé par les aboiements de mon chien auquel je ne parvenais point à imposer silence, je me levai, pensant qu'un voyageur égaré errait sur

ma concession à la recherche d'un abri. La lune, alors à son dernier quartier, n'était pas encore levée et je ne distinguais rien de particulier. Mais tout au fond de mon pâturage, je percevais les appels prolongés et les piaffements énervés d'une troupe de chevaux de ranch qui, ainsi que la chose se reproduisait fréquemment, cherchaient à se joindre à mes bêtes. Tom, qui dès mon installation à Wilson s'était fait craindre et respecter de Jim et des juments, mais qui ne tolérait pas l'immixtion d'animaux étrangers et protégeait au besoin du sabot et des dents ses compagnons, hennissait bruyamment et s'élançait à intervalles rapprochés contre le barrage de ronces artificielles pour mordiller les assaillants. Craignant qu'il ne se blessât, je m'habillai sommairement et, précédé de mon chien, je me dirigeai dans l'obscurité vers le théâtre de la lutte.



Il était temps. Tom venait d'arracher deux piquets de la clôture et les fils de fer traînaient presque au ras du sol. Aidé de mon chien, je fis faire demi-tour à la troupe des intrus ; puis, pour éviter qu'ils ne revinssent de la nuit, je résolus de les chasser très loin vers le sud.

J'étais arrivé de la sorte à un mille ou un mille et demi de ma clôture, stimulant toujours mon chien de la voix, courant moi-même à toutes jambes de temps à autre, autant pour lutter contre le froid que pour accélérer la fuite des cayuses, quand soudain je sentis le sol se dérober sous mon pied, je heurtai violemment la terre du front, je fus projeté en arrière et je roulai au fond d'un précipice insoupçonné.

Lorsque j'eus suffisamment recouvré l'usage de mes sens pour rechercher la cause de ce bizarre accident, je constatai que j'étais entièrement replié sur moi-même au fond d'une cavité de trois pieds de longueur environ. Je levai les yeux : la fosse, noire, de section carrée, pouvait mesurer quinze pieds de profondeur ; très haut, juste au-dessus de ma tête, brillait un lambeau de ciel étoilé.

Du coup, je compris ce qui m'était arrivé. Dans le feu de la poursuite, je n'avais pas songé que, l'hiver précédent, un de mes voisins s'était installé provisoirement sur sa concession ; il y avait creusé un puits, mais insouciant comme tant d'autres colons, il avait commis l'imprudence de le laisser béant.

Je me remis sans trop de peine sur mes jambes. Je m'étais un peu contusionné dans ma chute, mais je n'avais rien de brisé. Par bonheur, le puits, que mon voisin avait abandonné parce qu'il n'y avait point découvert d'eau, était entièrement à sec. Pensant ne rester que quelques instants dehors, je ne m'étais pas muni de mon manteau de fourrure, de mes moufles et de mes chaussures de panoufle. Le soir, avant de me coucher, j'avais constaté que le thermomètre indiquait 12 degrés au-dessous de zéro ; la température devait être plus basse encore en ce moment et, au fond du trou, l'air était presque aussi froid qu'à la surface. Tout en frappant violemment le sol de mes deux pieds et me battant les flancs des deux bras pour empêcher mon sang de se figer, je réfléchis à ce que j'allais faire.

Ma situation était extrêmement critique. Le trou

dans lequel je m'étais laissé choir était à un demi-mille de l'habitation du colon qui l'avait creusé ; celui-ci, d'ailleurs, ne s'était pas encore réinstallé sur sa concession. Quelques semaines auparavant, trois de mes voisins du sud s'étaient établis sur leurs terres, mais le plus rapproché habitait à un bon mille de là. Préoccupés de leurs travaux, ou par simple indifférence, ils s'étaient contentés de me saluer de loin au passage ; ils ne s'apercevraient point de ma disparition. Inutile de songer à les attirer en appelant au secours ; ma voix ne porterait qu'à deux ou trois cents pas au plus. De Reading aussi, à la distance de quinze milles, je n'avais aucune aide à espérer. De Payne ?... non, depuis longtemps j'avais cessé toutes relations avec lui. Le seul être vivant qui aurait pu remarquer mon absence et s'en étonner eût été Dunkirk ; mais il était parti le matin même pour Bassano et ne serait pas de retour avant trois jours. Trois jours ! autant dire trois siècles ; je savais trop que si, dans vingt-quatre heures, je n'étais pas hors de ce trou maudit, je serais depuis longtemps mort de froid et d'épuisement.



Cependant, à force de m'agiter, j'étais parvenu à rétablir la circulation dans mes veines. Pour me tirer d'affaire, je ne pourrais compter que sur moi. Cessant de philosopher, je me mis à l'œuvre.

Avec mon couteau, je pratiquai, sur un côté du puits, à un pied l'une au-dessus de l'autre, six profondes entailles. Je travaillai avec acharnement afin de lutter contre le froid. La lame, cependant, était trop fragile pour me permettre de tirer parti de toute

ma force. Aussi devais-je constamment abandonner ma besogne pour battre le sol des deux pieds et frapper mes mains l'une contre l'autre afin de me réchauffer.

Cette besogne terminée, après m'être démené une dernière fois très énergiquement, je résolus de tenter l'escalade. La lune, d'ailleurs, venait de se lever et à sa pâle clarté je distinguais à demi les parois de ma prison. Je m'accroupis un instant pour reprendre haleine et détendre mes muscles ; puis, au moment où je sentis que le froid allait m'engourdir de nouveau, d'un bond je me relevai.

M'arc-boutant du dos et me craponnant des deux mains à la paroi opposée à celle où j'avais pratiqué les entailles, j'incrustai les semelles de mes pantoufles dans la première incision. M'aidant du dos et des mains, je me hissai de douze ou quinze pouces ; puis, lentement, je plaçai mes deux pieds dans la seconde entaille. Je répétai cette manœuvre une deuxième, une troisième, une quatrième, une cinquième fois. J'avais atteint l'incision supérieure. Je me soulevai encore, le plus haut possible, du dos et des mains ; puis j'appliquai très fortement, l'un après l'autre, mes pieds contre la paroi, à six pouces au-dessus de la dernière entaille. Me raidissant de toute ma force, je me hissai du dos et des mains. Lentement, je retirai le pied droit et le plaçai un peu au-dessus de l'autre ; lentement, les reins tendus, je retirai le gauche et l'appliquai fermement à côté du droit. En répétant ce manège trois ou quatre fois, je parvins à m'élever encore de vingt ou vingt-cinq pouces. Mais l'excessive tension soumettait mes

nerfs à une trop rude épreuve. Quand j'essayai, d'un nouvel effort, de me soulever du dos et des coudes, je sentis mes pieds glisser le long de la paroi et je roulai exténué au fond du puits.

Je fut longtemps avant de trouver le courage de me relever. Lorsque enfin il me fut possible de me remettre sur mes jambes, le froid m'avait à tel point engourdi qu'il me fallut frapper le sol des deux pieds et me battre les flancs des deux mains à en perdre l'haleine. Me jugeant trop faible encore pour un effort décisif, je résolus de m'accorder un peu de répit, m'accroupissant de temps à autre quelques minutes au fond du puits pour reprendre ma gymnastique dès que je sentais le frisson me gagner.



Après un temps qui fut bien d'une demi-heure, je crus pouvoir me risquer à tenter une seconde ascension. Cette fois encore, je réussis à m'élever sans trop de peine jusqu'à la sixième entaille. Mais, de nouveau, lorsque je fus parvenu, par une succession épuisante d'épaulées et d'applications de pieds contre les murs, à me hisser de trente ou trente-cinq pouces au-dessus de la dernière incision, je roulai sans force au fond du précipice.

Enfin, après trois nouvelles tentatives dont chacune me laissait plus exténué que les précédentes, ne m'étant heureusement rien brisé dans mes chutes, mais ayant perdu passablement de sang par les blessures que je m'étais faites aux mains et au visage, je me rendis à l'évidence : je ne sortirais de ce trou qu'à la condition de pratiquer des incisions jusqu'au haut.

Je réfléchis. J'en arrivai à la conclusion que le seul moyen qui pût me permettre de creuser des entailles jusqu'au bord serait de combler le fond, sur une hauteur de sept ou huit pieds, à l'aide de terre arrachée aux parois. Que ne disposais-je d'une pioche ! ou même d'une simple hache ! Mais avec un faible couteau de poche, la tâche, je le comprenais bien, était irréalisable. Il devait être neuf ou dix heures du matin et je me rendais toujours plus nettement compte que si, à la tombée de la nuit, je n'étais pas hors du puits, je serais mort.

A ce moment, il me vint une inspiration. Mon chien m'avait vu choir dans le trou. Pourquoi n'essaierais-je pas de l'envoyer quérir du secours ! Il était intelligent, peut-être comprendrait-il ? peut-être aussi comprendrait-on ce qu'il voulait ? Mais, j'y songeais, qu'était devenu mon chien ? Pendant quelques instants, il s'était lamenté au bord du trou. Après ma première tentative, quand j'étais retombé au fond du puits, je ne l'avais plus entendu. A l'aube, il était revenu. Mais, très vite, il avait disparu de nouveau pour ne plus donner signe de vie. J'essayai d'appeler :

— Collie !

Pas de réponse. Une deuxième fois j'appelai :

— Collie... Collie... es-tu là ?

Toujours point de réponse. Pour la troisième fois, je criai :

— Collie !... Collie !... où es-tu ?... Réponds... es-tu là ?...

Rien.

Alors, je sentis une détresse immense m'envahir.

Mon fidèle Collie lui-même m'avait abandonné. Je songeai à me coucher au fond du trou et à attendre la fin. Soudain, à l'évocation de la mort, un instinct féroce de lutte se réveilla en moi. Non, je n'entendais point mourir ! Instinct de lutte, mêlé d'une anticipation de triomphe. J'étais seul ; seul je triompherais. Empoignant mon couteau des deux mains, je me ruai contre les murs de ma prison.

Je travaillai avec fureur jusqu'au soir. Plongeant profondément l'outil dans l'argile dure à la hauteur de mes yeux, je le faisais glisser très bas en pesant dessus de toute ma force pour arracher le plus de terre possible à chaque coup. Lentement, très lentement, le fond s'était élevé. Pourtant, quand la nuit s'annonça, il était encore à onze pieds au moins du bord. Cinq de trop ! à n'en point douter, il m'eût fallu m'escrimer jusqu'au matin, jusqu'au soir suivant peut-être, pour atteindre la hauteur voulue. Impossible ! le travail acharné et sans répit auquel j'étais obligé de me livrer pour combler le trou et lutter contre l'excessive froidure était trop épuisant. Avant une heure, je serais tombé d'inanition pour ne plus me relever.

A cet instant, il me sembla entendre un bruit imprécis à la surface. Retenant mon haleine, je tendis l'oreille. C'était... oui... c'était comme un roulement lointain dans la plaine. Le bruit se rapprochait. Je le distinguais fort bien maintenant ; c'était, à l'est semblait-il, le piétinement de deux chevaux au trot et le tambourinage toujours plus net des roues d'un chariot dans les ornières d'un che-

min. Une étrange angoisse m'étreignit ; j'essayai d'appeler :

— Au secours !... au secours !

Aucune réponse. Mais le roulement s'était rapproché, se rapprochait toujours. Et le conducteur venait de mettre son attelage au pas... Soudain je compris. Le véhicule ne suivait pas la voie bien frayée du sud au nord, mais se dirigeait de l'est à l'ouest. La piste, semée de cailloux, peu fréquentée et encore faiblement marquée dans le sol, passait à cent pas du puits. L'homme, obligé d'avancer avec précaution, entendrait sûrement mes appels. Je sentis une allégresse immense me transporter. Emplissant d'air mes poumons, très fort, je criai :

— Au secours !... A moi !... Fancey... Je suis tombé dans le puits de Dixon... A l'aide !... Sauvez-moi !

Aucune réponse. Et pourquoi le tambourinage semblait-il plus précipité, plus lointain aussi ? Je tendis désespérément l'oreille... Le bruit, distinct encore, était plus faible déjà... diminuait toujours...

De nouveau je compris. Arrivé à la croisée des chemins, le voiturier avait dû changer de direction, s'était engagé sur la piste du nord.

Alors, tout d'une haleine, n'osant pas m'interrompre pour écouter, je criai :

— Au secours ! au secours ! à moi, Fancey ! je suis tombé dans le puits de Dixon, je vais périr. Ne m'entendrez-vous pas ? Au secours ! au secours !

Retenant mon souffle, j'écoutai... Le bruit, toujours plus faible, m'apprenait que le chariot était loin déjà.

Je serrai les dents... Mais la nuit était venue. Elle durerait quinze heures au moins. Déjà l'air, qui, entre deux et quatre, avait paru s'attiédir quelque peu, descendait de nouveau dans le puits en remous glacés et la froidure me pénétrait jusqu'aux moelles. L'instant suprême était venu.

Je me remis à l'œuvre. J'avais eu soin de ne m'attaquer qu'à deux des parois et de laisser intactes les deux autres. Ramenant de mes pieds la terre au centre du trou de façon à former une butte, je pratiquai, au-dessus des dernières entailles encore visibles, quatre nouvelles incisions. J'aménageai aussi de petites poches dans la paroi opposée, afin de pouvoir m'y cramponner des coudes et des mains. Je supputai alors la distance qu'il me resterait à franchir le long de la paroi sans échancrures. Je l'estimai à quatre pieds. Un pied de plus que l'espace dont j'étais venu à bout le matin, quand je disposais encore de toutes mes forces. Peu importe ! dussé-je mourir d'épuisement au sortir du trou, j'en sortirais.



Je me livrai alors, pour la dernière fois, à une gymnastique désordonnée, coupée de courtes pauses, afin de rétablir entièrement la circulation dans mes veines. Comptant les secondes, je m'accordai deux minutes d'un repos absolu. Evitant tout geste superflu, je gravis ma double échelle jusqu'à la dernière entaille. Immédiatement, je me soulevai du dos et des mains. Dégageant un pied, je l'appliquai fermement à six pouces au-dessus de la dernière incision. Libérant l'autre, je le plaçai à côté du premier. Une deuxième fois, quelques coups de reins.

De nouveau j'élevai de six pouces un pied, puis l'autre. Je répétai cette manœuvre une troisième... une quatrième... une cinquième... une sixième fois. L'orifice n'était plus qu'à dix ou douze pouces. Encore deux coups de reins, et je serais sauvé. Dans une tension désespérée de tous mes muscles, serrant mes dents à les briser, j'essayai de me soulever du dos et des mains. Mais l'effort était trop terrible ; je sentis le feutre de ma pantoufle se déchirer au talon et je roulai au fond du précipice.

C'était la fin de tout. Je n'essayai point de me relever. Puisqu'il fallait mourir, autant mourir tout de suite, et mourir paisiblement. Je me retournai un peu, de façon à être bien étendu sur le dos, face au lambeau de firmament qui seul me rattachait encore au monde animé et je joignis mes mains sur ma poitrine. Puis je relâchai tous mes muscles.

Alors je songeai que j'allais être moi aussi un disparu de la Prairie...

★

... J'allais être, déjà j'étais un disparu de la Prairie. Durant les quelques minutes que j'étais resté étendu au fond du puits, l'air glacial avait si complètement insensibilisé mes membres que j'eusse été incapable du moindre mouvement.

La mort, à laquelle je n'avais jamais sérieusement songé jusque-là, allait descendre sur moi. Dans quelques instants, je sentirais mes facultés

m'abandonner peu à peu. Quelques minutes encore, et je ne serais plus qu'une chose inerte à douze pieds sous la plaine indifférente.

Avais-je peur de la mort ? Non, sincèrement, elle ne m'inspirait aucune frayeur. Lui en voulais-je de s'être abattue sur moi à l'improviste, sur moi qui, jeune et plein d'enthousiasme, venais à peine d'entrer dans la vie et eusse tant souhaité vivre ma vie jusqu'à son terme ? Non, je n'en voulais point à la mort, je n'accusais pas le destin de m'avoir trahi. Ayant lutté, durant ces quinze ou dix-huit heures, avec la plus farouche énergie, j'avais en ce court laps de temps vécu toute une vie ; je contemplais la mort, non avec les yeux et l'esprit d'un adolescent qu'un mal implacable détache lentement de ce qui avait été son idéal, mais avec l'esprit et les yeux d'un vieillard au cœur ferme qui, après la longue lutte, sentant ses dernières forces l'abandonner, s'apprête à partir sans révolte, conscient d'avoir accompli sa tâche et s'en remettant à un Autre pour ce qui suivra.

J'allais mourir. Déjà mon être physique n'existait plus. Mais mon esprit, me semblait-il, devenait toujours plus lucide. Soudain, je cessai de songer à moi-même et ma pensée, émue, s'envola vers les quelques êtres auxquels je m'étais attaché dans la Prairie : vers Reading, l'homme dont six mois auparavant j'ignorais jusqu'à l'existence et vers lequel une puissance mystérieuse m'avait dès le début porté comme je ne m'étais jamais senti porté vers aucun autre homme, l'ami que bientôt la nouvelle

de ma mort troublerait comme m'eût troublé celle de sa mort ; — vers Dunkirk, le voisin qui m'avait déjà rendu tant de services et qui, peut-être, surpris de ma subite disparition, me rendrait le suprême service de retirer mon corps gelé du puits avant que la neige de l'hiver et les éboulements du printemps l'eussent définitivement enseveli ; — vers mon chien Collie, dont j'avais sans doute trop peu apprécié l'attachement et auquel je ne me sentais plus le droit d'en vouloir si, me jugeant définitivement perdu, il m'avait quitté pour songer, une fois, à lui-même. — Vers Marjorie, aussi, seule jeune femme qui eût traversé ma solitude, et dont le souvenir, peut-être, m'aiderait à m'en aller dans un sourire.

Maintenant, mes dernières forces m'avaient abandonné. Et mon esprit, bien qu'extrêmement lucide encore, semblait par intervalles vouloir s'éclipser. Instinctivement, mon regard s'accrocha au carré de ciel étoilé. J'y vis passer la silhouette d'un garçonnet de quatre ou cinq ans...

★

Je n'ai conservé qu'un souvenir confus de ce qui suivit. Je me rappelle avoir à quelques reprises ouvert à demi les yeux et avoir entendu une voix qui murmurait : « Dormez, vous avez encore besoin de repos ». Enfin, je me réveillai pour de bon. Très faible, je fis l'effort de m'asseoir dans mon lit et je jetai les yeux autour de moi.

Où étais-je ? Je n'étais pas dans mon lit à moi. Je ne reconnaissais même pas la pièce, exiguë et très pauvrement meublée, dans laquelle je me trouvais. A côté du lit se tenait un homme que je ne me souvenais point d'avoir aperçu jusque-là.

L'inconnu avait sans doute deviné les questions qui se pressaient sur mes lèvres, car il me dit :

— Ne bougez pas, étendez-vous. Je suis Murphy, votre nouveau voisin à deux milles au nord ; vous êtes dans ma cabane.

— Que fais-je ici ? Je ne suis plus... Comment... qui m'a transporté ici ?

— Cessez de vous inquiéter, et laissez-moi vous couvrir de nouveau. Vous avez déliré durant vingt-quatre heures et la fièvre n'est pas entièrement tombée. C'est moi qui vous ai retiré du puits. Je passais avant-hier, à la tombée de la nuit, avec mon chariot, à l'ouest de votre maisonnette, pour venir m'installer sur ma concession, quand j'aperçus dans l'obscurité, à quelques pas de la piste, une bête qui s'efforçait de venir à ma rencontre en se traînant sur le ventre. C'était un chien, dont les pattes de devant avaient été brisées. Je mis pied à terre, le caressai et le déposai dans ma voiture. Mais lui, immédiatement, sauta à bas du char et se mit à ramper vers le sud en gémissant. Soupçonnant quelque chose d'insolite, je fis faire demi-tour à mes chevaux et, suivant et portant tour à tour le chien, je parvins enfin au puits de Dixon. Vous devinez le reste. J'avais une provision de poutres et de cordes et je réussis à vous retirer du trou. Je vous emballai dans ma fourrure et vous hissai sur

le siège, à côté de moi. Arrivé ici, je fis un bon feu ; puis, après vous avoir débarrassé de vos vêtements, je vous massai énergiquement pour vous réchauffer. Heureusement, vous n'étiez pas engourdi depuis bien longtemps; vous n'avez aucun membre gelé. Mais vous êtes encore très faible ; il vous faudra garder le lit quelques jours et sommeiller le plus possible. Avant de vous rendormir, buvez ceci.

Murphy, me soulevant la tête d'une main, me fit boire une tasse de thé bouillant.

— Vous disiez, balbutiai-je, que c'est mon chien... ... et qu'il avait deux pattes...

— Cessez de vous tourmenter à son sujet. Quelque brutal, agacé par son insistance à solliciter du secours, les lui aura brisées en voulant se débarrasser de lui. Mais Dunkirk, à qui je l'ai confié, m'assure que dans cinq ou six semaines il sera entièrement guéri. Maintenant, dormez.

— Merci, dis-je, laissant retomber mes paupières. Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi.

IX

VEILLÉES D'HIVER



Le temps resta très beau, quoique toujours très froid, jusqu'à la fin de décembre. Mais dès le 31, après que le vent glacial du nord-ouest eut soufflé rageusement deux jours entiers sur la Prairie, survint une série de blizzards et de *drifts*[1] tous plus violents les uns que les autres. Soudain, dans la nuit du 29 au 30 janvier, le vent tomba, et jusqu'au début de mars nous eûmes une succession de journées d'hiver idéales, à peine coupée, à deux ou trois reprises, par de courtes mais féroces tempêtes de neige.

C'est pendant ces splendides semaines d'hiver que j'appris à connaître de près Reading. Très occupé par mes labours, puis par la construction et l'aménagement de ma nouvelle habitation, je n'étais pas

[1] Tempête d'une neige dure soulevée de terre par la violence du vent.

allé à Dorothy depuis mon retour des battages. Mais lui, à deux reprises, était venu passer la journée du dimanche avec moi. Plus tard, informé de mon accident, il était accouru à mon chevet chez Murphy. Enfin, en janvier, il m'avait fait une dernière visite et m'avait demandé avec insistance d'aller bientôt passer quelques jours chez lui.

Le 2 février, par un temps radieux, je sellai Jim et, accompagné de Collie, définitivement remis des suites de son bizarre accident, je fis les quinze milles du trajet de ma concession à celle de Reading.

Arrivé devant la porte, je frappai. Point de réponse. Cependant, un mince filet de fumée s'échappant de la cheminée m'indiquait que mon ami ne devait pas avoir quitté la région. J'en conclus qu'il était sorti et, sachant qu'il ne fermait jamais sa porte à clef, je résolus de m'installer chez lui en attendant son retour.

J'ouvris la porte. Quel ne fut pas mon étonnement en trouvant Reading profondément endormi dans son lit. Je le réveillai.

— Voyons ! Il est bientôt midi... Qu'y a-t-il ?... Seriez-vous malade ?

Mon ami me regarda, se frotta les yeux des deux mains, me dévisagea une seconde fois, bâilla, s'étira et, joyeusement, me dit :

— Je ne me suis jamais si bien porté. Je dormais, voilà tout. Enchanté de vous revoir chez moi, enfin ! Asseyez-vous pendant que je ferai ma toilette et préparerai notre dîner.

— Avez-vous passé la nuit au dehors ? Avez-

vous assisté à quelque *barn-dance*[1] la nuit dernière ?

— Je ne sors guère, le soir, que lorsque mes affaires m'y obligent.

— Qu'avez-vous fait, alors ?

— Je me serai couché un peu tard, répondit évasivement mon ami.

J'étais très intrigué. Comment se faisait-il que cet homme fort et vigoureux, dont l'activité et l'énergie étaient proverbiales dans tout le plateau de la Red Deer, fût encore profondément endormi à midi ?



Le soir même je devais avoir la clef de l'énigme. Après que nous eûmes passé l'après-midi à chasser la poule de Prairie dans une coulée voisine, puis que nous nous fûmes entretenus jusque fort avant dans la nuit des choses du Far-West et de celles d'Europe avec quelques colons anglais venus à la veillée, quand je fis remarquer à Reading qu'il serait temps d'aller nous coucher, au lieu de répondre, il me dit :

— Aimez-vous la musique ?

— Je ne joue d'aucun instrument, mais j'aime sincèrement la musique.

— Soit, reprit Reading, venons au fait. Je possède un piano, un vulgaire piano. Je dis vulgaire, car je tiens le piano pour un instrument presque dépourvu d'âme et j'eusse bien préféré apprendre à jouer du violon. Malheureusement, lorsque, dési-

[1] Danse rustique ; littéralement : danse d'écurie. Dans les régions où n'existent pas encore d'écoles, et faute de locaux mieux appropriés, c'est dans le fenil des écuries les plus spacieuses que les colons de la Prairie organisent leurs soirées dansantes et récréatives.

reux d'occuper les loisirs de ma vie de colon emprisonné par les interminables blizzards de l'hiver, je songeai à faire un peu de musique, sachant que je ne pourrais compter que sur moi-même, je dus me résoudre à acheter un piano, qui seul permet la production d'harmonies complètes. N'ayant appris à en jouer qu'à trente et un ans, je sollicite votre indulgence. Vous n'aurez pas été sans remarquer que mon habitation se compose de deux pièces. Celle où nous sommes est ma résidence habituelle. L'autre ne s'ouvre que les soirs d'hiver.

Ce disant, mon ami avait poussé la porte de la seconde pièce. C'était une chambrette de douze pieds sur dix à peine, tapissée comme la première de papier gris et dont tout l'ameublement consistait en une armoire à livres, un piano à queue, un tabouret et un fauteuil de cuir.

Mais déjà Reading, m'ayant fait signe de m'asseoir dans le fauteuil, avait fermé la porte et, dans l'obscurité, s'était mis à jouer.

Ce furent d'abord des préludes, des polonaises et des nocturnes de Chopin, dont mon ami me faisait admirer l'originalité et le style expressif. Ensuite vinrent quelques œuvres de Mozart et de Haydn, mélodieuses, limpides, cristallines. Puis il s'attaqua à des fugues de Bach, dont les somptueuses harmonies se pourchassaient comme les feux vibrants d'une gigantesque aurore boréale. Mais c'est lorsqu'il aborda les immortelles sonates de Beethoven que Reading me remua le plus profondément. Je ne savais ce qu'il jouait. Lui-même, paraissant avoir presque oublié ma présence, laissait tomber de

temps à autre de brèves remarques : « Voici celle en ut majeur, l'une des plus riches, des plus exubérantes ; — voici maintenant l'andante de l'appassionata, l'un des plus profonds et des plus reposants ; — voici la sonate en fa dièze majeur, l'une de celles que le grand musicien aimait le plus; — voici le largo de la septième, l'un des plus mélancoliques et des plus empoignants ; voici... »

Je n'écoutais plus. Que m'importaient ces explications, à moi, profane, incapable d'en saisir la signification? J'étais, d'ailleurs, comme Reading, plus que lui, transporté. Toutes ces harmonies auxquelles je croyais avoir renoncé à jamais en quittant l'Europe pour m'installer dans ce coin perdu du Far-West, ces harmonies dont j'avais été entièrement sevré durant près de deux ans, m'étreignaient à tel point que je restais immobile, les yeux clos, dans mon fauteuil, ayant perdu conscience de tout, de l'existence d'un monde extérieur, de la présence de mon ami, de la mienne propre...



Soudain, les accords cessèrent. J'entendis le bruit d'un couvercle qui se referme, le grincement d'un tabouret qu'on recule. Sursautant, j'ouvris les yeux.

Dans la pièce, toute noire tantôt alors que mon ami s'était mis à jouer, une lueur s'infiltrait. Debout devant moi, un homme, dont je ne distinguais pas nettement les traits, me regardait d'un air amusé.

— Vous dormiez ? chuchota-t-il.

— Je ne dormais pas, j'étais bien éveillé, répondis-je machinalement.

L'homme se prit à rire et je reconnus le rire de Reading.

— Soit, dit-il. Soyons raisonnables ; il est sept heures du matin. Allons nous coucher. Et surtout, ajouta-t-il en riant plus fort encore, quand sonnera midi, ayez l'indulgence de ne pas me secouer trop rudement pour me réveiller, ainsi que vous l'avez fait hier.

★

Je passai chez Reading huit journées semblables à la première. Nous dormions toute la matinée. Après le dîner, nous décrochions nos fusils et, saluant quelques voisins au passage, nous faisions la chasse aux lièvres blancs dans la plaine ou aux poules de Prairie dans les coulées des bords du *cañon*. Lorsque soufflait le vent glacial du nord ou du sud, nous abrégions notre course et, jusqu'au souper, nous nous mettions à causer. Je restais confondu en voyant comme mon ami s'entretenait indifféremment des sujets les plus divers. A n'en point douter, il prenait le plaisir le plus évident à la discussion des questions qui font une large part au raisonnement. Mais c'est quand, devinant le doute qui parfois me rongeait en dépit de moi-même, il en revenait à nos préoccupations de pionniers, c'est quand, chiffres en mains et fort des expériences faites depuis dix ou quinze ans dans plusieurs régions semi-arides des Etats-Unis, il me prouvait que nous finirions par conquérir à la civilisation

cette Prairie rebelle, c'est alors qu'il parvenait le mieux à faire vibrer mon âme à l'unisson de la sienne. Et toujours, après ces explications que je ne manquais point de provoquer à chacun de nos entretiens, je sentais mieux que bientôt tomberaient mes dernières appréhensions et qu'au retour du printemps j'aurais recouvré ma confiance du début.

Après le souper, lorsque aucun voisin ne venait passer la soirée avec nous, nous lisions à haute voix des auteurs classiques, des ouvrages de vulgarisation scientifique ou des récits d'aventures. Après le départ de nos visiteurs, ou quand les derniers feux s'étaient éteints dans la plaine, Reading ouvrait la porte de la maisonnette, aspirait quelques bouffées de l'air vivifiant de la nuit, emplissait ses yeux du spectacle des fusées phosphorescentes de la lointaine aurore boréale ; puis, me prenant aux deux épaules :



— NOUS VAINCRONS, murmurait-il.

Nous rentrions. Lui s'asseyait au piano. Moi-même, installé dans le fauteuil, la main dans la toison de mon chien roulé en boule à mon côté, je l'écoutais jouer jusqu'au matin. Certes, je n'éprouvais plus cet annihilement de tous mes sens qui m'avait fait perdre conscience de la fuite des heures le premier soir. Mon ami s'était exactement jugé ; s'il avait à n'en point douter l'âme d'un artiste, il n'en possédait ni le génie ni la virtuosité. Je n'en prenais pas moins un plaisir extrême à l'entendre. Et toujours, par-dessus les menues imperfections de sa technique, je me plongeais rétrospec-

tivement dans cette sensation d'indicible extase qui s'était emparée de moi alors que, pour la première fois depuis deux ans, j'avais entendu exécuter, sur un instrument presque dépourvu d'âme, par un amateur dépassant à peine la médiocrité, l'œuvre sublime des grands maîtres.



TROISIÈME PARTIE

MARJORIE



X

LE VOLEUR

Reading, déjà, semblait devoir triompher.

Une seconde fois, après les merveilleuses semaines de février, blizzards et *drifts* durant un mois entier avaient balayé la Prairie. Puis, après quelques journées où le soleil hésitant du début d'avril avait fait remonter le thermomètre à 3 ou 4 degrés au-dessus de zéro aux premières heures de l'après-midi, les tièdes *chinooks*, soudain déchaînés, avaient dévoré la neige, remplissant jusqu'au bord les étangs et dégelant le sol à un pied de profondeur. Immédiatement, herses à disques et semoirs s'étaient précipités sur les défrichages de l'année précédente. Puis, cependant que les minces pousses vertes persillaient les jachères, partout les charrues avaient découpé sur le fond verdâtre du haut plateau de longs rectangles bruns. Alors, comme l'année précédente, sous la double morsure des vents secs du nord et de l'ardent soleil de mai, la terre crevassée avait gémi et les settlers avaient vécu de mortelles semaines d'angoisse. Mais vers la fin du mois, une

averse froide avait fouaillé les emblavures altérées. Plusieurs grosses pluies avaient suivi. Et tandis que le court gazon reverdissait, alors que durant près de trois mois le soc acéré des charrues à nouveau fouillait les entrailles de la Prairie docile, la première moisson de la jeune colonie de la Red Deer avait mûri.

Maintenant, notre récolte en moyettes sur les chaumes, dans tout le plateau les machines géantes achevaient de cracher le grain fauve dans les chariots. Le mien aussi aurait été battu n'eût été un grave accident survenu quelques jours auparavant à la batteuse que j'attendais impatiemment.

Reading, déjà, était sur le point de triompher.

Mais c'est à cet instant que s'éclairçit un mystère qui, durant sept longs mois, avait pesé comme une menace sur le plateau de la Red Deer.

A un demi-mille au sud de ma préemption, le chemin qui mène à la rivière était coupé par une coulée peu profonde, mais assez raide pour rendre le passage presque impraticable aux véhicules lourdement chargés. Afin de mener plus aisément notre blé à Bassano, mes voisins les plus rapprochés et moi avions résolu, en attendant le retour de la batteuse, d'aménager en cet endroit un talus en remblai et déblai moins escarpé. Nous avions invité les colons du nord à nous retrouver chez Dunkirk le samedi suivant, à huit heures du soir, pour les engager à se joindre à nous et examiner la façon dont nous mettrions notre projet à exécution.

Ce soir-là, précisément, comme je m'apprêtais à

enfourcher Jim pour être exact au rendez-vous, Reading avait frappé à ma porte. Ayant achevé ses battages la veille, il avait jugé préférable de ne partir pour Bassano avec son premier char de grain que le lundi et il était venu dans l'intention de passer la journée du dimanche avec moi. Je lui avais proposé de m'accompagner et nous étions allés ensemble chez Dunkirk.

Presque tous mes voisins avaient répondu à notre invitation. La discussion avait été menée rondement et nous étions rapidement convenus de la façon dont nous entreprendrions notre travail. Cela fait, sachant que nous aurions toute la journée du lendemain pour nous reposer, nous nous étions engagés dans un de ces colloques de pionniers du Far-West où les mots défrichage, jachère noire, chevaux, machines, récolte, chemins de fer, pluie, blizzard et surtout dollar reviennent à chaque instant. Cependant, une gêne pesait sur l'assemblée ; la discussion d'affaires terminée, on eût dit que ces hommes redoutaient les autres sujets d'entretien, comme si les propos, même anodins, qu'ils tiendraient, risquaient de les compromettre ou d'être mal interprétés par leurs auditeurs. Il avait fallu l'extraordinaire entregent de Reading pour que la conversation ne languît pas. Et déjà je sentais que bientôt nous nous séparerions, mécontents les uns des autres, mécontents de notre soirée, quand la porte s'ouvrit violemment et Murphy, sans saluer, nous lança :

— Bonne nouvelle, boys. Cette fois nous tenons le voleur !...

Le voleur ! Ah ! le frisson qu'éprouve le colon de la Prairie à l'évocation de ce terme ! Frisson fait d'un sentiment d'anxiété, d'angoisse et d'impuissance, mais aussi de rage et de haine. Dans la Prairie, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de voleurs. Comment, dans la Prairie, le colon travaillerait-il du matin au soir à ses labours éloignés, passerait-il des journées entières à ramasser du bois ou façonner des piquets au bord de la rivière, effectuerait-il des courses de trois jours et deux nuits à la ville, quitterait-il peut-être sa concession pendant toute la saison morte pour aller travailler dans les chantiers des forêts des Montagnes, s'il devait redouter qu'en son absence sa maisonnette fût cambriolée, son blé dérobé, ses chevaux volés et revendus à deux cents milles de là ?



Pourtant, dans la Prairie, il y avait un voleur. Depuis le printemps, plusieurs larcins, d'argent surtout, avaient été commis sur le plateau de la Red Deer. Un soir, revenant de la rivière, un colon avait découvert qu'on avait forcé une armoire et subtilisé sa bourse. Plus tard, un autre, à son retour de la ville, s'était aperçu qu'un rouleau de fils de fer entreposé derrière l'écurie avait disparu. Rentrant moi-même, un dimanche, de chez Reading, après avoir couché la nuit précédente chez lui, j'avais constaté qu'un billet de cinq dollars laissé dans la poche de mes *overalls* ne s'y trouvait plus.

Pendant longtemps, on n'avait su qui accuser. Chacun hésitait à faire peser, sans de sérieux indices, un soupçon sur un autre colon. Mais, visiblement, tous se méfiaient les uns des autres. Je ne

pouvais plus rencontrer un de mes voisins, si bonnes qu'eussent été nos relations par le passé, sans qu'une voix intérieure me murmurât : « Si c'était lui ! »

Ensuite, cependant, comme les larcins se répétaient, une certaine nervosité s'était emparée des settlers. On avait avancé quelques faits ; oh ! bien inconsistants tout d'abord. Un tel, rentrant, une nuit, de chez un voisin, avait entendu du bruit auprès d'une hutte abandonnée et avait cru distinguer, par le clair de lune, une silhouette connue. Il avait appelé ; personne n'avait répondu. Tel autre, étant resté après le coucher du soleil plus longtemps que de coutume sur le banc devant sa porte, avait aperçu un homme qui se glissait furtivement le long de la clôture comme s'il craignait d'être remarqué ; il n'était pas certain que ce ne fût pas le nommé Z.



Plus tard encore, les accusations s'étaient précisées ; on avait cité des indices moins vagues, prononcé distinctement quelques noms. Pourtant, toutes ces inculpations m'avaient laissé sceptique ; j'avais la certitude même que d'aucunes étaient entièrement erronées. Un dimanche soir, Dunkirk et Murphy avaient entendu un bruit insolite dans la cabane de Silfverhjelm, un de mes voisins qu'ils avaient quitté une heure auparavant au bord de la rivière. Intrigués, ils s'étaient approchés et avaient découvert Reading, en train de fouiller dans une caisse d'outils. C'était vrai, d'ailleurs ; mais je les avais immédiatement tranquillisés en témoignant que mon ami avait passé la journée chez moi et

qu'en me quittant il m'avait fait part de son intention de se rendre chez Silfverhjelm pour lui emprunter un instrument dont il avait besoin. Un autre jour, ayant mis pied à terre auprès de la clôture de Murphy pour rajuster un harnais, un de mes voisins avait cru reconnaître sur l'un des fils de fer une marque secrète appliquée sur le rouleau de broche barbelée qui lui avait été dérobé quelques mois auparavant. Accusation très nette, semblait-il, mais que tout le monde avait été obligé de rejeter après examen. Murphy s'était installé dans la région au début de décembre ; il avait même passé les deux hivers précédents sur sa concession ; or les premiers vols n'avaient été commis qu'en avril, après l'arrivée des boys qui avaient travaillé jusqu'aux derniers jours de mars dans les chantiers des forêts. Quant à moi, cette accusation absurde contre le voisin dévoué qu'était Murphy, contre l'homme qui, l'hiver précédent, m'avait sauvé la vie, m'avait profondément peiné.

La dernière tentative de vol, qui nous avait particulièrement révoltés, avait été commise quinze jours auparavant chez les frères Zlamal, deux jeunes Tchèques établis à quelques milles à l'ouest de ma concession. Une nuit que chacun les croyait absents, ils avaient entendu quelqu'un errer aux abords de leur hutte. Bientôt, on avait arraché la porte, fermée à clef de l'intérieur. Ils s'étaient jetés sur l'intrus, pensant bien, à eux deux, le maîtriser sans peine. Celui-ci, pourtant, s'était aisément dégagé et, à l'aide d'un coup-de-poing américain ou de quelque autre instrument contondant, il les avait

envoyés rouler si rudement à terre que l'un d'eux avait été plusieurs jours entre la vie et la mort. Cette fois, toute la Prairie avait été secouée d'indignation. Et les soupçons, qui jusque-là s'étaient indifféremment portés sur un grand nombre de colons, s'étaient resserrés autour de cinq ou six hommes connus pour leur force musculaire. Deux de mes voisins surtout, les deux hercules de la région, quand bien même personne n'avait osé prononcer leurs noms à haute voix, s'étaient sentis plus particulièrement visés. Passe encore pour Torrance, l'ancien cow-boy dont j'avais fait jadis la connaissance chez Douglas, un individu dont la grossièreté et la brutalité étaient proverbiales à vingt milles à la ronde ; mais Mellaerts, le Belge qui possédait la concession sise immédiatement au sud de celle de Dunkirk, l'un des colons avec lesquels j'entretenais les relations les plus cordiales, me paraissait au-dessus de tout soupçon.

Finalement, on avait cru tenir une piste. Trois jours après l'accident survenu à la batteuse, l'un des hommes contre lesquels existaient les plus fortes présomptions, un jeune Belge du nom de Verhoeven, installé depuis le printemps sur sa concession à un mille au sud de ma terre, avait remis à Dunkirk, en paiement d'une petite dette, devant témoins, un billet de deux dollars. Dunkirk avait examiné le coupon et avait reconnu le numéro d'un billet volé quelques semaines auparavant, avec deux autres de même valeur, à un colon du nord, William Wood, qui, heureusement, en avait relevé les numéros et s'était empressé de les faire connaître

à ses voisins ainsi qu'aux banques et aux magasins de toutes les petites villes du *Canadian Pacific Railway*. Sommé de s'expliquer sur la façon dont ce billet était tombé entre ses mains, Verhoeven s'était troublé et n'avait trouvé à balbutier que des explications confuses. Toutefois, une perquisition faite immédiatement par Dunkirk et ses témoins pour découvrir les autres billets avait échoué. Faute d'une preuve entièrement convaincante, la police montée s'était refusée à arrêter Verhoeven avant d'avoir achevé l'enquête à laquelle elle procédait depuis la tentative de vol à main armée chez les frères Zlamal.

... Nous nous étions tous levés. Silencieux, nous entourions le messager. Je sentais mon cœur bondir dans ma poitrine. Enfin, l'angoissant mystère allait s'éclaircir. Enfin, le sentiment de méfiance qui nous animait les uns à l'égard des autres se dissiperait. Enfin, les colons qui avaient été accusés à tort et dont plusieurs étaient en ce moment parmi nous seraient disculpés. Enfin, le voleur, ce voleur qui était presque un assassin... ah ! celui-là, je n'osais point songer à ce qui l'attendait.

Murphy, rapidement, nous raconta ce qui s'était passé. Ayant oublié notre rendez-vous, il était allé, peu après la tombée de la nuit, réparer la porte de son enclos endommagée pendant la journée par des chevaux errants, quand il avait vu passer un homme à pied à travers sa concession. Intrigué, il avait filé l'individu. Celui-ci avait poursuivi sa course dans la direction du nord et s'était dirigé vers la cabane

de Payne, lequel était parti la veille pour Bassano. La porte avait résisté. Murphy en avait profité pour se rapprocher un peu et, à la lueur des étoiles, avait distinctement reconnu Verhoeven. Celui-ci avait enfoncé la porte. Murphy, alors, qui entre temps s'était rappelé que nous tenions conseil chez Dunkirk, s'était empressé d'enfourcher le cheval qu'il gardait toujours la nuit à l'écurie, pour nous faire part de ce qu'il avait vu.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, conclut-il. Verhoeven a sans doute effectué déjà la moitié du trajet de retour. Dans une demi-heure il sera chez lui. Partons immédiatement. Nous passerons par le chemin du sud et nous attacherons nos chevaux à la clôture, de façon que leur présence ne nous trahisse pas. Nous nous rendrons ensuite à pied chez notre homme et arriverons juste à point pour le cueillir à son arrivée. Avant de partir, enfermons ici tous les chiens.

Le plan paraissait bon. Nous sifflâmes les chiens qui aboyaient et se poursuivaient au dehors et nous les enfermâmes dans l'écurie ; puis nous nous lançâmes au galop sur la piste du sud.

Avec Dunkirk et Reading, j'étais resté le dernier sur les lieux.

— Fancey, me dit mon ami, allez chercher votre pistolet automatique. Mais faites vite ; il est indispensable que personne ne s'aperçoive de votre absence.

— Je regrette, répondis-je. Le ressort de gâchette est brisé et j'ai remis le pistolet à...

— Mais vous, Dunkirk, vous possédez bien une arme ?

— J'ai deux vieux pistolets à un coup. Mais...

— Courons les chercher.

Les deux hommes disparurent dans la maisonnette et revinrent l'instant d'après. Reading me glissa un des pistolets dans la main et nous nous élançâmes sur nos chevaux pour rejoindre les autres colons.

Dès que notre petite troupe eut atteint la clôture au sud de la cabane de Verhoeven, nous sautâmes tous à terre et nous dirigeâmes rapidement vers le nord. Nous nous postâmes à l'affût, derrière un tas de bois, à trente pas de la hutte. Elle n'était pas éclairée ; c'est à peine si, dans la nuit noire, nous en distinguions la silhouette se profilant sur le fond moins sombre du ciel.

— Attendez-moi, murmura Murphy. Je vais voir si peut-être il est déjà de retour.

— Je vous accompagne, dit Dunkirk.

— Non, insista Murphy. Un seul fera moins de bruit que deux. Je reviens à l'instant.

A pas de loup, il se dirigea vers la cabane.

A ce moment, je sentis quelqu'un me tirer par la manche. C'était Reading. Il me conduisit un peu en arrière et chuchota :

— Je vous quitte. Si vous voyez briller très rapidement l'ampoule de ma lanterne électrique sur le côté de la hutte, courez immédiatement vers la porte et criez : « Revenez, Murphy ; il arrive ! »

Déjà il avait disparu à son tour dans l'obscurité.

Quinze ou vingt secondes s'écoulèrent. Nous vîmes alors la maisonnette s'éclairer d'une lueur va-



cillante. Trois ou quatre secondes encore et je distinguai, l'espace d'un éclair, le minuscule œil-de-chat de Reading. Je m'élançai vers la hutte en criant :

— Revenez, Murphy ; il arrive !

Quand j'atteignis la cabane, la lumière s'était éteinte depuis longtemps. Murphy était sur le seuil. Il me saisit rudement par le bras.

— Quelle mouche vous a piqué ? s'exclama-t-il. Verhoeven vous a sûrement entendu.

Mais déjà Reading, qui semblait accourir de la même direction que moi, me morigénait à son tour :

— Avez-vous perdu la raison, Fancey ! La tension nerveuse vous aura fait prendre un son de la nuit, le piaffement d'un cheval, peut-être, pour le bruit des pas d'un homme. Qui sait si Verhoeven ne vous a pas entendu ! Retournons au plus vite vers les autres boys. Maintenant, faites un nœud à votre langue.

Un peu confus, je rejoignis avec les deux hommes le groupe des colons.

Dix minutes encore s'écoulèrent. Enfin nous entendîmes un battement régulier. Verhoeven, ne se sachant point surveillé, s'approchait à longues enjambées. Une casquette, une tête, deux épaules émergèrent de la nuit. La porte s'ouvrit, se referma. La hutte définitivement s'éclaira.

Le moment d'agir était arrivé. Sur la pointe des pieds, nous nous dirigeâmes tous vers la cabane.

★

Quand, la porte brusquement repoussée à l'intérieur par Murphy, nous fîmes irruption dans la maisonnette, l'homme venait d'ouvrir un tiroir et y plongeait précisément la main. Il se retourna, blêmit, puis referma précipitamment le meuble à clef.

— Bonjour, Verhoeven, s'écria Murphy avec une politesse feinte. Nous venions vous voir.

— Ah !...

— Oui. Nous voulions savoir si, peut-être, vous connaîtriez le voleur qui, depuis le printemps dernier, met en émoi toute la contrée ?



— Vous n'allez pas m'accuser de nouveau. Je vous jure que je suis innocent. Ce fameux billet, je l'aurai reçu, il y a quinze jours, au bazar de Bassano, où j'avais acheté des provisions pour les battages. Je vous répète à tous que j'avais été surpris, mardi dernier, en découvrant que j'avais deux dollars de plus que je ne pensais dans ma poche. Une fois encore, je suis innocent.

— Nous verrons bientôt. Nous direz-vous ce que vous faisiez dans ce tiroir, quand nous sommes entrés ?

— Cela ne vous regarde pas. Ça, c'est mon affaire... à moi seul, rugit Verhoeven.

— Doucement, mon ami. Dites-vous bien qu'il n'est pas dans votre intérêt de compliquer notre tâche. Songez aussi que nous sommes ici douze contre un. Veuillez, je vous prie, ouvrir ce tiroir au plus vite.

Verhoeven s'était un peu calmé. Son regard se porta successivement sur les douze visages, tous également muets et hostiles. Alors, comprenant l'inuti-

lité de la résistance, il jeta la clef à terre et s'assit sur le lit. Mais il semblait encore nous braver.

Murphy ramassa la clef, ouvrit le tiroir, plongea la main là où, l'instant d'avant, Verhoeven avait enfoui quelque chose, et la ressortit, brandissant d'un air triomphant un petit portefeuille de cuir.

— Voici un objet intéressant, s'écria-t-il. Un portefeuille de cuir gris, aux initiales T. P. Regardez. Quelqu'un d'entre vous le reconnaît-il ?

L'objet passa de main en main.

— Si bien ! s'exclamèrent plusieurs boys. C'est celui de Toby Payne.

— Et d'un ! reprit Murphy. Maintenant, Verhoeven, nous direz-vous comment ce portefeuille est en votre possession ? Nous direz-vous aussi pourquoi, possédant quatre bons chevaux, vous vous êtes amusé à effectuer à pied un trajet de huit milles ?

— Puisqu'il le faut, soit, je vous dirai tout. Rentrant, ce soir, vers sept heures, de la rivière, j'ai trouvé sur ma table un billet de Payne me disant qu'il se rendait à la ville. Il avait oublié son portefeuille dans la poche de son habit de travail et, craignant qu'on ne le lui dérobât en son absence, il me priait d'aller le chercher et de le garder jusqu'à son retour. Sitôt après avoir soupé, je suis parti. Si j'ai effectué le trajet à pied, c'est parce que j'avais déjà lâché mes chevaux dans le pâturage quand je découvris le billet et qu'il m'eût été difficile de les retrouver dans l'obscurité.

L'explication était plausible. J'admirai la présence d'esprit du voleur qui, jusque-là, avait tou-

jours passé pour un homme un peu borné. Voilà qui nous obligerait à attendre le retour de Payne. Entre temps, bien des choses pourraient survenir ; la première fureur des colons s'apaiserait, Verhoeven s'arrangerait à quitter subrepticement la Prairie. Mes compagnons paraissaient indécis.

Soudain, une révélation se fit en moi.

— Voyons, dis-je, nous n'y sommes pas tout à fait. C'est hier que Payne s'est rendu à la ville. Comment expliquerez-vous que vous n'ayez trouvé ce billet que ce soir ?

Cette fois Verhoeven ne sut que répondre. Il bredouilla :



— Je... je... j'ai été absent deux jours ; j'ai passé la nuit dernière au bord de la rivière.

— Menteur ! cria un colon. Je vous ai vu quitter votre hutte ce matin même, vers huit heures.

— Je vous assure que je n'ai trouvé ce billet que ce soir.

— Mais enfin, insistai-je, ce billet, où est-il ? montrez-le nous.

— Je... je... je l'ai brûlé en allumant le feu de mon souper... Non... je me rappelle... je dois l'avoir laissé sur la table.

Verhoeven se leva et se dirigea vers la table. Nous nous approchâmes. Le compte des objets fut vite fait : une assiette, une tasse, un bol du repas du soir, une lettre de Belgique et quelques journaux chiffonnés. L'homme tourna et retourna les ustensiles dans tous les sens et déplia les journaux.

— Je vous assure que je l'avais laissé...

— Assez bavardé ! coupa Murphy. Boys, je

crois que la cause est entendue ; nous pouvons nous passer du témoignage de Payne. Il serait néanmoins utile que nous retrouvions encore vos deux billets, Wood. Ainsi, Dunkirk, vous avez perquisitionné partout mardi dernier ?

— Partout.

— Je ne les ai pas pris, écuma Verhoeven.

— Taisez-vous ! Vous avez perquisitionné dans la maison, à la cave, à l'écurie, aux alentours ?

— Oui.

— Vous avez ouvert les tiroirs, l'armoire... déplié le linge, les journaux.. ouvert les lettres... sondé les fissures du plancher... regardé sous le lit ?

— Oui.

— Vous avez palpé et fouillé les habits... le matelas... l'oreiller... le traversin...

— Non... j'y songe... Je ne sais ce qui nous a pris ; nous n'avons pas fouillé l'oreiller ni le traversin.

— Voyons donc ça.

En un clin d'œil, le lit fut démonté et jeté à terre. Pendant que d'autres palpaient le matelas et l'oreiller, j'explorai le traversin. Sur un côté se trouvait une large déchirure. J'y introduisis le bras. Bientôt je sentis un froissement de papier. Je retirai la main et j'examinai l'objet. C'était un petit rouleau formé de deux billets de deux dollars.

Tous les hommes m'avaient entouré. Je dépliai les papiers.

— Quels sont les numéros des billets qui vous ont été dérobés ? demandai-je à Wood.

— L'un des coupons a été retrouvé, vous savez

dans quelles circonstances. Les deux autres sont des billets de la banque de Hochelaga, série M N, numéros 311.764 et 515.882.

— Eh bien ! dis-je, je lis sur ces billets : série M N, numéros 311.764 et 515.882.

Je me retournai pour dévisager le voleur. Devant cette dernière preuve, plus péremptoire que toutes les autres, le dernier vestige de sa belle contenance l'avait quitté. Il s'était écroulé sur une chaise au fond de la pièce et sanglotait comme un pleutre.

A ce moment, la porte s'ouvrit. Sans que nous nous en fussions aperçus, deux de nos gens étaient sortis peu auparavant. Ils revenaient, accompagnés de Payne, le légitime possesseur du portefeuille. L'un tenait à la main une corde, un autre un marteau, le troisième deux grosses pattes de fer.

— Payne, s'exclama le premier, n'ayant pu obtenir à Bassano les planches dont il avait besoin, est rentré plus tôt qu'il ne pensait. Nous l'avons aperçu par hasard sur le chemin comme nous étions sortis un instant. Il confirme ce que nous savions déjà, c'est que l'histoire de Verhoeven est inventée de toutes pièces. Maintenant, il ne reste plus qu'à pendre l'homme.

★

Ce que j'avais redouté de plus terrible était arrivé. Ayant enfin réussi à mettre la main sur le drôle dont les agissements avaient semé le trouble et l'effroi dans la contrée, sur le scélérat qui, quinze

jours auparavant, avait porté une main criminelle sur l'un des colons les plus estimés du plateau de la Red Deer, quelques-uns des boys, exaspérés encore par les airs de défi et les affirmations mensongères de Verhoeven, avaient résolu de le lyncher.

Très vite, deux camps s'étaient formés. Reading m'avait tiré par le bras et était venu se placer devant Verhoeven. Dunkirk nous avait imités. Quant à Murphy, après une seconde d'hésitation peut-être, il s'était également joint à nous en criant : « Ah ! non ; ça, jamais ! » Verhoeven aussi, dont les pleurs avaient séché d'un coup, voyant que nous ne l'abandonnions pas, s'était levé et, bien que d'une pâleur mortelle, s'apprêtait à défendre chèrement sa vie.

Mais à nous cinq, hommes d'une force à peine moyenne, sauf Verhoeven et Murphy qui étaient sensiblement plus grands et plus vigoureux que moi-même, qu'eussions-nous pu faire ? Si quatre des colons, indécis, s'étaient retirés derrière le lit, n'entendant point intervenir dans une lutte dont l'enjeu les laissait indifférents, je savais trop qu'en un rien de temps nous eussions tous été réduits à l'impuissance. Devant nous, avec trois autres boys aussi excités et aussi résolus qu'eux-mêmes, nous avions deux hommes qui, à eux seuls, eussent tenu en respect tous les habitants de la Red Deer. Nous avions là Mellaerts, l'intime de Verhoeven, un Belge émigré jeune dans l'Ouest, doux à l'ordinaire comme un agneau, mais aveuglément emporté à ses heures et que la fourberie de son compatriote avait mis hors de lui ; un colosse, un homme d'une force prodigieuse, dont on racontait qu'un jour, à Calgary,

provoqué par deux athlètes forains qui le tournaient en ridicule pour avoir refusé d'aller se mesurer avec eux dans l'arène, il les avait empoignés tous deux par la nuque, les avait aplatis sur le sol et, les maintenant de la dextre et du genou, leur avait administré de sa main restée libre une si formidable correction qu'ils avaient jugé nécessaire d'aller planter le soir même leur tente à cent milles de là. Nous avions aussi devant nous Torrance, l'Ecossais grossier et brutal que chacun redoutait ; un homme d'une force extraordinaire aussi, dont le plus grand amusement, alors qu'il faisait le métier de cow-boy chez les ranchers de la rivière, consistait à terrasser les taureaux au pâturage en les empoignant par les cornes ou en les soulevant brusquement par les membres de derrière.

Impossible, donc, si nous avions dû ne compter que sur notre force musculaire, de nous mesurer avec nos adversaires ; nous eussions été immédiatement écartés par Mellaerts, ou jetés contre les murs, assommés, sans doute, par Torrance. Cependant, quand il m'avait tiré par la manche, Reading m'avait murmuré à l'oreille : « Armez votre pistolet et visez Torrance au front. »

Pendant les quatre ou cinq secondes qu'avait duré la formation des deux camps, nos adversaires, surpris de voir se dessiner une opposition, n'avaient pas dit mot. Maintenant, s'étant ressaisis et s'apprêtant à exécuter leur dessein, ils apercevaient les deux pistolets résolument braqués, l'un sur Mellaerts, l'autre sur Torrance.

— Pas un pas ! pas un geste ! cria Reading. Si

l'un de vous bouge, nous tirons. Mellaerts, tenez-le vous pour dit. Et vous, Torrance, rappelez-vous que jamais Fancey n'a manqué son but.

Il se passa alors un temps — fut-ce une minute, fut-ce une heure ? — d'anxiété indicible. Dans le silence de la maisonnette, on n'entendait que le souffle haletant du bandit dont le sort allait se décider ; Dunkirk aussi claquait des dents, me semblait-il. Je tenais toujours le pistolet braqué sur Torrance, entre les deux yeux. Au moindre mouvement de l'un de nos adversaires, j'étais résolu à presser la détente. J'abaisserais légèrement l'arme, de façon que la balle passât à un pouce au-dessous du cerveau et que la vie de l'homme fût si possible épargnée, mais je tirerais. Quant à Reading, j'espérais bien qu'il mettrait Mellaerts hors de combat. Alors, je ne doutais pas qu'à nous cinq nous parviendrions à maîtriser les autres assaillants.

Les deux groupes étaient toujours dans la même position. Nos adversaires ne désarmaient pas. Ils n'osaient point bouger, pourtant, comprenant bien que le moindre geste de l'un d'eux mettrait en danger la vie de Mellaerts et de Torrance. Torrance, surtout, était terrible à voir. Tout d'abord, il avait rivé sur les miens ses deux petits yeux féroces, injectés de sang. Puis, peu à peu, les muscles de sa face s'étaient détendus, son regard s'était fait plus doux, plus vague, comme s'il se calmait, comme si sa résistance fléchissait, comme s'il allait bientôt se rendre. Je ne m'y étais point laissé prendre... J'avais observé déjà ce singulier changement deux ans au-

paravant, chez un fauve moins dangereux peut-être que Torrance. Je cheminais dans l'immense forêt au pied des Montagnes, à deux cents milles à l'ouest d'Edmonton, quand j'avais soudain aperçu, à cinquante pas, un gros ours. La bête ne bougeait point. Etonné qu'elle ne se décidât ni à m'attaquer ni à déguerpir, je l'avais mise en joue et je m'étais un peu avancé pour découvrir le motif de son étrange attitude. L'ours était pris au piège, pris dans une de ces formidables mâchoires de fer qui immobilisent comme dans un étau les membres des carnassiers les plus vigoureux et dont la courte chaîne ne laisse à l'animal que le loisir de s'éloigner de cinq ou six pas pour étourdir un instant sa rage impuissante en labourant de ses griffes l'écorce des arbres voisins. Rassuré, j'avais abaissé mon arme et je m'étais approché pour photographier l'ours et mettre un terme à son agonie par un coup à bout portant. La bète, alors, qui jusque-là n'avait cessé de me dévisager avec fureur, s'était peu à peu calmée. Elle s'était couchée par terre ; elle m'avait dévisagé d'un air attendri, suppliant, comme pour implorer ma pitié. Sans cesser de la fixer, je m'étais avancé jusqu'à six pas... à cinq pas... à quatre pas. Mais à ce moment, bien qu'aucun muscle de l'ours n'eût encore bougé, j'avais vu passer dans ses yeux au regard imprécis l'éclair qui indique que le fauve, jugeant le moment venu d'agir, s'apprête à bondir désespérément sur son adversaire. Précipitamment, je m'étais rejeté en arrière.



... Non, Torrance, je ne m'y serais point laissé prendre. Vous m'aviez vu, jadis, dans la cour du

ranch, faire éclater en un demi-round rapide les cinq bouteilles que ni vous ni les autres boys n'eussiez été capables d'atteindre ; vous m'aviez vu abattre de ma sixième balle le faucon qui tournoyait dans les airs ; vous m'aviez vu, un autre jour, alors que vous m'aviez demandé d'essayer votre carabine et votre pistolet automatique, toucher à mon gré les buts les plus divers et les plus difficiles. Vous connaissiez trop mon adresse pour espérer, en vous précipitant sur moi alors que je vous surveillais étroitement, échapper au coup qui vous était destiné. Aussi cherchiez-vous, comme l'ours des Montagnes, à me prendre par la ruse, à me convaincre par toute votre attitude que vous alliez céder, que vous cédiez. Mais sous le velouté de votre regard je sentais bien que rien de ce qui se passait en moi ne vous échappait. Vous guettiez le plus imperceptible relâchement de mes muscles, la moindre relaxation de mes paupières, pour bondir sur moi et me broyer comme l'eût fait le fauve. Ha ! Torrance, quelle ne fut pas votre déception, votre rage, en constatant que je savais lire dans votre jeu, en voyant que plus vous vous donniez l'air de renoncer à l'attaque, plus aussi mon regard vous transperçait, plus mon pistolet, que j'avais levé d'une ligne, fixait exactement l'endroit où le coup provoquerait votre mort certaine. Car cette fois j'avais définitivement rejeté toute velléité de mansuétude ; sachant trop ce que j'eusse risqué à vouloir vous ménager, j'étais bien résolu à lâcher le coup à l'endroit le plus sensible, ... là, ... juste au-dessus des yeux.

Enfin, après un silence qui m'avait paru éternel, très loin dans la plaine retentit un long hurlement :

Hou houhoue ; hou houhoue !

Puis, à l'est, à l'ouest, au sud, au nord, partout autour de nous, d'autres voix répondirent :

Hou houhoue, hou houhoue, hou houhou hou-hou houhoue !

L'appel lugubre du petit loup de la Prairie déchirant le calme oppressant de la nuit agit comme la resplendissante embellie qui, parfois, l'hiver, alors que les bêtes de la steppe exténuées par une lutte trop soutenue sentent leurs forces les abandonner, troue la nuée opaque des flocons et apaise un instant la fureur meurtrière du blizzard. Mellaerts laissa choir la corde qu'il tenait toujours entre ses mains et murmura :



— Je me rends.

— Nous nous rendons, confirmèrent les trois hommes.

Seul, Torrance n'avait rien dit. Reading abaissa son arme et le fixa comme moi :

— Soyez raisonnable, Torrance. Vous voyez bien que toute résistance est inutile. Rendez-vous !

— Rendez-vous ! Torrance, insista Mellaerts.

Torrance, sans desserrer les dents, laissa choir son marteau.

— C'est bien, reprit Reading. Vous jurez que d'ici vingt-quatre heures vous ne molesterez point cet individu et ne chercherez pas à le poursuivre ?

— Nous le jurons, articulèrent tous les hommes, sauf Torrance.

— Et vous, Mellaerts, vous répondez de Torrance ?

— Je réponds de lui.

Comme Reading, j'abaissai mon arme. Je savais que tout était fini et que Verhoeven ne courait plus aucun danger immédiat.

— Maintenant, déclara Reading, nous allons sortir tous ensemble. Verhoeven, inutile d'expliquer bien longuement ce que vous avez à faire. Dès cette nuit, vous quitterez la Prairie avec vos chevaux et vos effets. Votre récolte servira à dédommager les colons au préjudice desquels ont été commis des vols. Si demain, au lever du jour, vous n'êtes pas à quarante milles d'ici, je ne me porte plus garant de rien.

Nous sortîmes et nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous avions attaché nos chevaux. Cependant, comme nous avions fait une vingtaine de pas, Reading, qui, avec moi, était resté un peu en arrière, me souffla à l'oreille :

— Je retourne à la cabane. Je vous rejoindrai à l'instant. Si quelqu'un remarquait mon absence, dites que j'avais laissé tomber mon mouchoir en tirant le pistolet de ma poche.

★

Au lieu de prendre le chemin que nous avions suivi à l'aller, nous nous dirigeâmes vers le nord. Nous avancions lentement, nous entretenant des évé-

nements de la nuit et écoutant Murphy qui expliquait à Payne comment il avait découvert le voleur. A deux milles, cependant, quand nous eûmes atteint le premier carrefour, Dunkirk, Reading et moi prîmes congé des autres hommes et tirâmes au trot à droite, accompagnés par Mellaerts et deux de mes plus proches voisins.

Mellaerts nous boudait tous. L'infamie de son compatriote, de son meilleur ami, l'accablait. Sans doute aussi nous en voulait-il encore de notre intervention. C'est en vain que, cheminant à son côté, j'essayais de lier conversation avec lui.



Quant à Reading, il chevauchait à cinq ou six pas devant nous, se retournant de temps à autre pour nous adresser la parole, mais sans jamais ralentir son allure, comme s'il eût voulu nous engager à accélérer la nôtre. Soudain, il s'arrêta et plaça sa monture en travers du chemin.

Nous fîmes halte.

— Qu'y a-t-il ?

— Voici. Nous sommes assez loin pour qu'aucun des gars qui cheminent là-bas ne nous entende. Boys, écoutez bien : le voleur, ce n'est pas Verhoeven.

— Hein !

— Je vous répète que le voleur, ce n'est pas Verhoeven.

— Vous dites ?

Comme les autres, j'avais éprouvé en entendant les paroles de mon ami une stupéfaction si voisine de l'affolement que je m'étais exclamé : « Hein ! »

Mais je m'étais vite ressaisi. Et je ne m'étais pas joint à mes compagnons quand ils avaient poussé leur seconde exclamation. Je connaissais Reading et le savais incapable d'une macabre plaisanterie ; j'avais, par ailleurs, eu trop souvent la preuve de son extraordinaire habileté pour douter que, contre tout ce qui nous avait paru l'évidence même, il eût, lui, découvert que nous avions été entraînés à notre insu sur une fausse piste. Et puis, n'avais-je pas sur tous les autres hommes l'avantage de savoir qu'à deux reprises il nous avait subrepticement quittés pour se rendre à la cabane de Verhoeven ?

— Vous dites ? questionnèrent une seconde fois, d'un ton incrédule encore, mais anxieux, les boys, en serrant de près mon ami.

Reading, par tactique peut-être, ne répondit pas immédiatement. Ou plutôt, c'est moi qui, par mon intervention, lui épargnai la peine de répondre. Que de choses ne m'étaient-elles pas venues à l'esprit, que de révélations ne s'étaient-elles pas faites en moi durant ces deux ou trois secondes qui s'étaient écoulées entre les deux « Vous dites ? » des quatre hommes ! L'espace d'un éclair, mes soupçons s'étaient portés sur Torrance, l'homme grossier et brutal que j'avais toujours jugé capable des pires scélératesses et que notre intervention résolue en faveur de Verhoeven avait mis à tel point hors de lui... Mais non ! d'un seul coup la vérité m'était apparue: le coupable, c'était, ce ne pouvait être que Payne. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ? Payne qui, jadis, avait dérobé les effets de Smith dans ma hutte, qui avait nié savoir ce qu'ils étaient deve-

nus et qui n'avait avoué la vérité que devant l'évidence des preuves accumulées contre lui et sous la menace de l'intervention de la police ; Payne, l'homme intelligent, certes, mais grossier et brutal, aussi grossier et aussi brutal que Torrance, l'individu, sans doute, qui avait cyniquement brisé les pattes de Collie le jour où j'étais tombé dans le puits de Dixon ; ce Payne d'une force et d'une souplesse toutes félines dont le nom avait été prononcé aussi, je ne m'en souvenais que trop, après la scène de violence chez les frères Zlamal ; ce Payne qui, pour faire dévier les soupçons sur un autre, avait monté toute une comédie, qui avait feint de se rendre à la ville le jour précédent, était revenu plus tard déposer le billet compromettant sur la table de Verhoeven, puis avait guetté notre arrivée pour aller en hâte chercher ses chevaux dissimulés dans quelque coulée voisine et surgir au moment critique afin d'accabler d'une dernière preuve le malheureux Verhoeven ; ce Payne, enfin, qui, quand les deux camps s'étaient formés dans la cabane, s'était joint aux non combattants, mais qui, feignant de vouloir s'éloigner de Mellaerts en fureur, s'était rapproché toujours davantage de notre petit groupe, et que seul un terrifiant : « Pas un pouce de plus, Payne, ou nous tirons ! », murmuré par Reading, avait empêché de bondir traîtreusement sur moi pour permettre à Torrance de nous déchiqueter tous.



— Non ! m'écriai-je avec tant de ferveur que le son de ma voix redoubla ma certitude, Reading a dit vrai ; le coupable, ce n'est pas Verhoeven.

C'est un autre qui a tout tramé pour que Verhoeven soit accusé et condamné.

J'avais parlé avec une telle ardeur que j'entraînai du coup la conviction des boys.

— Alors ! rugit Mellaerts, si ce n'est pas Verhoeven, qui est-ce ?

— Pas si fort, répondit Reading. Nous ne sommes qu'à un quart de mille des autres boys ; s'ils nous entendaient, tout serait perdu. Fancey a dit vrai ; le voleur, ce n'est pas Verhoeven.

— Qui est-ce, alors, si ce n'est pas lui ?

— C'est un de ces hommes qui cheminent là-bas.

— Par le ciel ! dites qui c'est.

— Vous le saurez tantôt. Boys, pour confondre le coupable, il manque une preuve. Mais si vous vous engagez à m'obéir en toutes choses, je crois pouvoir affirmer que dans une demi-heure, la pièce à conviction sera entre nos mains. Vous promettez ?

— Nous promettons.

— Vous avez compris, Mellaerts ; j'ai dit : en toutes choses.

— Ah ! celui-là...

— Jamais !

— Dans ce cas, je ne promets rien.

— Réfléchissez, Mellaerts. Si vous refusez, nous devrons renoncer à mettre la main sur l'homme, renoncer aussi à disculper votre ami. Dans quelques instants, la pièce à conviction sera détruite. Et nous avons à franchir plusieurs milles. Est-ce oui ?

— C'est non.

— Comme vous l'entendrez. Il ne nous reste donc qu'à nous en retourner chacun chez soi. Fancey, pas un mot de ce que vous savez comme moi-même.

Nous repartîmes. Cette fois, Reading ne chevauchait plus en tête comme précédemment, mais cheminait à quelques pas derrière nous, s'entretenant négligemment avec Dunkirk de l'accident survenu huit jours plus tôt à la batteuse.



Nous n'allâmes pas loin. Nous avions à peine atteint la porte aménagée dans la clôture au nord de ma maisonnette que Mellaerts, qui avait pris seul les devants de notre petit groupe, arrêtait sa monture. Nous l'imitâmes.

— Reading ? interrogea-t-il.

— Mellaerts ?

— Vous refusez toujours ?

— Je ne refuse rien qui soit raisonnable, Mellaerts. Vous savez ce que je vous demande. Quant à moi, je vous jure que Verhoeven sera entièrement réhabilité et qu'avant l'aube le vrai coupable aura quitté à jamais la Prairie. Votre parole ! Mais vite ! dans deux minutes, il sera peut-être trop tard.

— J'accepte.

— Votre main ! Maintenant, filons aussi vite que pourront nous porter nos chevaux. L'homme que j'accuse, c'est Murphy.



★

Machinalement, au grand galop, je m'étais laissé entraîner par les autres boys. Nous avions filé à l'est, puis suivi pendant deux milles le chemin du nord, puis tourné à l'ouest. A trois cents pas de la croisée des chemins, nous avions mis pied à terre et avions attaché nos chevaux à la clôture. Nous avions effectué en courant le dernier quart de mille et nous nous étions couchés à plat ventre dans un repli de terrain, le plus loin possible de la cabane. Maintenant, et pour la seconde fois de la nuit, nous attendions la venue d'un homme dans les ténèbres.

Tout, dans ma tête, tournoyait. Une heure plus tôt (et sans parler d'une succession d'imprécisions et de mensonges qui, à eux seuls, eussent suffi à le perdre), nous avions eu deux preuves péremptoires de la culpabilité de Verhoeven et nous ne l'avions arraché à la mort qu'au péril de notre vie. Plus tard, quand les paroles de Reading m'avaient convaincu que nous nous étions fourvoyés, j'avais eu l'intuition, immédiatement confirmée par d'innombrables rapprochements, que le voleur c'était Payne. Et maintenant, contre toute évidence, je m'étais presque laissé convaincre que ce n'était ni Verhoeven, ni Payne ; que c'était un autre, l'un de mes voisins que j'estimais le plus, l'un de ceux qui avaient joué le rôle le plus utile au cours des événements de la nuit, mais aussi le seul qui, avec Reading, Dunkirk et moi, avait osé braver Torrance et Mellaerts pour arracher Verhoeven à leur vengeance. Et avec ces cinq hommes je guettais, pour le faire condamner, pour l'envoyer aux galères sans doute, celui qui, jadis, m'avait sauvé la vie...

Enfin, enfin, nous entendîmes grincer les roues d'un chariot sur la piste. Puis nous perçûmes un bruit de voix animées. A la croisée des chemins, les cavaliers et le charretier s'arrêtèrent et, après s'être entretenus encore quelques instants, se dispersèrent, qui vers le nord, qui vers l'ouest.

Une minute... deux minutes... et nous vîmes se dessiner la silhouette d'un homme à cheval contre le ciel, près de la maisonnette. Il mit pied à terre, attacha sa bête à un piquet ; puis il se dirigea vers la porte et parut prêter l'oreille aux bruits du dehors. On n'entendait plus que le grincement lointain des roues du chariot et le trot toujours plus faible de cinq ou six chevaux.



Enfin, tout se tut. L'homme, alors, ouvrit la porte, la referma, et par l'une des fenêtres nous aperçûmes la lueur imprécise d'une allumette.

C'était le moment indiqué par Reading. Comme il nous l'avait ordonné, nous nous approchâmes tous des fenêtres pour observer ce qui se passerait à l'intérieur.

Déjà Murphy — car c'était bien lui — venait de placer le verre sur la lampe. Il parut réfléchir un instant. Soudain, fourrant la main dans la poche de ses *overalls*, il en sortit un morceau de papier chiffonné qu'il déplia et parcourut attentivement. Bientôt son visage s'éclaircit. Il sourit, sourit plus fortement ; puis, écartant le papier de ses yeux, il se mit à rire d'un rire contenu mais effroyablement sardonique.

A cet instant, nous entendîmes frapper légèrement à la porte. Déjà elle s'ouvrait, et Reading, avec sa politesse accoutumée, s'écriait :

— Bonjour, Murphy. Je venais vous voir.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien de spécial. Je voulais savoir si, peut-être, vous connaîtriez le voleur qui, depuis le printemps dernier, met en émoi toute la contrée.

Murphy avait tressailli. Sans doute reconnaissait-il les paroles qu'il avait prononcées lui-même deux heures auparavant, alors que nous avions fait irruption chez Verhoeven. Cependant, Reading était seul ; Murphy retrouva vite son aplomb et dit, sans hausser la voix :

— Qu'avez-vous donc ? Les événements de la nuit vous auraient-ils troublé la raison ?

— C'est peu probable. Me direz-vous ce que contient le papier que vous acheviez de lire quand j'ai frappé à votre porte ?

— Je lisais un papier ?

— Vous lisiez un papier. Et vous l'avez mis dans votre poche en m'entendant frapper. Voulez-vous que je vous dise, moi, ce qu'il...

Jusque-là, Murphy avait parlé presque nonchalamment, haussant chaque fois les épaules. Soudain, sans qu'aucun jeu de physionomie nous eût fait prévoir la chose, il se précipita désespérément en avant.

Mais Reading avait immédiatement reculé d'un pas et, avant que Murphy l'eût rejoint, il s'était éclipsé sur le côté de la cabane.

J'avais bondi au secours de mon ami. J'arrivai trop tard. Déjà Mellaerts, qui, à l'affût derrière l'autre fenêtre, avait suivi comme moi des yeux toute la scène, avait empoigné Murphy à bras-le-corps, l'avait jeté comme un ballot sur le lit et s'apprêtait à lui lier les poignets derrière le dos.

— Maintenant, dit Reading, fouillez-le !

Mellaerts fourra sa main dans la poche où, à l'ouïe des coups frappés à la porte, nous avions vu Murphy dissimuler en hâte le billet, et me présenta un papier chiffonné.

— Lisez, vous ; je ne lis pas l'anglais.

Je dépliai le papier et, à haute voix, je lus :

Mon cher Verhoeven,

Me rendant à Bassano pour une affaire urgente, je m'aperçois que j'ai oublié mon portefeuille dans la poche de mon habit de travail. Courez le chercher et gardez-le en sécurité chez vous jusqu'à mon retour.

T. Payne.

Reading, alors, se tourna vers Murphy, dont Mellaerts avait lié aussi les jambes et qu'il venait d'asseoir sur le lit.

— Avouez-vous ?

— Qu'avouerais-je bien ?

— Que c'est vous qui êtes l'auteur des larcins commis depuis ce printemps dans la Prairie. Que c'est vous également qui avez tout machiné pour faire dévier les accusations sur Verhoeven.

— Ce papier ne prouve rien. Je l'ai découvert dans ma poche en arrivant ici. Je ne sais comment il s'y trouve.

— C'est bien, dit Reading. Puisque vous niez, je me vois dans l'obligation d'expliquer, moi, comment il s'y trouve et d'exposer à ces hommes la façon dont vous vous y êtes pris pour que les soupçons se portent sur Verhoeven. Boys, asseyez-vous ; nous en aurons pour quelques minutes.

Nous prîmes alors place, qui sur des caisses, qui sur la table, et Reading commença :

— Pendant plus de six mois, l'homme que vous voyez ici avait pu perpétrer un grand nombre de vols sans être inquiété. Le fait qu'il avait passé deux hivers entiers sur sa concession et que, pendant ce temps, aucun larcin n'avait été commis sur le plateau de la Red Deer, écartait de lui les soupçons. Pourtant, il y a quelques semaines, quand Sullivan reconnut nettement sur la clôture de Murphy la marque secrète dont était muni le rouleau de fils de fer qui lui avait été dérobé, plusieurs colons se prirent à penser qu'il pourrait bien être l'auteur des vols. Ces soupçons se précisèrent beaucoup, il y a une quinzaine de jours, après la tentative qui faillit coûter la vie à Jan Zlamal. Lors même que Murphy n'est pas taillé en hercule comme Mellaerts et Torrance, personne n'ignore qu'il possède une force musculaire bien supérieure à la moyenne ; et l'un de ses voisins se rappelait avoir aperçu un jour chez lui un coup-de-poing américain.

C'est alors que Murphy, pour écarter les soup-

çons qui se resserraient autour de sa personne, et fort inquiet à l'idée que la police montée s'était enfin décidée à procéder à une enquête sérieuse dans la région, conçut l'idée de faire dévier les accusations sur un autre. Il eut vite arrêté son choix ; il songea à Verhoeven, un homme un peu benêt, qui donnerait aisément dans le piège ; un homme d'une grande force musculaire aussi et dont le nom avait également été prononcé après la tentative de vol à main armée chez les deux Tchèques. Peu auparavant, Murphy avait dérobé à Wood trois billets de deux dollars dont il lui eût été impossible de tirer parti vu que leur légitime possesseur en avait relevé les numéros et s'était empressé de les faire connaître partout. Il imagina de se servir de ces billets ; il en glissa un dans la poche de Verhoeven et dissimula les autres dans le traversin. Qu'arriva-t-il ? Verhoeven, bientôt, ayant payé Dunkirk avec le billet dont il avait été gratifié à son insu, fut soupçonné. Cependant, la perquisition faite immédiatement chez lui ne donna aucun résultat.



Le plan de Murphy avait échoué. Lui ne se tint pas pour battu ; il imagina autre chose. Quelques jours après la découverte du billet, Payne partit pour Bassano, où l'appelait une affaire pressante. Murphy se rendit la première nuit dans son habitation, enfonça la porte, découvrit le portefeuille et l'y cacha dans les vieux habits. Le lendemain, Verhoeven s'en étant allé ramasser du bois à la rivière, il se glissa à la tombée de la nuit chez lui et déposa sur la table le papier que nous venons de découvrir ; puis il alla se poster à proximité de la cabane

de Payne. Le Belge, ne soupçonnant rien, fit ce qu'on lui demandait. Dès qu'il le vit venir, Murphy courut nous avertir.

Vous savez ce qui se passa ensuite. Je n'ajoute qu'un détail, c'est qu'à notre arrivée près de la cabane, quand Murphy nous eut quittés, soi-disant pour aller voir si Verhoeven était de retour, je me suis glissé jusqu'à la fenêtre et que je l'ai vu, de mes yeux vu, s'approcher de la table pour s'emparer du papier. Vous avez tous vu plus tard Murphy rire d'un rire mauvais en relisant le billet avant de le jeter au feu. Vous l'avez entendu, en réponse à ma question, nier avoir tenu un papier entre ses mains. Enfin, vous l'avez vu, lorsqu'il eut compris que j'étais au courant de tout, se ruer sur moi, pensant bien, en me tuant, faire disparaître le seul témoin de ses machinations. Maintenant, Murphy, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien. Je nie tout.

— Vraiment ?

— Je nie tout. Vous n'avez aucune preuve contre moi, aucune. Tout ce que vous venez de dire est une histoire à dormir debout, un ramassis d'absurdités auxquelles la justice ne prêterait aucune attention. Quant à l'incident du billet, il s'explique aisément. Verhoeven courtise Mary Brown, que vous connaissez. En entrant dans la cabane, voyant ce papier sur la table, j'ai cru que c'était une lettre d'elle. Ne voulant pas qu'elle fût compromise elle aussi, je l'ai fourré dans ma poche en entendant l'appel de Fancey. Si j'ai ri, à mon retour, c'est en découvrant ma méprise. Si, plus tard, j'ai nié avoir

tenu ce billet entre mes mains, c'est que j'estime avoir, autant que Verhoeven, le droit de penser que mes affaires ne regardent que moi. Maintenant, faites venir la police montée si vous voulez. A son tour, elle vous rira au nez.

Le cynisme de cet homme me révoltait. Pour nous, tout était clair ; Murphy était, non seulement un voleur, mais encore un forban de la plus dangereuse espèce. Pourtant, si convaincantes que fussent les déductions de Reading pour ceux qui avaient vécu les événements de cette nuit, faute d'une preuve précise elles avaient bien peu de chances d'emporter la conviction d'un tribunal régulier.

Nous nous étions tous levés. Mellaerts n'était pas excité comme chez Verhoeven. Il avait écouté avec une attention soutenue l'exposé de Reading et la réponse de Murphy. Maintenant encore il était très calme. Il s'approcha de mon ami.

— Ecoutez, Reading, cet homme a raison ; nous ne pourrions pas le faire condamner. Nous ne saurions fournir contre lui aucune preuve certaine, aucune. Non, pas même ce billet, car si illettré que je sois, je ne suis pas aveugle au point de ne pas voir que Murphy a déguisé son écriture pour la rendre méconnaissable. On n'oserait point l'arrêter ; ou si on le faisait, on serait bientôt obligé de le relâcher et il serait libre de recommencer ses agissements par ici. Cette fois, qu'il avoue ou qu'il n'avoue pas, il n'y a plus à hésiter. Il a manqué tantôt de me faire assassiner mon meilleur ami. J'ai décidé, moi, de le pendre, ici même, à cette pou-

tre. Rien ne m'en empêchera. Vos pistolets, je m'en moque. Tuez-moi, si vous osez.

Aucun de nous ne soufflait mot. Cette fois, j'étais bien résolu à ne point intervenir et je sentais que mes voisins pensaient comme moi. Nous comprenions trop bien que le seul moyen de sauver Murphy eût été de tuer Mellaerts.

Murphy aussi ne parlait pas, ne bougeait point. Tout à l'heure, nous voyant si calmes, voyant Mellaerts apparemment si tranquille, il s'était imaginé nous imposer aisément par son arrogance. Maintenant, en entendant le Belge, il s'était subitement rendu compte que le colosse était bien plus redoutable dans ses instants de froide résolution que dans ses plus violentes colères. Il savait à quoi s'en tenir ; encore une minute, et Mellaerts, comme il l'avait annoncé, le ferait balancer à cette poutre qu'il avait désignée du doigt. Il avait blêmi, mais il souriait encore, nous narguant tous, narguant Mellaerts, narguant la mort certaine qui l'attendait.

Reading, cependant, qui seul était resté assis jusque-là, venait de se lever à son tour. Je compris qu'il allait tenter un dernier effort pour sauver Murphy. Déjà Mellaerts, ayant pris sur un rayon une grosse lanière de cuir, s'assurait de sa solidité. Mon ami vint à lui :

— Mellaerts, dit-il, quoi qu'il advienne, je ne tirerai point. Mais souvenez-vous, j'ai votre parole.

— Ah ! non, vociféra l'hercule, se départant de son calme. C'est moi qui avais la vôtre. Et vous l'avez bien tenue, en vérité !

— J'avais votre parole, Mellaerts, comme vous aviez la mienne.

— Possible. Vous l'*aviez*, comme moi j'*avais* la vôtre.

— Alors, si j'avais tenu ma parole, auriez-vous tenu la vôtre ?

— Possible... oui... certainement.

— C'est bien. Mellaerts, lâchez cette corde. Car vous avez encore ma parole ; et je la tiendrai, quelques minutes y suffiront. Lâchez cette corde, vous dis-je... je vous l'ordonne... Maintenant, sortez tous. Postez-vous à proximité de la porte et des fenêtres, si vous voulez, pour vous assurer que je ne cherche point à faire évader Murphy. Dans quelques minutes, je vous rappellerai. Que seul Dunkirk reste avec moi !

★

Quand, un quart d'heure plus tard, répondant à l'appel de Dunkirk, nous rentrâmes dans la cabane, Murphy avait perdu toute son arrogance. Ce n'était plus qu'un être exsangue, une bête matée, réduite à l'impuissance, un fauve à l'agonie après plusieurs jours de torture dans le piège d'acier, entre deux visites hebdomadaires du trappeur.

— Tout est en règle, dit Reading. Avant l'aube, Mellaerts, cet homme aura quitté le plateau de la Red Deer. Maintenant, Fancey, veuillez écrire sous ma dictée les deux déclarations que voici :

Première déclaration :

Wilson (Alberta), le 25 octobre 1913.

Par la présente, je déclare renoncer à tous mes droits sur le homestead et la préemption (1/2 N. of 33, 25, .15 West of 4 th) dont j'avais obtenu la possession le 28 avril 1911 à l'Office des terres de Calgary.

Deuxième déclaration :

Wilson, le 25 octobre 1913.

Je charge mon voisin Fréd Dunkirk de faire battre mon blé et de le charrier à Bassano. Le produit de la vente de ce grain, de mes machines et des deux juments que je laisserai ici à mon départ servira en premier lieu à payer le solde du prix des quatre chevaux que j'ai achetés l'automne dernier à tempérament de William Tinniswood, marchand de bétail à Calgary, soit 130 dollars, et à indemniser ceux des colons de la Red Deer au préjudice desquels des vols ont été commis depuis le printemps dernier ; l'excédent sera partagé également entre Paul Verhoeven et Jan Zlamal.

— Dunkirk, ajouta mon ami, déliez-lui les bras. Maintenant, Murphy, veuillez apposer votre signature au pied de ces feuilles.

Sans les lire, Murphy signa les deux déclarations.

— C'est bien. Murphy, nous allons être obligés de vous lier de nouveau les poignets quelques instants ; le temps de découvrir vos chevaux dans la nuit et d'empiler vos effets sur le chariot. Mellaerts,

nous n'avons plus besoin de vous. Allez plutôt trouver Verhoeven et dites-lui qu'il est définitivement lavé de tout soupçon.

— J'y vais.

— Mais hâtez-vous, insista Reading. Qui sait s'il n'a pas fait un mauvais usage de la corde que vous avez imprudemment laissée par terre ! Qui sait si Torrance, qui ne s'est engagé à rien...

— *Heaven !* s'écria le colosse. Si j'allais arriver trop tard !

Déjà il se précipitait vers la porte. Reading le retint par la manche de son bourgeron :

— Un instant ! j'oubliais... Si, contre mon attente, Torrance était retourné là-bas, il aurait trouvé la cage vide. Avant de partir, j'ai tranquillisé Verhoeven et lui ai dit de se cacher aux abords de la cabane de Fancey. Il a ordre de ne répondre qu'au mot de passe « coyote », répété trois fois.

Entièrement rassuré, l'hercule jeta encore un regard féroce du côté du prisonnier. Puis, s'emparant de la main de mon ami, il la serra à la broyer entre les siennes en disant avec conviction :

— Ah ! Reading, Reading, vous êtes un homme terrible, oui un homme terrible, savez-vous !

Brusquement il relâcha son étreinte, et sans nous dire adieu il partit en courant.

★

Trois heures plus tard, ayant escorté jusqu'au haut de l'autre berge le scélérat dont les machinations avaient failli faire répandre un sang innocent

sur le plateau de la Red Deer, quand nous passâmes à cinquante pas des fenêtres encore éclairées de la cabane de Verhoeven, Reading nous dit d'un ton presque sérieux :

— Surtout, ne nous arrêtons pas. Je gage qu'ils ont encore bien des choses à se raconter et que nous les dérangerions fort en allant les voir. D'ailleurs, je tombe de sommeil et ne demande qu'à gagner mon lit au plus vite.

Je crus comprendre que mon ami tenait à éviter les effusions des deux Belges et redoutait de devoir nous expliquer comment il avait découvert le vrai coupable. Cependant, lorsque après avoir pris congé de Dunkirk et des deux autres colons nous atteignîmes ma maisonnette, au lieu d'ouvrir le lit comme à l'ordinaire je m'assis résolument dessus et je déclarai péremptoirement :

— Maintenant, mon cher, vous allez me donner la clef de ce mystère. Je ne bougerai point d'ici que vous ne m'ayez tout expliqué.

— Soit, répondit en riant Reading, j'accepte vos conditions. Je vous dois bien ça, après le service que vous nous avez rendu en tenant en joue Torrance. J'ai louché une fois de son côté ; il était effrayant, je ne saurais dire moins. Seule la certitude que le moindre geste de sa part provoquerait infailliblement sa mort l'a empêché de nous hacher tous en morceaux.

Voici donc. Tout d'abord, je soupçonnais depuis plusieurs mois Murphy d'être le porteur de quelque lourd secret. Je n'insiste pas ; peut-être vous en dirai-je plus tard davantage à ce sujet. Quand

vous m'avez raconté, hier soir, alors que nous nous rendions de compagnie chez Dunkirk, l'aventure du billet volé donné en paiement par Verhoeven à votre voisin, j'ai tout de suite flairé quelque chose de louche. Jamais le Belge, s'il avait été le voleur, n'aurait été assez niais pour faire usage de ces billets, et cela en la présence de tiers. Wood en avait indiqué les numéros à tous les colons, et Verhoeven n'aurait pas voulu, pour six dollars, s'exposer au risque de se faire pincer. J'en viens maintenant aux événements de la nuit. Quand Murphy nous déclara être sur la piste du voleur, j'eus lieu de penser qu'il pourrait bien être, lui, l'auteur d'une comédie. Il avait vécu jusque-là en bons termes avec Verhoeven ; j'écartai donc l'idée d'une vengeance. En revanche, je n'ignorais pas qu'à deux reprises les soupçons s'étaient portés sur lui ; et cela, chaque fois, dans des circonstances beaucoup plus compromettantes que votre reconnaissance envers lui ne vous avait permis d'en convenir. Dites-vous bien que le seul indice précis relevé de tout l'été, le vol du rouleau de broche barbelée de Sullivan, accusait précisément Murphy. Songez aussi à ce que signifiait le fait que Murphy possédait un coup-de-poing américain. Aurait-il voulu, en compromettant Verhoeven, écarter définitivement le danger qu'il savait planer sur lui-même ? Simple supposition, évidemment, mais supposition à retenir, néanmoins.



Lorsque nous eûmes atteint la concession de Verhoeven, il me parut étrange que Murphy tînt absolument à se rendre seul à la cabane et qu'il repoussât si énergiquement la proposition que lui fai-

sait Dunkirk de l'accompagner. Aussi résolus-je de me glisser derrière l'une des fenêtres pour observer ce qui se passerait. Bien m'en prit, car je le vis frotter une allumette, puis, s'étant assuré que Verhoeven n'était pas de retour, s'approcher de la table. A propos, Fancey, pourquoi, à ce moment, avez-vous appelé Murphy ? Votre intervention, en m'empêchant de vérifier effectivement qu'il s'emparait du billet, aurait pu compliquer beaucoup les choses ?

— Je n'ai fait, répondis-je, que suivre vos instructions. Vous m'aviez ordonné d'agir de la sorte si je voyais briller l'ampoule de votre lampe électrique.

Reading se prit à rire.

— Je ne sais ce que vous aurez vu, s'exclama-t-il. Je n'avais point allumé ma lampe ; le moment n'était pas venu de le faire. Je ne l'aurais allumée qu'à la dernière extrémité, car il importait de ne point faire naître en Murphy l'idée que quelqu'un le surveillait. Heureusement, en décrivant un rapide demi-cercle pour me donner l'apparence d'avoir couru sur vos talons et en feignant d'être très en colère, je parvins à le rassurer entièrement et à le persuader que personne ne l'avait observé. Heureusement aussi, pendant les quelques secondes que la hutte avait été éclairée, j'étais parvenu à fixer assez exactement dans ma mémoire la nature et la place de chaque objet à l'intérieur. Et quand, un instant plus tard, nous fîmes irruption dans la pièce, la première chose qui attira mon attention fut qu'une feuille de papier que j'avais remarquée sur les journaux n'y était plus.

Je passe rapidement sur ce qui suivit. Murphy, habilement (ou, j'y songe, n'était-ce pas vous, bien plutôt ?), affolant Verhoeven, l'amenant à se contredire ; le désespoir sincère, les mensonges maladroits de l'accusé. Dès que Verhoeven nous eut conté l'histoire du papier déposé sur sa table, je fus sûr de mon fait ; c'était Murphy qui l'avait écrit, puis qui, n'ayant pas eu l'occasion de le détruire avant de nous alarmer, s'en était emparé pour le brûler à son retour chez lui. Enfin, le comble : Murphy voyant que quelques boys étaient encore indécis et imaginant de faire trouver les deux billets que Dunkirk et ses compagnons n'avaient pas su découvrir lors de leur précédente perquisition. Voilà. Tout cela n'était pas très compliqué.

— Pour vous, peut-être. Mais vous avez omis le principal. Comment, alors que le bandit nous narguait tous et narguait même la mort certaine qui l'attendait des mains de Mellaerts, vous y êtes-vous pris pour faire tomber si complètement sa résistance ?

— Ça, Fancey, c'est plus grave, beaucoup plus grave, et je ne le dirai qu'à vous seul. Peut-être aviez-vous remarqué que Murphy, même par les plus fortes chaleurs, boutonnait toujours hermétiquement sa chemise. Un dimanche que j'étais chez vous et que vous m'aviez quitté pour aller lui faire quelque confidence, je m'amusai à vous suivre de loin avec votre lunette d'approche. Je regardai aussi Murphy, qui était au travail avec ses chevaux. La chaleur était accablante ; pour mieux pouvoir s'éponger le corps, il avait laissé sa chemise ouverte,

ce qui me surprit. Cependant, comme vous étiez loin encore, je vis que, sans arrêter ses bêtes, il la boutonnait d'une main. Plus récemment, après le feu de Prairie qui faillit détruire votre blé, vous vous rappelez sans doute que Murphy, qui jusque-là avait été parmi les plus enjoués, se déclara subitement indisposé. Qu'était-il arrivé ? Vos voisins et vous-même étiez en nage et vous aviez proposé à tous les hommes de prendre un bain dans l'étang et de changer de chemise. Immédiatement, rapprochant cet indice de mes observations précédentes, je reconstituai tout. Murphy se disait Anglais ; peut-être l'était-il réellement ; néanmoins, certaines tournures de langage m'avaient fait admettre dès le début qu'il avait vécu longtemps dans une colonie éloignée de la métropole. Or, dans cette colonie, on marque d'un fer rouge à l'épaule les condamnés à perpétuité.

J'en viens à ce qui se passa cette nuit chez Murphy après que vous m'eûtes laissé seul avec Dunkirk et lui. Je lui déclarai sans ambages que j'avais reconnu en lui un forçat évadé. Je lui confirmai que j'étais résolu à empêcher Mellaerts de lui faire un mauvais parti et je lui ordonnai de choisir. « Ou bien, dis-je, vous vous engagerez à quitter immédiatement votre concession et à recommencer une vie nouvelle, le plus loin possible d'ici ; ou bien ce sera la dénonciation et le retour définitif au bagne. » Ah ! Fancey, savez-vous ce que c'est que le bagne, le bagne à perpétuité ? A plusieurs reprises, durant ma courte carrière d'avocat, j'ai eu l'occasion d'apercevoir des évadés du bagne qu'on se dis-

posait à réexpédier dans leur enfer. Et je vous assure qu'à ces moments-là, toujours j'ai compris ce qu'ont d'horrible certains procédés, indispensables peut-être, de la justice humaine. Murphy n'a point hésité ; il a promis tout ce que j'exigeais. Avais-je le droit, d'ailleurs, de le faire condamner ? Il avait vécu ici deux hivers entiers en honnête homme. J'ai voulu savoir pourquoi il avait commencé à voler. Je l'ai questionné, j'ai examiné sa correspondance ; et voici la conclusion à laquelle j'en suis arrivé. Murphy avait acheté ses chevaux l'automne dernier à un maquignon de Calgary, en versant immédiatement un acompte important et en s'engageant à se libérer du solde par versements mensuels. Le vendeur s'était réservé la propriété des animaux, avec le droit, en cas de retard dans les paiements, de les reprendre sans restitution des acomptes. Cette réserve, depuis plusieurs années, ne peut plus être formulée au Canada. Murphy, cependant, mal informé de notre législation, la croyait valable. Qu'arriva-t-il ? Bien que vivant avec la plus grande simplicité et acceptant toutes les occasions qui se présentaient à lui de travailler avec son attelage pour des voisins, il fut soudain dans l'impossibilité de faire face à ses obligations. A chaque courrier, il recevait une lettre ou deux du vendeur le menaçant de reprendre ses chevaux. Pour Murphy, c'eût été la ruine ; la perte, non seulement de ses versements antérieurs, mais peut-être de sa concession. Ne sachant comment se tirer d'affaire autrement, il imagina de voler.



Incapable d'une réponse, j'avais enfoui ma tête entre mes mains. Certes, ce n'était point à moi, après ce dont je lui étais redevable, de condamner Murphy. Mais je ne pouvais comprendre mon ami. Pourquoi Reading, après tout ce qu'il avait reconstitué sur son passé, Reading qui tenait entre ses mains le moyen sûr de l'empêcher de nuire davantage, venait-il de lâcher de propos délibéré sur la société cet individu qui, quelques jours auparavant, s'était rendu coupable d'une attaque à main armée, qui, ensuite, pour se disculper, avait tramé et mis à exécution la plus abominable des machinations, puis qui, voyant ses menées percées à jour, s'était précipité sur son accusateur pour le déchiqueter ?

A cet instant, je sentis deux mains étreindre les miennes avec force.

— Ne me condamnez pas, moi non plus, murmura Reading. J'ai eu tort, il se peut, d'agir comme je l'ai fait. Mais surtout je me reprocherai toujours de ne point être intervenu dès le printemps dans cette lamentable histoire de vols ; il s'en est fallu de bien peu que mon indifférence coûtât la vie à un innocent. Ah ! Fancey, plus j'y songe...

... Pourtant, après ce qui s'était passé chez Verhoeven, je n'ai pu faire autrement.

Je ne bougeai point.

— Non, insista mon ami, cet homme n'est pas entièrement mauvais.

Trop ému pour répondre, je levai la tête.

— Ah ! Fancey, vous ne vous rappelez donc pas ce qui s'est passé chez Verhoeven ?... Je me

le rappelle, moi. Presque sans hésiter, il s'est rangé du côté des défenseurs, ignorant même que nous étions tous deux armés. Autant que Torrance, il faisait peur à voir. En cet instant, Murphy n'était plus un scélérat ; je suis certain qu'il aurait donné sa vie pour sauver celle de l'homme qu'il avait si abominablement compromis.

★

Je ne parvenais pas à m'endormir. Déjà le jour pointait, et je sentais que je ne fermerais pas l'œil de longtemps. Le souvenir des événements de la nuit, le regret aussi de la peine que j'avais causée à mon ami, me poursuivaient. Mais surtout, une parole de Reading me troublait. Qu'avait-il dit, tantôt ?... L'hiver précédent, désireux qu'il ne subsistât plus aucun obstacle entre nous, mon ami m'avait narré en toute franchise son histoire. Issu d'une lignée illustre d'avocats qui avait fourni plusieurs juges à la Haute Cour et deux des chefs les plus fameux de la brigade de détectives de Scotland Yard, Reading avait pris conscience très jeune de sa vocation. Après de solides études à Cambridge et Oxford, il avait beaucoup voyagé sur le Continent, afin d'approfondir à la fois sa connaissance des gens et sa science juridique. Le décès de son père, ruiné peu auparavant par un cautionnement, l'avait rappelé brusquement à Londres. Bien vite, il avait acquis une situation très en vue dans le barreau de la Cité. A trente ans, il passait pour être, de tous les avocats du Royaume-Uni, celui

qui unissait le mieux, à l'éloquence persuasive des tribuns, la sûreté de jugement et le sens pratique qui seuls assurent le triomphe dans les réalisations de grande envergure. A ce moment, un grave problème de conscience l'avait engagé à tout abandonner. Simple de goûts et riche de ressources intérieures, il s'était senti attiré vers la vie fruste et libre du pionnier. Et sans doute jouait-il un rôle utile dans la jeune colonie de la Red Deer. Ne nous était-il pas à tous un vivant exemple par son ardeur au travail et son merveilleux talent d'organisation ? Plus encore, n'était-ce pas lui qui, les deux premières années, alors que la sécheresse interdisait tout défrichage, avait ranimé le courage des settlers, leur avait fait espérer des temps meilleurs, avait même consenti des avances de fonds à un grand nombre d'entre eux pour leur permettre de tenir jusqu'à la prochaine récolte ! Pourtant, si heureux qu'il fût, et si certain de trouver longtemps encore le bonheur dans sa vie présente, Reading, assurément, ne se dissimulait point qu'il abandonnait à d'autres une tâche qu'il eût accomplie mieux qu'eux tous... Qu'avait-il dit ? Non, il n'avait rien dit, n'avait point achevé sa pensée. Pourtant, je soupçonnais trop que, d'ici quelques semaines, ses charrois terminés, avant cela peut-être, mon ami nous quitterait pour ne plus revenir.

Reading non plus ne dormait pas. A maintes reprises, je l'avais entendu se tourner et se retourner sur sa couche. Soudain, je ne sais pourquoi, je l'interpellai :

— Dunkirk, dis-je, m'a fait l'effet d'avoir bien peur, chez Verhoeven ?

— Il a eu grand'peur.

— Je ne le croyais pas poltron.

— Dunkirk n'est point un poltron. Moi aussi, j'ai eu peur ; oui, j'ai eu très peur.

Je sursautai. Je savais que Reading ne mentait jamais, même lorsqu'il entendait plaisanter. Et je le savais brave entre les braves.

— Peur ! vous ! Et quand, donc ?

— Qu'importe ! Le jour va venir. Dormons.

— Je n'ai pas sommeil. Et je veux tout savoir.



— J'ai eu peur quand j'ai vu Payne se glisser vers notre petit groupe pour vous assaillir traîtreusement.

— Il n'aurait point osé. Vous l'aviez trop intimidé en lui signifiant qu'au moindre geste de lui nous faisions feu.

— Je n'en suis pas aussi certain que cela. Il était hors de lui. D'ailleurs, en agissant, il ne mettait nullement en jeu sa vie à lui.

— Un pouce de plus, et je faisais feu. Torrance...

— Vous n'auriez point atteint Torrance ; pas plus que je n'aurais atteint Mellaerts.

Dans la demi-obscurité, je m'efforçais de dévisager mon ami.

— Ah ! çà, dis-je. Qu'avez-vous ?

— Le jour va venir. Dormons, vous dis-je.

— Non !... dites... je vous en supplie...

— Soit ! je vous dirai. Dunkirk possédait deux

pistolets. Mais il n'avait point de munitions. Les armes n'étaient pas chargées...

J'avais bondi hors du lit. J'avais fourré la main dans la poche de mon habit, d'où le pistolet n'était point sorti depuis que je l'y avais remis chez Verhoeven. Frémissant, tremblant, presque, j'ouvris la culasse... l'arme était vide.

XI

L'ORIGNAL



Le 10 décembre, comme j'avais presque atteint Bassano avec mon dernier char de grain, un violent blizzard s'abattit sur la Prairie. C'était le début du long hiver.

Le départ de Reading, qui avait quitté peu auparavant la jeune colonie de la Red Deer pour rentrer en Angleterre, m'avait vivement affecté. Pour me distraire, je repris, comme l'année précédente, mes chasses au lièvre blanc de la Prairie et au menu gibier des bords de la rivière. Je m'arrangeais à passer la soirée chez un voisin, le plus souvent chez Dunkirk, avec lequel je jouais d'interminables parties de dames. Un soir, je me rendis, à douze milles de là, à une *barn-dance* organisée dans la grange nouvellement construite d'un colon. Avec les autres, je dansai et chantai toute la nuit, et je ne m'en retournai à ma concession qu'après le lever du soleil.

Je ne parvenais point à oublier. Heureusement, le 26 décembre, les tièdes *chinooks* se déchaînèrent subitement, et en l'espace de quelques heures eurent

achevé de fondre ou de volatiliser la mince couche de neige. Puis de nouveau le vent tomba, et le thermomètre redescendit à 25 degrés au-dessous de zéro.

Je songeai alors qu'en février, quand, après mon séjour chez Reading, j'étais allé chasser le coyote avec Marjorie, elle m'avait fait promettre de revenir l'hiver suivant sitôt que l'état du terrain le permettrait.

J'atteignis le ranch comme Marjorie rentrait de sa première tournée de chasse. Enroulant vivement les rênes de son poney autour d'un piquet, elle courut à ma rencontre :

— Enfin, Harry, vous revoilà ! Que je suis heureuse de vous revoir ! Dès l'aube, nous partirons. Figurez-vous qu'aujourd'hui, de dix heures du matin à la tombée de la nuit, je n'ai aperçu qu'un seul loup. Il a filé que j'étais encore très loin, et mes chiens, lancés à sa poursuite, n'ont pas réussi à le forcer. Venez ! allons saluer mon père.

Sans répondre, je me laissai entraîner vers la cabane. Tout comme l'hiver précédent, après ma longue absence, la vue de cette fraîche et fine jeune fille que je retrouvais encore un peu grandie, mais toujours la même, si enfant, presque, et si débordante d'entrain, me troublait singulièrement. Dans les rares familles qui s'étaient établies au nord de ma concession, j'avais fait la connaissance de quelques autres jeunes filles. Toujours, à les voir après plusieurs semaines passées dans mon entière solitude ou en la compagnie de mes voisins, j'avais

éprouvé un sentiment indéfinissable de ravissement et de mélancolie. Mais jamais je n'avais été remué comme ce soir-là, en me retrouvant seul avec Marjorie après une absence de dix mois.

Mon premier mouvement, quand j'aperçus le père Douglas, fut de m'élancer vers lui pour lui serrer affectueusement la main. Cette fois, aucun doute n'était possible, il était devenu définitivement un vieillard. Loin de pouvoir, ainsi qu'il l'avait fait encore à ma dernière visite, se lever pour venir au-devant de sa fille, il était bien, dans son large fauteuil, un cadavre vivant. Ses jambes, à jamais immobilisées, tant par sa maladie que par une apoplexie dont il avait été frappé quelques mois auparavant, reposaient, sans vie, sur un assemblage de coussins ; et quand Marjorie se pencha sur lui pour l'embrasser, c'est à peine s'il parvint à élever sa main déformée par la goutte pour la passer dans l'abondante chevelure de la jeune fille.



Pourtant, lorsque le vieux rancher, quittant enfin des yeux son enfant chérie, leva sur moi son regard, et quoiqu'il ne fît aucune allusion aux événements survenus dans la Prairie depuis notre dernière entrevue, j'eus bientôt acquis la certitude qu'il ne cessait de se les remémorer, et je dus me convaincre que dans ce corps désormais privé de toute indépendance habitaient un esprit lucide, une âme tenace, un esprit et une âme que la contrariété avait rendus plus lucide, plus tenace encore, et qui, tant que subsisterait un espoir, si fallacieux fût-il, ne renonceraient point à la lutte.

Le repas du soir, que nous prîmes en commun dans la grande pièce, fut dominé par une impression de malaise et de gêne. Parfois, deux boys échangeaient quelques propos sur le temps ou sur les travaux de la journée. Mais leurs observations ne parvenaient point à tirer de sa torpeur le vieux rancher, si loquace jadis alors que tout s'accordait à donner une apparence de raison à sa cause. Je parlai peu. De quoi aurai-je parlé ? De la récolte, qui s'était élevée à trente et trente-cinq boisseaux par acre, chiffre rarement atteint même dans les terres jachérées des districts les plus favorisés de l'Alberta et bien supérieur à celui du Dakota, du Minnesota et des autres Etats du Far-West américain ? de la grosse pluie qui s'était abattue sur la région à l'époque des battages et qui avait si profondément imprégné les labours que les colons se croyaient déjà assurés d'obtenir une excellente récolte l'année suivante ? de l'arrivée des derniers homesteaders qui, encouragés par les nouvelles favorables du plateau, étaient accourus au début de l'hiver ou s'apprêtaient à venir au printemps pour entreprendre le défrichage de leur concession, au nord ? des récents projets du *Canadian Pacific Railway* qui, désireux de vendre ses vastes friches aux émigrants toujours plus nombreux du « Vieux Pays », venait de décider une fois de plus de pousser son réseau de canaux d'irrigation jusqu'au bord de la berge du sud de la rivière ? de la réduction continuelle des terres de pâture, qui avait déjà obligé les ranchers à se défaire d'un bon tiers de leurs troupeaux et qui bientôt les forcerait de vendre aussi le reste ? Mar-

jorie même, qui aidait son père à manger comme elle eût fait d'un petit enfant, après quelques remarques auxquelles le vieillard n'avait répondu que par un mutisme plus déconcertant que jamais, avait pris le parti de se taire. Mais il me parut qu'elle devait faire un violent effort pour ne pas éclater en sanglots.

Une heure à peine après le souper, le père Douglas, ayant retrouvé momentanément ses esprits et sa voix nette d'antan pour donner quelques ordres au sujet de la besogne du lendemain, fit signe à l'un des gars de rouler son fauteuil dans l'une des deux petites pièces récemment construites en appentis contre la maisonnette. Bientôt, Marjorie et la vieille Indienne nous quittèrent pour se rendre dans l'autre. Les boys et moi, nous nous retirâmes à notre tour.





Vers neuf heures, dès que le pâle soleil des derniers jours de décembre eut feint de réchauffer l'air glacial du matin, Majorie, ayant achevé d'aider Na-ahks à mettre tout en ordre dans la maisonnette, s'en fut prendre congé de son père dans la pièce voisine. Puis, ayant sellé nos chevaux et endossé nos fourrures, nous partîmes ensemble dans la direction du sud.

Flanqués des greyhounds nonchalants et de Collie, nous errâmes à l'aventure. Nous fûmes longtemps sans rien apercevoir. Que m'importait, d'ailleurs ! Non, certes, que je n'eusse gardé, très vif,

depuis l'hiver précédent, le souvenir exaltant des péripéties de la lutte : la révélation, dans le lointain, d'une forme grise se mouvant lentement sur le fond terne de la steppe; l'approche anxieuse, la tête sur le cou de nos montures, en décrivant un long demi-cercle pour ne point éveiller les soupçons de la bête ; la volte-face soudaine du petit loup flairant la présence de l'homme et des chiens ; la brusque détente de quatre paires de puissants ressorts, tout près ; alors, sur la trace des chiens d'un coup tout ardeur et tout fureur, l'ardente et furieuse chevauchée, jusqu'au moment où, presque sans ralentir notre allure, nous sautions à terre pour arracher aux molosses leur proie à demi écartelée. J'avais éprouvé là ces sensations fortes que procure, dans une lutte loyale, le triomphe de l'homme sur la bête et je souhaitais de les éprouver encore. Pourtant, c'est ailleurs que résidait pour moi le véritable attrait de ces randonnées. Je goûtais un plaisir indéfinissable à cheminer ainsi presque au hasard, porté par le trot nerveux de mon petit cheval, une satisfaction juvénile à me pénétrer de l'air tonique de la grande plaine. Mais surtout, après une longue veillée passée à écouter les récits toujours les mêmes du rancher et des boys, j'appréciais la diversion que me procuraient la compagnie et la conversation de Marjorie, si fine, si simple, si enjouée, encore qu'aujourd'hui il me parût qu'une autre image flottât comme un léger nuage entre elle et moi. Ou n'était-ce pas elle, plutôt, obsédée par le souvenir du repas maussade du soir précédent, dont l'esprit, par instant, s'absentait ?

Mais quelle guigne s'était attachée à nous ? Si, la veille, Marjorie avait au moins aperçu de loin un coyote, de la journée entière nous n'avions pas entrevu le moindre gibier. Si bien, une fois, vers le milieu de l'après-midi, une antilope avait bondi à deux cents pas. Cependant les chiens, que nous n'avions pu retenir, après avoir suivi sa trace durant quelques instants, avaient abandonné la poursuite et s'en étaient revenus, tout penauds.

La nuit tombait. Nous décidâmes de rentrer. Nous avions galopé l'affaire de cinq minutes à peine quand mon cheval fléchit très bas le genou, se redressa, s'arrêta net. Je l'éperonnai. Il fit deux pas, plia de nouveau le genou et, une seconde fois, s'arrêta. Je mis pied à terre.



— Ne descendez pas, dis-je à Marjorie. Je vais voir ce qui l'importune.

Jim reposait sur trois membres et soulevait à demi l'un de ses sabots antérieurs. Je lui pris la jambe et j'examinai le pied. Coincé entre le fer et la fourchette, pressant fortement contre celle-ci, je découvris un silex de forme irrégulière qui pouvait avoir la grosseur d'un œuf de pigeon. Je sortis mon couteau de ma poche et, après quelques efforts, je parvins à extraire le caillou.

Marjorie, toujours à cheval, m'avait regardé faire.

— Quelle drôle de pierre ! s'exclama-t-elle. Quelle singulière couleur et quelle forme étrange ! Donnez-la moi ! Je la montrerai à Na-ahks. Ma vieille servante en a une toute semblable, à laquelle elle paraît tenir beaucoup. Je me rappelle, petite

fille, l'avoir découverte un jour dans un coffrét de peau où elle serrait les reliques de son existence nomade. Elle me l'avait arrachée des mains et, très émue, m'avait fait promettre de n'y plus toucher jamais.

Ainsi que je m'y attendais, nous fûmes reçus au ranch par les sourires ironiques et l'apitoiement simulé des boys. Eux non plus n'avaient point désarmé. Ils semblaient m'en vouloir toujours de la sympathie que me témoignait la jeune fille et, l'hiver précédent, le succès persistant de nos chasses n'avait pas été sans provoquer en eux une sourde irritation. N'eût été un certain respect que leur inspirait mon adresse au tir, mais surtout la crainte de me voir risquer une malencontreuse allusion à mes droits sur les belles selles qu'ils avaient si imprudemment pariées dix-huit mois auparavant, je crois qu'ils ne se seraient pas fait faute de me dauber rudement dans leurs propos.

Pendant tout le repas, qui fut morose comme celui de la veille, Marjorie ne parla point de ma trouvaille. Cependant, lorsque après avoir aidé le contremaître à installer son père pour la nuit dans la pièce voisine, je revins dans la chambre où les boys étaient en train de fumer leur pipe du soir, elle me fit asseoir à côté d'elle et s'écria :

— Abandonnez un instant votre ouvrage, Naahks. Regardez ! Harry a fait aujourd'hui une découverte qui vous intéressera.

Ce disant, elle avait tiré la pierre de sa poche et l'avait placée bien en évidence sur la table.

Déjà deux des boys étendaient la main pour s'emparer de l'objet quand ils en furent empêchés par une exclamation passionnée. Debout devant l'évier, les yeux hagards, l'Indienne contemplait le caillou comme elle eût fait d'un fantôme surgi au milieu de nous. Chancelante, elle s'approcha, le prit entre ses doigts, le tourna, le retourna, et finalement, se plantant toute droite devant moi, murmura :

— C'est *Iniskim !* c'est la pierre du bison !

L'air effaré de la vieille squaw m'eût amusé en d'autres circonstances. Je ne ris pas, pourtant. Elle avait parlé avec une telle conviction et paraissait si profondément bouleversée que je sentais un malaise inexplicable s'emparer de moi et ébranler même le scepticisme des boys qui m'entouraient.



Mais l'Indienne, s'étant promptement dominée, reprenait :

— Vous êtes un grand chasseur. Toujours, celui qui découvre la pierre enchantée est assuré que sa chasse sera fructueuse. Demain, vous tuerez le bison.

C'en était trop. L'idée que je tuerais un bison, alors que l'espèce en avait été exterminée depuis une trentaine d'années, était si bizarre que les boys, qui avaient tous recouvré leur sang-froid, pouffèrent de rire.

— Riez ! reprit sur un ton plus convaincu encore la vieille Indienne, rompant avec le mutisme obstiné qu'elle opposait invariablement aux remarques déplaisantes et au rire sans vergogne des gars. Les présages ne mentent jamais. J'ai fait, moi, l'expé-

rience du pouvoir de la pierre miraculeuse. L'hiver terrible, alors qu'un esprit malin avait emprisonné dans une cachette inaccessible le troupeau entier des bisons afin de faire périr les Indiens[1], mon mari avait quitté le camp avec ses femmes et ses enfants pour s'installer, très loin, dans une région solitaire, espérant y vivre du menu gibier qu'il rencontrerait. Pendant un mois entier, nous n'avions eu à manger que deux lièvres et quelques poules de Prairie. Déjà nous sentions nos dernières forces nous abandonner quand un soir, rentrant exténué de chasse, mon mari découvrit la pierre du bison. Le lendemain, après avoir erré longtemps sans apercevoir aucun gibier, comme il s'était laissé choir, vaincu par le froid et la fatigue, au pied d'un tertre, se demandant s'il trouverait la force de se relever, il entendit dans son songe, de l'autre côté du monticule, le mugissement d'un buffalo isolé. Il saisit son fusil et, bien que son extrême faiblesse lui permît à peine d'élever l'arme, il fut assez heureux pour abattre le vieux mâle du premier coup. Après s'être repu du sang chaud de la bête et avoir dévoré sa langue toute crue, il nous rapporta un gros quartier de chair. Puis nous dépeçâmes l'animal, qui nous fournit assez de viande pour nous permettre d'attendre la venue du printemps. Demain, vous tuerez le bison.

Je m'étais entièrement ressaisi. Je ne répondis

[1] Hiver 1883-1884. Pendant longtemps, les Indiens des plaines attribuèrent la disparition subite des bisons à l'intervention d'un génie malfaisant qui, affirmaient-ils, avait conduit leurs vastes hordes dans une grotte à l'entrée habilement dissimulée ou les avait refoulées très loin dans les steppes inhabitables du Nord.

pas, pourtant. Pourquoi peiner la vieille Indienne, encore toute émue au souvenir du singulier concours de circonstances qui lui avait sauvé la vie, à elle et à l'enfant dont la perte l'avait laissée inconsolable ? Je souhaitai une bonne nuit aux deux femmes et je fus rejoindre les boys qui déjà nous avaient quittés pour rire plus à leur aise dans le dortoir.

★



Sitôt après le lever du soleil, ayant enfourché nos bêtes, Marjorie et moi nous apprêtions à partir en chasse sous l'œil narquois des boys apparemment très affairés au corral, quand nous entendîmes grincer la porte de la cabane. L'Indienne parut sur le seuil. Impassible, elle s'approcha. A la main elle tenait un lourd fusil à répétition, d'un modèle désuet, qui me fit immédiatement songer aux anciens wetterlis de l'armée suisse tels qu'on pouvait, à mon départ d'Europe, les acheter pour trois francs pièce chez tous les marchands de vieille ferraille.

— Prenez-le ! murmura-t-elle. C'est avec lui qu'il a tué le bison.

J'étais fort ennuyé. En repoussant son offre, j'aurais profondément mortifié la pauvre femme. J'essayai de lui faire entendre que ne m'étant jamais servi que d'un fusil automatique et ne connaissant pas le maniement de cette arme antique, j'eusse préféré qu'elle me remît plutôt la carabine moderne d'un des boys. Cependant, ceux-ci, au comble de l'ébaudissement, avaient entouré notre petit groupe.

Ils affirmaient ne pouvoir me laisser emporter un de leurs fusils, au risque de le briser dans une course à bride abattue sur les traces du coyote. Et Naahks, toute à son idée, insistait pour que je prisse le mousquet. Elle m'en expliqua le mécanisme, puis me le présenta de nouveau en répétant avec ferveur :

— C'est par son charme que vous tuerez le bison.

Enfin, ayant consulté de l'œil Marjorie, je pris l'arme et la suspendis au pommeau de ma selle. La vieille squaw, alors, sans un mot d'adieu, se dirigea, toujours impénétrable, vers la cabane.

— Bon ! s'exclama l'un des gars. Je gage qu'elle va prier le soleil jusqu'au retour de nos gens. Je me demande de quoi nous dînerons aujourd'hui.

— Bien dit, Tom, approuva le contremaître. Quant à moi, j'ai pris mes précautions. Lorsque vous vous êtes levés de table, j'ai eu soin de rafler tout ce qu'il restait de porridge et d'œufs au lard ; je ne parle pas de la marmelade : le pot est vide, et l'émail entamé. Mais rassurez-vous, vous vous rattraperez ce soir ; notre grrr... and chasseur nous laissera bien goûter à son bison ; n'est-ce pas, Harry ?

Je fis mine de n'avoir rien entendu. Déjà, suivant les chiens impatients de montrer enfin ce dont ils étaient capables, je m'étais engagé avec Marjorie sur la piste raide qui rejoint le plateau. Cependant, nous avions chevauché vingt ou trente secondes à peine que le contremaître, faisant un porte-voix de ses deux mains, me héla :

— *Hullo !* Harry !

J'arrêtai Jim et me retournai sur ma selle.

— Dites, Harry, avez-vous jamais entendu bramer un orignal ?

De la tête, j'esquissai un signe négatif.

— Ecoutez, Harry, si ce n'est pas un bison, ce sera peut-être un orignal.

Je remis Jim dans le bon chemin et m'apprêtai à repartir. Un nouvel appel, plus insistant que le premier, m'immobilisa :

— Attendez, Harry !... Cinq secondes ... deux secondes seulement... J'ai quelque chose de très important à vous dire.

Alors, voyant que je l'écoutais à nouveau d'une oreille, le contremaître reprit d'une voix tonitruante :

— Voici ce dont il s'agit. John Vernon a dit un jour à Billy Carter que Tommy Burns, un ancien boy de E. T. Fairbanks, affirmait avoir entendu un matin, quelque vingt ans auparavant, un orignal bramer au bord de la rivière : *hi han ! hi han ! hi han !* D'aucuns prétendent que Burns s'était trompé et qu'il avait dû prendre pour l'aubade d'un orignal ce qui en réalité n'était que les vocalises d'un vulgaire aliboron, mais...

Une formidable explosion de rires couvrit la voix du mauvais plaisant. J'essayai de rire à mon tour ; mais l'écho que me renvoya la paroi de la grande écurie sonna étrangement à mes oreilles.

Quel guignon, donc, nous poursuivait ? Comme la veille, Marjorie et moi avions erré toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi à travers

la plaine sans apercevoir le moindre gibier. Après une longue randonnée au sud, puis à l'est, nous étions revenus vers la rivière dont nous devinions, à un demi-mille, le profond *cañon*. Le soleil aurait bientôt achevé sa course. Encore une heure et, je n'en doutais plus, nous nous verrions dans l'obligation de rentrer bredouille au ranch. Je maudissais la vieille Indienne ; la bretelle du fusil, une vétuste lanière de peau de bison, s'était rompue au bout de quelques instants et j'avais été forcé de tenir constamment l'arme pesante dans ma main. J'en venais presque à appréhender la réception que nous feraient les boys ; ne s'étaient-ils pas suffisamment divertis à mes dépens à mon départ ! Mais surtout, comme la veille, davantage encore, quelque chose en Marjorie me désorientait. Non, je ne retrouvais point à cette course le charme ingénu de nos randonnées de l'hiver précédent, alors que, sitôt le ranch et les boys hors de vue, la jeune fille, un rien plus sérieuse, mais toujours si aimable, si prime-sautière, me questionnait sur mon passé, puis me parlait longuement de la Colombie, de la mer, des forêts, des montagnes, de ses amies, de ses études, en revenait alors à mes travaux, à mes luttes, à mes espoirs, et bientôt riait de bon cœur à l'évocation de nos déconvenues de la veille. Où était-elle, cette douce émotion que parfois, fermant les yeux, j'avais éprouvée à me représenter que j'étais seul, tout seul, dans la plaine immense ; puis, m'arrachant à ce mauvais rêve, à revoir le visage de mon amie, à entendre sa voix, à songer que nous avions mêmes pensées, mêmes goûts, même idéal,

et à me laisser croire presque que l'enchantement durerait ainsi longtemps, bien longtemps ?... Certes, la vie ne devait pas toujours être gaie au ranch. Mais pourquoi la jeune fille, qui avait témoigné une joie si sincère en me revoyant le premier soir, qui, ce matin encore, jusqu'à notre départ, s'était entretenue le plus naturellement du monde avec chacun, semblait-elle si inconstante maintenant, rebelle par instant à tous mes efforts pour ramener sa pensée vers nos sujets familiers ? Pourquoi, quand nous avions atteint le haut du *cañon*, avait-elle pressé plus que de raison l'allure de son poney, comme si ma présence l'importunait, comme si elle eût souhaité d'être seule ?... Ou n'était-ce pas moi, bien plutôt, harcelé toujours par mon chagrin ?... A mon tour je sentais un désir capricieux me gagner : fuir loin du ranch, des boys, de cette bizarre vieille, loin de tout... Soudain, une idée me vint :



— Ecoutez, dis-je à Marjorie. Nous voilà presque à mi-chemin entre le ranch et ma concession. Jim traîne toujours un peu la jambe. Je vous quitte. Je rentre chez moi. Dites à votre père que je reviendrai demain ou après-demain avec un autre cheval.

La jeune fille jugea-t-elle que la légère boiterie de Jim l'empêcherait de galoper à toute allure sur les talons de la meute ? ou bien ma présence lui était-elle devenue à tel point indifférente ? Elle ne fit aucune objection à ma proposition. Elle n'insista même point pour que je revinsse le lendemain, qui pourtant était le premier de l'an. Elle me ten-

dit sa main, mais comme je tardais quelque peu à y mettre la mienne, elle fit brusquement pirouetter son cheval et, ses lourds cheveux d'or tourbillonnant après elle, elle s'éloigna au grand galop avec ses chiens.

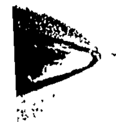
Je suivis de l'œil durant quelques instants la gracieuse et énigmatique amazone et je partis à mon tour avec Collie. Au lieu de me lancer sur le chemin du sud de la rivière que j'avais pris l'avant-veille, je choisis un raccourci et, conduisant Jim par la bride, je descendis le sentier escarpé qui passe à proximité du ranch de G. P. Fairbanks.

Une demi-heure plus tard, ayant rejoint, à quelques pas du lit gelé de la Red Deer, une ancienne piste de bisons serpentant parmi les arbres et les buissons, je m'arrêtai et me disposai à enfourcher de nouveau mon cheval.

Mais, quel étrange sentiment de lassitude s'emparait ainsi de moi ? Dans l'air calme de cette fin d'après-midi d'hiver, le disque glacé du soleil s'apprêtait à disparaître derrière le *cañon*. Immobile, immuable comme les falaises, me semblait-il, tout près de moi se dressait la silhouette décharnée et triste des innombrables saules nains et de quelques hauts cotonniers. Jamais encore, depuis mon établissement dans l'Ouest, je ne m'étais senti aussi las de vivre qu'en cet instant, dans ce cirque de falaises mortes, au pied de ces arbres morts, au bord de cette rivière si profondément gelée qu'elle semblait entièrement morte elle aussi. Etait-ce le souvenir de mon ami absent qui alanguissait ainsi

mes membres et me serrait le cœur, plus vivement que jamais, après ces deux journées passées à entendre le gentil babil de Marjorie et les joyeuses saillies des boys ? En vain Collie, devinant mon trouble, se frottait contre mes jambes, agitait la queue, sollicitait de moi un regard. Je le repoussai de la main. Non, ce n'était pas de l'affection d'une bête, si sincère fût-elle, que j'eusse eu besoin en cet instant ; il m'eût fallu, je ne le comprenais que trop, un peu de sympathie humaine.

J'attachai Jim à l'arbre le plus proche et je m'assis sur la souche d'un cotonnier pour laisser libre cours à mes pensées...



Au lieu de m'apaiser, ma méditation ne parvenait qu'à me troubler davantage. Je sentis le besoin de réagir. D'un bond, je fus sur mes pieds.

A ce moment, je m'aperçus que je tenais encore sous mon bras le fusil de l'Indienne. C'était l'occasion d'une diversion. Je sentis se réveiller toute ma curiosité de tireur. Saisissant le mousquet à deux mains, j'ouvris la culasse. Elle jouait bien ; mais le magasin, quoique plein, fonctionnait mal, et les cartouches de réserve ne venaient pas remplacer la douille expulsée par l'éjecteur. Je l'enlevai, je m'assurai que l'arme était déchargée et je pressai la détente. Le chien retomba avec force ; le coup partirait. La hausse et le guidon étaient en bon état.

Je songeai alors à essayer le fusil. De l'autre côté de la rivière, à deux cents pas, un peu en aval, sur la plus haute branche d'un cotonnier, je distinguais une boule grise. C'était le nid abandonné de quel-

que faucon ou d'un aigle doré. Si je le touchais, il s'en détacherait de menues brindilles et je saurais que l'arme était bonne.

Je rechargeai le mousquet. Je fourrai pendant une demi-minute ma main droite entre ma chemise et mes autres vêtements pour réchauffer mes doigts engourdis. Puis, lentement, je levai le fusil...

A cet instant je crus entendre sur l'autre rive comme un froissement de feuilles mortes. Instinctivement j'abaissai l'arme et ployai un peu les épaules. Bientôt, prudemment, au pied du cotonnier, les buissons s'entr'ouvrirent, et je vis poindre, au bout même du canon, l'andouiller énorme et magnifique d'un vieil orignal...

Suffoqué, je n'avais point bougé. J'étais entièrement dissimulé aux yeux de la bête par un buisson de *sarvis* [1]. L'orignal scruta du regard les abords du fleuve, huma l'air à plusieurs reprises ; puis, persuadé qu'aucun ennemi ne pouvait le voir ni l'entendre, il s'avança majestueusement vers le lit gelé de la rivière. Tout au bord du ruban de glace il s'arrêta, scruta de nouveau les buissons, gonfla une dernière fois ses naseaux. Alors, entièrement rassuré, levant bien haut la tête, il lança au disque rouge du soleil couchant un long et douloureux bramement...

J'avais recouvré mon sang-froid. Retenant mon haleine, je visai la bête entre les deux yeux et je

[1] Arbrisseau très répandu dans les forêts du Canada et dont la baie noire rappelle, en plus fade, la myrtille.

pressai la détente. Le bramement s'arrêta dans un sanglot et l'orignal s'affaissa sur les genoux. Je m'élançai sur le miroir du fleuve.

Collie, malgré mes appels, m'avait précédé. Je le vis foncer en aboyant dans la direction de la bête comme je l'avais dressé à faire sur les lièvres. Mais l'orignal, dont la balle de plomb n'avait pas pénétré la solide boîte cranienne, s'était relevé et, au paroxysme de la fureur, attendait son adversaire en grattant la glace de son sabot. Redoutant un malheur, je rechargeai rapidement le fusil et le portai à mon épaule.



Déjà Collie n'était plus qu'à quelques enjambées de la bête. Mais il n'avait pas soupçonné l'agilité et l'adresse du lourd ruminant. A peine venait-il de prendre son dernier élan que celui-ci, tournant et levant la tête avec une rapidité déconcertante, l'éventra d'un seul coup de son formidable andouiller et l'envoya rouler à dix pas.

Je pressai la détente et j'eus la satisfaction de voir s'effondrer pour de bon l'orignal. Cette fois, j'avais visé au cœur. Du flanc déchiré de la bête, le liquide pourpre s'échappait à gros bouillons. Jetant le mousquet sur la glace, je repris ma course.

Lorsque enfin j'arrivai, tout essoufflé, sur la scène du combat, l'orignal achevait de se débattre dans une mare de sang. Le négligeant, je m'agenouillai à côté de mon chien et, lui prenant la tête entre mes mains, je l'appelai :

— Collie !... Collie !... Vis-tu encore ?... Réponds-moi !...

Il était trop tard. L'andouiller avait percé de part

en part le corps de mon petit compagnon et le sang veineux s'échappait des deux côtés en un jet violacé. Collie essaya une dernière fois de soulever ses paupières ; puis, sans avoir eu l'air de me reconnaître, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.



Comment décrire l'accueil qui me fut fait au ranch lorsque, tout frémissant encore de mon extraordinaire aventure, j'exposai, avec force détails, aux deux femmes et aux boys la façon dont j'avais abattu l'orignal ! Les gars, immédiatement convaincus par le feu de mon récit, laissant là leurs vieilles rancunes, oubliant même qu'ils venaient à peine de commencer leur repas, m'assirent de force sur la table au milieu des assiettes et des tasses à moitié pleines, hissèrent la vieille squaw à mon côté ; puis, soulevant le meuble par les quatre pieds, ils nous firent exécuter une promenade triomphale autour du réfectoire. Enfin, lassés par leur propre enthousiasme, ils laissèrent choir leur fardeau à terre et s'en furent seller leurs chevaux pour ramener sans plus tarder la bête au ranch.

Seule, Marjorie n'avait pas ajouté foi à mon récit et n'avait point participé au délire général. Il fallut, pour la convaincre, que je la conduisisse à l'écurie où, sur un lit de paille derrière mon cheval, j'avais déposé le corps déchiqueté de Collie.

Alors, elle me crut. Mais au lieu de me féliciter à son tour, elle s'enfuit en courant dans la direction de la cabane.

Je cherchai en vain pendant quelques instants la raison de la singulière attitude de la jeune fille. Puis je me décidai à la rejoindre pour avoir une explication avec elle. Elle n'était pas dans la grande pièce. Sans doute était-elle allée dans la chambre voisine tenir compagnie à son père, que ses souffrances avaient engagé à se retirer ce soir-là plus tôt qu'à l'ordinaire. Toujours médusé, je pris place à table.

Je ne reconnaissais plus la vieille Indienne. Debout devant l'évier, elle travaillait avec un zèle fébrile. Soudain, jetant un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que je ne l'observais pas, elle sortait furtivement la pierre de sa poche et la contemplait avec extase. Alors, s'imaginant toujours que je ne m'apercevais de rien, elle me regardait longuement, d'un regard où se peignait la plus naïve admiration. Se retournant, elle se remettait avec frénésie à son ouvrage.



Enfin, lorsqu'elle eut lavé et serré toute la vaisselle, elle vint s'asseoir à l'autre bout de la table et prit pour de bon le caillou entre ses mains.

— Je le savais, déclara-t-elle avec une ferveur contenue. Toujours celui qui découvre la pierre enchantée est assuré que sa chasse du lendemain sera fructueuse. Jamais *Iniskim* ne s'est trompé ; jamais les signes des Indiens n'ont menti.

Alors, sans lever les yeux et comme se parlant à elle-même, elle se mit à évoquer d'une voix monotone une série de faits surnaturels et bizarres. C'était, le jour, l'apparition, aux chasseurs ou à une bande armée, d'un animal — bison, ours, loup,

coyote, blaireau ou castor, parfois aussi aigle, faucon, corbeau, pie ou hibou — leur indiquant l'endroit où se dissimulait le gibier ou les avertissant de l'approche d'une troupe ennemie. C'était, à la veillée, alors que sous la tente faiblement éclairée par la braise du foyer le maître du logis, dans le silence oppressant de la plaine, narrait au cercle des hôtes suspendus à ses lèvres les exploits fabuleux de Napi [1], un frisson convulsif qui secouait les robes du *tipi*, puis, au dehors, l'appel plaintif d'un fantôme venu tout exprès des Sand Hills, le territoire de chasse des trépassés, pour faire aux Indiens l'annonce d'un deuil prochain. C'étaient surtout, la nuit, pendant leur sommeil, les songes et les visions qui indiquaient aux sorciers et aux gens du commun la voie à suivre pour s'assurer ou pour procurer à la tribu quelque avantage considérable. C'était parfois aussi, dans le firmament étoilé, l'apparition d'un astre nouveau ou d'un signe inconnu, présage d'une calamité imminente et terrible.



J'avais tout d'abord écouté avec un certain intérêt le monologue de la vieille femme. En d'autres circonstances, j'eusse sans doute entendu avec plaisir ses histoires toute la nuit. Cependant, la mort soudaine de mon chien, du fidèle compagnon de ma solitude, dont quelques heures auparavant j'avais repoussé presque rudement la dernière ca-

[1] *Napi*, créateur des Pieds-Noirs et d'autres tribus indiennes, que les vieilles légendes des Siksikas montrent tantôt puissant et bienveillant, tantôt faible et malicieux. Ne paraît pas pouvoir être identifié avec *Natos* (le Soleil), chef suprême de l'Univers, divinité toujours secourable à laquelle s'adressent généralement les prières et les sacrifices des Pieds-Noirs.

resse, m'affectait très vivement. Sans doute aussi, après les émotions de la soirée, l'interminable mélopée de l'Indienne m'importunait. C'était la nuit de Sylvestre et j'aspirais à un peu de tranquillité. J'éprouvais un besoin intense de me recueillir, de me remémorer les événements de l'année, de faire le compte de mes bonnes résolutions pour les opposer à mes actes, et surtout je désirais me reporter par la pensée vers l'ami dont le sort m'avait si brusquement séparé. Enfin, depuis quelques instants, Marjorie s'était décidée à nous rejoindre au réfectoire ; mais bien qu'elle se fût lavé les yeux pour n'en rien laisser paraître, il ne m'échappait point qu'elle avait pleuré. Elle fuyait mon regard, d'ailleurs, et sa présence, pour un motif indéfinissable, me mettait singulièrement mal à l'aise. Je pris prétexte de ce que je n'avais pas abreuvé Jim pour endosser ma pelisse et quitter la pièce.



Une vision féerique me cloua sur le seuil...

... Souvent déjà, je l'avais contemplée dans toute sa splendeur, la mystérieuse lumière du Nord. Tous les ans, par la pleine lune d'octobre, j'avais aperçu, déployée très haut dans les cieux au-dessus de la masse inquiète des fumées phosphorescentes qui bouillonnaient à l'horizon, l'immense et fantastique aurore boréale.

Mais jamais encore je n'avais assisté à un spectacle aussi sublime que celui qui se déroulait sous mes yeux, en cette froide nuit de décembre, par la lune à peine croissante, dans la voûte du ciel presque noire une heure auparavant. Du nord-est au

nord-ouest, de l'est à l'ouest, s'arrondissant de l'une à l'autre extrémités du *cañon* tout illuminé, tantôt bercées comme par le rythme d'une haleine divine, tantôt figées dans une immobilité religieuse, étaient campées une succession d'arcades de feu parées des plus somptueuses couleurs. De-ci, de-là, des jets de flamme, semblables aux faisceaux étincelants d'une batterie de projecteurs immenses, se détachaient de la magique apparition, s'élançaient jusqu'au zénith, s'entrecroisaient, puis s'en allaient mourir dans le cintre sombre du sud. Parfois aussi, un souffle magnifique faisait trembler le ciel ; les nappes de lumière ondulaient, se soulevaient, se reployaient sur elles-mêmes, se bousculaient, s'enchevêtraient les unes dans les autres... Dans le calme infini qui étreignait la plaine, je percevais au-dessus de ma tête comme le froissement d'une gigantesque bannière de soie...

Au septentrion, au-dessous de la grandiose draperie de feu, une armée de fantômes, formés par l'entrelacement de colonnes opaques de fumée et de gerbes de vapeurs diaphanes, s'agitaient, couraient de droite et de gauche, se pourchassaient, s'élevaient jusqu'à toucher les arcades au-dessus de ma tête, puis s'affaissaient à disparaître presque derrière l'horizon.

A l'extrême nord, surtout, une forme étrange retenait mon attention. Au lieu de se déplacer et de changer constamment d'aspect comme les autres formes, elle n'évoluait que lentement ; mais elle paraissait croître et dominer toujours davantage la masse inconstante de ses compagnes. Là !... rêvais-

je ?... on eût dit qu'elle revêtait l'aspect d'un être animé. N'eût-on pas dit d'un menton, d'un front, d'un... Oui, c'étaient bien les traits d'un être humain que j'avais sous les yeux ; c'était le visage d'un homme, d'un homme jeune et hardi, au nez intelligent, au regard souriant, à la lèvre résolue... C'était... c'était...

Au même instant, je sentis une main légère mais toute tremblante se poser sur mon épaule :

— Ne vous retournez pas, Harry. Quel spectacle féerique ! Jamais encore je n'avais rien vu d'aussi beau.



Je tressaillis. Marjorie avait surmonté son humeur et l'accent de sa voix témoignait assez combien elle jouissait de cette apothéose. Mais sa présence, en ce moment où j'eusse tant désiré d'être seul, m'importunait plus que je ne puis dire. Je ne voulais pas qu'elle sût ce que je regardais et baissai rapidement les yeux.

— Qu'êtes-vous venue faire ici ? murmurai-je. Vous me boudiez, tantôt. Que n'êtes-vous restée dans la cabane ?

La jeune fille ne m'avait sans doute point écouté, car elle reprit, en se serrant contre moi :

— Voyez, Harry, cette forme lumineuse, là-bas. On dirait d'un visage... d'un visage de femme.

Malgré moi, je levai de nouveau les yeux. Indéniablement, la forme avait changé d'aspect et déjà je ne distinguais plus qu'à demi les traits de l'ami que, l'instant d'avant, j'avais si nettement reconnu. Les contours se modifiaient toujours da-

vantage. Ils paraissaient s'estomper. Le nez s'affinait ; le menton, énergique encore, épousait une courbe plus molle ; la lèvre, comme le regard, souriait ; et la chevelure, considérablement enflée, retombait sur les épaules en une nappe d'or. Je sentis grandir mon dépit. Ma vision, la vision sacrée du seul être que j'aimasse au monde et que peut-être je ne reverrais jamais plus allait-elle m'échapper sans qu'il me fût permis d'en graver, seul avec elle, chaque ligne dans mes yeux et dans mon cœur ! Plus durement que la première fois, je répondis :

— Je ne vois rien. Mais que faites-vous ici plus longtemps ?... Vous allez prendre froid... rentrez... rentrez !... je vous en supplie...

— Harry, Harry, regardez ! on dirait une femme... Oui, c'est bien une femme, une toute jeune femme. O Harry ! comme elle est belle ! quelle candeur, quelle fraîcheur, quelle pureté dans tous ses traits ! Et voyez comme elle semble heureuse, comme elle rayonne de joie ! O Harry ! Harry !... serait-ce possible ?... mais c'est... mais c'est... O Harry ! dites-moi...

Je n'y tenais plus. Je m'écartai brusquement. La main de la jeune fille, qui depuis le début n'avait point quitté mon épaule et qui m'avait étreint toujours plus fort, retomba violemment contre la jupe.

Marjorie, prise au dépourvu, resta interdite quelques instants. Puis, comme se parlant à elle seule, elle balbutia :

— C'était donc vrai !...

Elle n'en avait point dit davantage. Tiré enfin

de mon rêve, effrayé par l'accent de sa voix, je m'étais rapproché vivement. Sous la lumière blafarde des grands arcs, l'espace d'un éclair, je lus dans les yeux de Marjorie une détresse sans bornes. Et je sus que cette enfant savait sentir et souffrir. Mais déjà tout son être s'était raidi. Et je sus que désormais elle saurait mépriser et haïr.

XII

AOUT 1914

Reading, absent, triomphait.

De nouveau, pendant trois longs mois, les blizzards furieux, entrecoupés de resplendissantes mais glaciales éclaircies, avaient balayé la plaine. Brusquement, aux premiers jours d'avril, les tièdes *chinooks* avaient fondu ou volatilisé la neige et rempli jusqu'au bord les étangs. Après que la terre se fut un peu ressuyée, les larges semoirs avaient couru en hâte sur les labours et les pousses tendres avaient pointé. Puis, sous la double morsure des aquilons et du soleil ardent de mai, la terre crevassée avait gémi, tandis que les colons de la Red Deer vivaient des semaines d'angoisse. Mais de nouveau, alors, plus régulières, plus abondantes et plus bienfaisantes encore que l'été précédent, les froides pluies du nord-ouest avaient imprégné le sol. Les blés s'étaient ranimés, le court gazon avait reverdi, et pendant dix bonnes semaines le soc acéré des charrues avait remué les entrailles de la Prairie définitivement subjuguée.

Maintenant, à côté des noires jachères, promesse

de riches moissons futures, la riche moisson de 1914, la première grosse récolte du plateau de la Red Deer, commençait à se dorer. Plus que trois ou quatre semaines, et le crépitement des moissonneuses viendrait rompre le silence infini de la plaine. Quelques jours encore, et les batteuses géantes dégorgeraient le grain fauve dans les chariots. Bientôt la longue file des véhicules prendrait le chemin, lent et pénible, toujours, de Bassano. Mais déjà, à six milles au nord de ma concession, les arpenteurs du *Canadian Pacific Railway* étaient occupés à marquer le tracé d'une nouvelle voie ferrée qui, d'ici deux ou trois ans, rattacherait définitivement au monde civilisé le haut plateau de la Red Deer, désormais l'un des plus riches greniers de l'humanité.



Reading, définitivement, triomphait.

Mais c'est alors que l'effroyable nouvelle se répandit dans la Prairie...

Le 8 août était arrivé. Après avoir labouré le champ sur lequel, l'été précédent, j'avais obtenu ma première récolte, j'avais achevé la veille le défrichage de mon homestead. La dernière pluie, sous la forme d'une grosse averse, était survenue quinze jours auparavant. Pour achever mon travail avant que le sol fût par trop desséché, j'avais exigé de mes chevaux un effort soutenu. Rien ne pressait ; tandis que les rayons encore chauds du soleil d'août achèveraient de mûrir mon blé, j'aurais tout le loisir de herser à fond mes défrichages et mes jachères. Aussi, bien que ce fût un samedi,

j'avais résolu d'accorder à mes bêtes et de m'accorder à moi-même une matinée entière de répit.

Il pouvait être neuf heures ou neuf heures et demie. Complètement réveillé, je savourais le plaisir, si rare, de rester béatement étendu sur mon lit, m'étirant et me retournant de temps à autre pour offrir à chaque partie de mon corps rompu par la fatigue le contact voluptueux de mon matelas. Tout en me prélassant de la sorte, je prêtais vaguement l'oreille aux bruits du dehors. Par le calme d'une splendide matinée succédant à une série de journées au cours desquelles le vent du sud n'avait cessé de souffler rageusement sur la plaine, je percevais, très loin, les appels d'un colon encourageant de la voix son attelage. Beaucoup plus près, sur un étang encore presque plein, retentissait par instant le coincoin nasillard d'une bande de canards sauvages. Je souris en songeant que dans une heure ou deux, estimant le moment venu de m'arracher aux délices du farniente, je décrocherais mon fusil et me glisserais, en faisant un long détour, jusqu'au bord de l'eau; dissimulé derrière une touffe de hautes herbes, je m'amuserais à suivre du regard les méandres des canes grises et graves entraînant dans leur sillage la remorque attentive des canetons inexpérimentés ; je me plairais à observer le va-et-vient des malards barbotants, orgueilleux de leur chatoyante livrée, jusqu'au moment où, les jugeant assez étroitement rassemblés pour lâcher mes deux coups, je m'assurerais le moyen de tromper pendant quelques jours la monotonie de mon ordinaire de porridge et d'œufs au lard. L'espace d'un éclair,

je sentis mon cœur se serrer en songeant que Collie ne me rapporterait pas, comme l'été précédent, les corps pantelants des victimes. L'espace d'un éclair encore, je le sentis se déchirer en songeant que, le lendemain, Reading ne viendrait pas s'en régaler avec moi.

Soudain, un galop effréné me fit sursauter. Le bruit grandissait rapidement et bientôt, tout près de ma maisonnette, j'entendis le hennissement de mes chevaux accourus derrière l'écurie pour se garantir de la piqûre de la mouche des naseaux. Cette fois, je ris pour tout de bon. Je riais en songeant à la désagréable surprise que j'avais eue, quelque deux ans auparavant, me prélassant comme ce matin dans mon lit après une série de journées très chargées, quand j'avais découvert à mon réveil que mes bêtes avaient pris la poudre d'escampette. Depuis cette journée qui me semblait si lointaine, combien les choses avaient changé ! Depuis longtemps, mes chevaux avaient renoncé à s'en retourner dans leur ancienne patrie. De même que moi, citoyen d'élection de la grande Prairie, je n'éprouvais presque plus le besoin de me reporter par la pensée vers le pays où s'étaient écoulées mon enfance et mon adolescence, eux avaient entièrement oublié leurs *foothills.* Et lorsque dans mes voyages à Bassano je campais à la belle étoile, j'étais obligé de les entraver tous et d'attacher Tom, le chef de bande, avec une longue corde à la roue du char, pour éviter que, sitôt repus, ils ne retournassent à bonne allure à ma concession, devenue pour toujours leur vrai home.

Entièrement rassuré, certain que désormais aucun incident fâcheux ne viendrait plus troubler la quiétude de mes grasses matinées succédant à mes périodes de fiévreuse activité, je bâillai et m'étirai longuement. Puis, la volupté de la position étendue l'emportant décidément sur l'attrait de la chasse au canard, je fermai les yeux et m'appliquai à sommeiller encore quelques instants.

Je m'étais à moitié rendormi quand le galop d'un cheval lancé à fond de train me fit dresser de nouveau l'oreille. Soudain, un coïncoin retentissant, accompagné d'un formidable battement d'ailes, m'apprit à la fois que le cheval venait d'atteindre l'étang et qu'il portait un cavalier. Quelques violents claquements de sabots toujours plus rapprochés et Dunkirk, sans frapper, fit irruption dans ma chambre :

— Encore au lit ! Je vous apporte, avec votre courrier d'hier, celui de mardi. Pourquoi n'êtes-vous pas venu le retirer plus tôt ? Vous avez vécu en anachorète tous ces jours ! ne sauriez-vous pas la nouvelle ?

Il est vrai que, désireux d'achever au plus vite mes défrichages, et trop fatigué pour aller à la veillée chez des voisins, je n'avais aperçu personne depuis plusieurs jours si ce n'est, de très loin, quelques colons aussi affairés que moi. Mais que s'était-il passé ? pourquoi Dunkirk avait-il l'air bouleversé ? Etait-il arrivé quelque nouvel accident, comme celui survenu quinze jours auparavant au petit Shortie dont un cheval vicieux avait défoncé

le crâne d'un coup de pied ? Ou bien une tentative de suicide, comme celle, récente aussi, de Koefoed, jeune Danois de la ville auquel son entière solitude avait toujours pesé et qui, découragé en voyant pour la seconde fois sa récolte anéantie par la grêle, avait tenté de s'ôter la vie en s'ouvrant une veine ?

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. A quelle nouvelle faites-vous allusion ?

— Mais, mon bon ami, vous ne savez donc rien ! La guerre vient d'éclater. L'Allemagne et l'Autriche sont entrées en guerre contre tous leurs voisins: France, Serbie, Russie, que sais-je encore! L'Europe entière est sous les armes. Déjà les armées allemandes, pour contourner la ligne des forts à la frontière française, ont envahi la Belgique. Ce que voyant, l'Angleterre s'est décidée à entrer elle aussi en lice. Plusieurs des boys, Clark, Bell, Torrance, Falconer, qui avaient servi jadis dans l'armée britannique, sont partis ce matin pour rejoindre leur ancien bataillon ; d'autres se disposent à suivre leur exemple.



J'étais atterré. Grâce à la complaisance d'un de mes anciens collègues de la banque qui m'avait envoyé de temps à autre quelques numéros d'un journal de Suisse, j'étais renseigné dans une certaine mesure sur ce qui s'était passé au « Vieux Pays » depuis mon départ. Je n'ignorais rien de la course aux armements qui chargeait de façon inquiétante, et le budget des six grandes puissances, et celui de tant de petits Etats. Mais songeant à

la destruction, sans précédent dans l'histoire, de vies humaines et de richesses matérielles qu'entraînerait une guerre, j'avais toujours admis que personne n'oserait assumer la responsabilité de provoquer la catastrophe.

Pourtant, l'impossible était arrivé.

Dunkirk m'avait quitté pour aller saluer ceux de nos voisins qui s'apprêtaient à partir encore. Il ne m'avait pas dit que la Suisse fût englobée, elle aussi, dans le conflit. Les journaux qu'il m'avait abandonnés étaient également muets sur ce point. Cependant, depuis l'avant-veille, de nouveaux événements pouvaient être survenus. J'étais officier de l'armée fédérale ; il était de mon devoir de m'informer.



Une demi-heure plus tard, ayant à peine pris le temps de déjeuner, je galopais à toute allure du côté de la rivière. Quand, vers cinq heures, j'atteignis Bassano, mon premier soin fut d'acheter le *Herald* du jour. J'en parcourus fiévreusement les manchettes. Une première armée allemande, la chose se confirmait, avait pénétré très avant dans la Belgique. La Suisse avait été épargnée jusque-là; cependant, on soupçonnait de gros mouvements de troupes à proximité de ses frontières et le Conseil fédéral avait ordonné la mobilisation générale.

Je télégraphiai immédiatement au consulat de Suisse, à Vancouver, demandant ce qu'il en était.

La réponse se fit longtemps attendre. Enfin, vers neuf heures, après que j'eus dévoré d'un bout à

l'autre les commentaires enflammés et les fantaisistes prophéties des rédacteurs des journaux de toutes les petites villes de l'Alberta, un employé me remit un télégramme. Je déchirai l'enveloppe et je lus :

harry fancey queen's hotel bassano alberta.
renseignements journaux erronés. aucun danger immédiat. france et allemagne confirmé solennellement neutralité suisse. néanmoins mobilisation générale ordonnée. soldats et sousofficiers amérique pas appelés sous drapeaux pour moment mais officiers tous grades doivent rejoindre immédiatement bataillon. enverrai passeport bassano prochain courrier. accusez réception par télégramme.

consulat suisse.

Croyant m'être mépris sur le sens du message, je le relus une deuxième, puis une troisième fois : ... *aucun danger immédiat... soldats et sousofficiers... mais officiers...* Non, c'était bien ça ; je ne m'étais pas trompé.

J'étais anéanti. Certes, jamais je n'avais souhaité et jamais je ne souhaiterais à ma petite Suisse d'être entraînée malgré elle dans la mêlée ; je savais trop ce qu'il lui en coûterait, même si elle se trouvait dans le camp victorieux. Mais jusque-là j'avais cru au péril. Jeune, fort, énergique, courageux, j'avais senti courir en moi un frisson généreux à la pensée que je mettrais toutes mes facultés au service de mon pays. Peut-être aussi, dans l'exaltation du moment, avais-je rêvé d'exploits épiques, d'embuscades habilement dissimulées, d'étendards pris à

l'ennemi, de batteries entières faites prisonnières par ma section au cours d'attaques nocturnes à l'arme blanche, d'officiers supérieurs distingués, à cinq cents mètres, par mon regard de lynx et abattus, d'une seule balle, grâce à mon adresse sans pareille. J'avais envisagé, même, une meurtrissure horrible et héroïque : plus que ma vie, sur l'autel de la Patrie menacée, j'avais offert en holocauste ma santé, ma vigueur, ma jeunesse, mon tout.

Mais rien de tout cela. Tandis que l'on autorisait les simples soldats et les sous-officiers à vaquer tranquillement à leurs affaires, on me demandait, à moi, de retourner là-bas, non pour faire œuvre utile, mais pour monter une garde monotone à la frontière, pour apprendre peut-être le pas cadencé à des recrues dans une caserne de l'intérieur, pour exécuter je ne sais quelles autres besognes plus stériles encore. Car (et cette fois j'en étais tout à fait sûr) si les nations belligérantes, conscientes de la faiblesse que constituerait pour la Suisse certaines lenteurs de sa mobilisation, n'avaient pas lancé leurs troupes dans l'Ajoie et dans la plaine de l'Aar dès le commencement des hostilités, ce n'était pas plus tard, alors que l'armée fédérale, forte et résolue, serait massée à la frontière sous les ordres d'un chef capable, qu'elles le feraient.

Ah ! si au moins j'avais pu admettre que la guerre serait de courte durée ! si j'avais partagé l'optimisme des innombrables stratèges en *overalls* avec lesquels je m'étais entretenu à l'hôtel, celui, plus encore, des rédacteurs des journaux des petites villes de l'Alberta, qui prophétisaient la défaite

foudroyante des armées allemandes, accrochées et battues sur le front occidental par les légions françaises et anglaises combinées, tandis qu'à l'est le « rouleau compresseur russe », déjà prêt à entrer en action, se rapprocherait rapidement de Berlin, broyant et anéantissant tout sur son passage ! Mais non, je calculais trop bien que si la France, s'étant ressaisie après quelques revers retentissants, parvenait à tenir en échec l'envahisseur jusqu'au moment où la lente masse slave s'ébranlerait enfin, la formidable Germanie ne serait pas réduite à implorer merci pour autant. Longtemps encore, tandis que l'Autriche harcèlerait la Russie au sud, l'Allemagne, bénéficiant de l'avantage que lui valait sa position centrale, tiendrait tête à ses deux adversaires ; longtemps encore, tout en surveillant étroitement sa frontière à l'ouest, elle se vouerait au petit jeu consistant à laisser s'engager à l'est les hordes asiatiques, mal équipées et mal commandées, pour se ruer sur elles à l'improviste et les refouler en leur infligeant des pertes cruelles. Soutenue par une population disciplinée et prête aux derniers sacrifices, l'armée allemande ne se replierait que beaucoup plus tard, alors que la flegmatique Angleterre, ayant enfin compris l'immensité de l'effort à accomplir, aurait décrété le service militaire obligatoire et formé au métier des armes ses millions de jeunes hommes inexercés. Dix ans, vingt ans peut-être s'écouleraient jusque-là !

Pendant ce temps, que deviendrait ma concession ? Qu'adviendrait-il de ma récolte sur pied qui s'annonçait si riche et si belle ? Qui achèverait le

travail de défrichage auquel j'aurais dû consacrer encore deux ou trois étés ? Et quelle garantie avais-je que ma terre ne me serait pas ravie en mon absence ? Ne l'ayant encore possédée que depuis trente mois, je n'en avais pas reçu le titre de propriété pleine et entière. A n'en point douter, elle serait cancellée par un de ces innombrables émigrés d'Europe ou des Etats-Unis qui, venus trop tard pour obtenir un homestead satisfaisant, guettaient la moindre défaillance des premiers occupants pour les spolier du fruit de leurs peines.

Non ! je n'allais pas m'exposer à perdre mon bien chèrement et loyalement acquis pour me vouer, pendant dix ans, vingt ans, à des besognes ingrates, gaspillant, sans profit pour mon pays, ma belle, ma bonne, ma libre et fière jeunesse !

Et puis, surtout, n'y avait-il pas Marjorie! Marjorie, que je n'avais point revue depuis cette tragique nuit de Sylvestre ; qui, pour avoir stationné quelques instants sans sa fourrure à l'air glacial du dehors, était tombée gravement malade, qui avait été longtemps entre la vie et la mort, et à laquelle le médecin, sitôt qu'elle eut recouvré quelques forces, avait donné l'ordre de partir pour la Colombie britannique, lui interdisant de revenir au ranch avant une année entière ; Marjorie dont le vieux Douglas, dans sa passion égoïste pour sa fille et sa haine aveugle de l'œuvre de colonisation, se refusait même à m'indiquer le lieu de résidence, à laquelle je n'avais point pu écrire, et qui ne m'avait jamais écrit.

Marjorie !...

... Impossible ! Je n'enverrais point au consulat la réponse attendue. On me télégraphierait ou m'écrirait à nouveau ; je laisserais tous les messages sans réponse. Je serais rayé des cadres de l'armée, on me retirerait mon brevet d'officier. Que m'importait ! je n'avais jamais aimé le service militaire et n'avais fait mon école d'aspirant que pour ne pas mécontenter le vieil ami de mon père ; je n'avais pas non plus l'intention de rentrer jamais en Suisse, où aucune attache de famille, aucune amitié vraie, ne me sollicitaient. D'ailleurs, je n'entendais nullement me dérober à ce que j'estimais être mon devoir. Comme je l'avais fait jusque-là, comme le feraient à l'avenir les soldats et les sous-officiers que l'on n'avait pas jugé utile de rappeler au pays, je continuerais à envoyer régulièrement au consulat le montant de la taxe militaire que doivent payer les citoyens suisses établis à l'étranger et dispensés comme tels du service actif. Par là, je servirais même mieux ma patrie qu'en obéissant à cet intempestif ordre de marche.

J'étais tout à fait décidé, entièrement rasséréné, aussi. Je quittai l'hôtel, fermement résolu à m'en retourner dès le matin à ma concession pour ne plus la quitter.

L'air était bon, au dehors. Après ma longue chevauchée sous le soleil de cette calme après-midi d'août, après mon interminable attente dans l'atmosphère surchauffée du hall, le contact vivifiant de l'oxygène que j'absorbais à pleins poumons me comblait d'une étrange félicité. Je sentais un sang

généreux couler dans mes veines ; j'éprouvais une réelle fierté en songeant que j'étais jeune, fort, énergique et courageux, certes, mais aussi assez maître de moi pour ne point me laisser détourner par de vains scrupules de mes très raisonnables projets.

Tout en m'entretenant de la sorte avec moi-même, j'étais arrivé à l'extrémité du quai de la gare. Lentement, un train, bondé d'anciens soldats de l'armée britannique partant pour rejoindre leur ancien régiment, s'ébranlait. Sur le trottoir, une foule compacte de mères, d'épouses, d'enfants, d'amis ou de simples citoyens agitaient leurs mouchoirs. Les boys, moins sûrs peut-être d'une facile victoire qu'ils ne voulaient le paraître, chantaient à tue-tête le *God save the king* ou répondaient par des propos insouciants : « Ce n'est qu'au revoir ! Dans trois semaines nous paraderons à Berlin ; d'ici deux mois nous serons de retour. Je vous rapporterai un casque à pointe. Adieu, au revoir ! »

Le train, toujours plus vite, glissait devant moi. Comme les autres, mais plus machinalement, j'agitai mon mouchoir. Déjà le dernier vagon m'avait dépassé quand j'entendis, au travers des voix éraillées à force d'avoir crié, une voix plus fraîche me héler :

— *Good-bye*, Fancey. Je saluerai Reading de votre part. Il s'enrôlera, sûrement.

Je sursautai et dévisageai l'homme. A la lumière confuse des lointaines lampes à arc, je reconnus O'Connell, le plus proche voisin de Reading et son meilleur ami après moi.

Reading !...

...Une vision passait devant mes yeux. Je revoyais mon ami tel qu'il m'était apparu pour la dernière fois huit mois auparavant, contemplant d'un regard douloureux sa Prairie et sa concession tant aimées ; je le revoyais, me tendant résolument la main et partant sans plus se retourner.

Reading !...

... Mais une autre vision, toujours plus nette, plus intense, plus fantastique, s'interposait entre ma volonté et la première. Déjà je ne reconnaissais plus qu'à demi le visage de mon ami. Les contours se modifiaient, s'estompaient. Le nez s'affinait ; le menton, énergique encore, épousait une courbe plus molle ; la lèvre, comme le regard, souriait ; et la chevelure, considérablement enflée, retombait sur les épaules en une nappe d'or... « Harry, Harry, regardez ! on dirait une femme... Oui, c'est bien une femme, une toute jeune femme. O Harry ! comme elle est belle ! quelle candeur, quelle fraîcheur, quelle pureté dans tous ses traits ! Et voyez comme elle semble heureuse, comme elle rayonne de joie ! O Harry ! Harry !...

— Arrête !... arrête !... NON, TU NE LE VEUX PAS...

★

... En courant, d'une seule haleine, j'avais atteint l'hôtel. Je marchai droit à la cabine téléphonique et demandai la communication avec Calgary.

La ligne était occupée. Je résolus d'attendre dans le hall qu'elle fût libre et m'assis sur le bras d'un fauteuil, le plus loin possible du groupe des stratèges.

— Qu'avez-vous bien, Fancey? s'exclama quelqu'un ; vous êtes pâle. Vous sentiriez-vous mal ?

Je tournai la tête et jetai un coup d'œil dans la glace. L'homme avait dit vrai; j'étais pâle, très pâle.

— Simple indisposition, expliquai-je. Je suis sorti, tantôt ; l'air est vif, ce soir.

— C'est vrai, approuvèrent quelques colons, oubliant leurs préoccupations du moment; la nuit sera froide. Heureusement, la saison n'est pas encore très avancée ; le thermomètre ne descendra point au-dessous de glace. Les blés ne courent aucun danger.

Mais le tintement du timbre retentissait dans le hall. Je courus à la cabine et je décrochai le récepteur.

— Est-ce l'Agence de voyages Hollywood, à Calgary ?

— C'est bien cela.

— Harry Fancey, Bassano. Pouvez-vous me procurer, le plus prochainement possible, une place sur un paquebot en partance pour l'Europe ?

— Etes-vous soldat d'une des armées belligérantes ? ou désirez-vous vous enrôler ?

— Je suis un officier de l'armée suisse rappelé d'urgence sous les drapeaux.

— Impossible, dans ce cas, de faire droit à votre demande. Toutes les places disponibles sur les bateaux qui partiront dans les trois mois ont été réservées par le War-Office pour les soldats et volontaires se rendant en Angleterre.

Je sentis une allégresse folle me transporter. Allais-je être empêché, pour un motif indépendant de ma volonté, de quitter l'Amérique de plusieurs mois ! Qui sait si, d'ici là, les choses ne s'arrangeraient pas ? un contre-ordre pourrait être donné, j'obtiendrais une dispense en règle. Mais à tout prix je reverrais...

Cependant, à l'autre extrémité du fil, la voix reprenait :

— Un instant... Nous venons de recevoir un télégramme d'un négociant d'Aldersyde qui avait retenu une cabine de première classe sur la *Bretagne*, bateau de la Compagnie générale transatlantique en partance pour le Havre, mais qui renonce à faire le voyage. C'est bien un peu cher : cent quarante dollars, trajet en chemin de fer compris. Faut-il vous réserver cette cabine ?

— Quand ce paquebot lèvera-t-il l'ancre ?

— Il quittera New-York le 15, à midi. En prenant vous-même lundi, à Bassano, l'express de six heures du matin, vous aurez juste le temps de l'atteindre.

Je fis le calcul. Il me restait exactement trente-deux heures pour retourner à ma concession, mettre en ordre mes affaires et revenir ensuite à Bassano...

Mais déjà la voix insistait :

— Dites oui, ou non. Nous ne pouvons attendre

plus longtemps. Toute la journée et toute la soirée, plus de deux cents personnes ont fait queue devant nos bureaux dans l'espoir d'obtenir une place.

— Convenu. Je retiens cette cabine.

★

...La souche venait de s'éteindre dans une dernière convulsion. Sous les ténèbres qui toujours enserraient les Montagnes, les forêts et le cañon, *déjà, à l'horizon, pointaient les premières lueurs de ce qui devait être notre dernière journée en ces lieux. Mais la pluie n'était point venue et le ciel était demeuré serein.*

Soudain Fitzwilliam, qui vers le milieu de la nuit s'était enroulé dans sa couverture et que nous avions cru endormi, s'écria :

— *Eh bien ! La guerre n'a pas duré vingt ans, ni même dix ans. Tu n'es point retourné à ta concession, au bord de la Red Deer ?*

— *Non.*

— *Pourquoi pas ?*

— *C'était une Terre Maudite.*

— *La prédiction du vieux rancher ?*

— *Oui.*

— *Explique-nous.*

— Vers la fin de 1915, je reçus une lettre de Dunkirk, m'apprenant que l'année avait été sèche et que les colons, dans les champs soigneusement jachérés l'été précédent, avaient à peine récolté le double de la semence qu'ils avaient confiée à la terre.

— Et 1916 ?

— Nouvelle lettre, m'annonçant que cette fois les colons avaient tout juste recouvré leur semence. Seule la munificence d'un inconnu, qui avait remis à une banque de Bassano une grosse somme d'argent à répartir entre les settlers nécessiteux, avait permis d'éviter une catastrophe.

— 1917 ?

— Année de détresse, plus encore que les précédentes. Dunkirk me disait n'avoir pas coupé sa récolte. Les fonds dont disposait la banque étaient épuisés et le généreux anonyme n'avait point renouvelé son geste. Plusieurs de mes anciens voisins, ajoutait Dunkirk, de ceux qui, afin de compléter le pécule indispensable pour s'installer sur leur concession, avaient travaillé jadis deux ou trois ans chez des fermiers de l'ouest ou du nord, venaient de quitter définitivement le pays, plus pauvres qu'ils n'étaient à leur arrivée d'Europe ou des Etats-Unis. Ils étaient partis le cœur plein d'amertume, maudissant le précurseur qui, jadis, après deux premières années de sécheresse, les avait engagés à tenir bon.

— 1918 ?

— C'est alors, quelques jours après la signature de l'armistice, que je reçus la dernière lettre de Dun-

kirk. Une fois de plus, l'année avait été désastreuse. « Le plateau de la Red Deer, disait-il en terminant, est presque désert aujourd'hui. Je m'apprête moi-même à partir pour Stettler, à quatre-vingts milles au nord. Le triomphe des ranchers est complet ; ils ont racheté à vil prix les chevaux des colons, déjà ils prennent possession des glèbes abandonnées. L'une après l'autre, les anciennes clôtures de fils de fer barbelés s'affaissent; l'un après l'autre les chaumes laissés à eux-mêmes se transforment en une terre de pâture où réapparaît, plus rare et plus gris encore que par le passé, le court gazon de la Prairie. Sur tout le plateau de la Red Deer, où pendant quatre ou cinq ans avaient retenti les joyeux appels des pionniers et grincé le soc des charrues, bientôt on n'entendra plus que la folle galopade des chevaux de ranch et, la nuit, la plainte lugubre du petit hurleur. »

— Et Reading ? questionna Durafour. Tu ne l'as pas revu ? Pourquoi ne s'était-il pas efforcé de sauver définitivement les colons qu'il avait encouragés jadis à persister ?

— Je ne devais jamais le revoir. Et s'il n'a pas secouru une seconde fois les colons qu'il avait précipités dans la ruine, c'est qu'il n'avait plus les moyens de le faire. Voici ce que j'appris de lui, soit par quelques lettres qu'il m'écrivit, soit par un officier anglais de ses amis interné en Suisse et dont j'avais fait la connaissance :

Ainsi que l'avait prévu O'Connell, à la déclaration de guerre Reading avait abandonné une

seconde fois son étude florissante d'avocat pour répondre à l'appel de son pays. Comprenant toute la gravité de la situation, il avait insisté pour partir, comme simple lieutenant, avec le corps d'expédition britannique. Malheureusement, dès les premiers engagements, son bataillon avait été décimé ou fait prisonnier par les Allemands. Comme on n'ignorait point qui il était, on l'avait envoyé dans le camp de concentration le plus sévèrement gardé de l'intérieur et il avait été soumis à une surveillance personnelle de tous les instants. Ce n'est qu'à l'automne de 1916 qu'il réussit à s'évader et à franchir la frontière hollandaise.



Très vite, ses dons exceptionnels attirèrent sur lui l'attention du War-Office. Refusant un avancement plus rapide parce qu'il estimait que l'artisan doit avoir appris à connaître à fond les rouages de la machine confiée à ses soins, il n'en avait pas moins été promu, en l'espace d'une année à peine, capitaine, major, colonel, brigadier, divisionnaire. Déjà les meilleurs stratèges de l'armée britannique croyaient discerner en lui le chef que son incontestable supériorité imposerait bientôt comme généralissime aux gouvernements des nations alliées, quand, le 31 décembre 1917, au cours d'une inspection nocturne, une balle perdue le frappa par derrière. Il mourut, me dit l'officier de qui je tiens ces derniers détails, après plusieurs heures d'atroces souffrances, conscient de l'inutilité de son sacrifice, conscient aussi de la malédiction qu'il laissait derrière lui et de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'en effacer le souvenir.

— Et Marjorie ? questionnai-je à mon tour. Tu ne l'as pas revue non plus ?

— Non, je ne l'ai jamais revue.

— Nous diras-tu ?...

— Soit. A plusieurs reprises, pendant la guerre, je lui avais écrit longuement pour lui exposer combien je regrettais d'avoir dû partir sans lui faire mes adieux. Elle ne m'avait jamais répondu et j'en avais conclu qu'elle n'avait pu prendre sur elle d'oublier.

J'eus toutefois quelques renseignements à son sujet par Dunkirk que j'avais prié, en quittant la Prairie, de me donner des nouvelles du ranch. En 1915, entièrement rétablie, elle était retournée sur les bords de la Red Deer où son père, définitivement impotent, réclamait instamment sa présence et ses soins. Elle avait dépouillé ce qui restait chez elle de la fillette et était devenue une belle jeune femme, aussi douce, aussi énergique, aussi enjouée que jadis. Plusieurs ranchers et cow-boys du voisinage s'étaient épris d'elle. Mais soit qu'en dépit de la simplicité de ses manières qui lui permettait d'être elle-même envers chacun elle sentît trop ce qui les séparait d'elle, soit qu'elle comprît que son départ porterait un coup mortel à son vieux père, elle avait invariablement refusé leurs avances.

Peu après la conclusion de l'armistice, je résiliai les fonctions d'instructeur militaire que, cédant aux instances du colonel Aubercy, j'avais acceptées pendant la guerre. Nonobstant les renseignements défavorables de Dunkirk sur l'œuvre de colonisation de la Red Deer, je m'apprêtais à retourner dans la

Prairie, résolu à revoir la jeune femme vers laquelle mes pensées n'avaient cessé de s'élancer toujours et à lui demander, sitôt achevé son pieux devoir...

Fancey avait tressailli. Depuis quelques instants, son regard errait par delà la rivière. Il étendit la main vers sa carabine.

Le soleil n'avait point paru encore. Mais par l'aurore déjà claire qui ressuscitait toutes choses, nous distinguions, de l'autre côté du fleuve, la grève nue et plate, tout près, les forêts, plus loin, et, là-bas, la crête empourprée des Montagnes. Je dirigeai mon regard dans la direction où j'avais vu s'arrêter celui de Fancey.

A mon tour, je tressaillis. Sur l'autre rive, à cinq cents pas en aval, un orignal, un vieux mâle à la splendide ramure, venait de quitter, magnifique, les grands bois. A pas prudents, s'arrêtant de temps à autre pour humer l'air et scruter l'horizon, il avançait sur la plage déserte pour aller s'abreuver au pied d'un gros peuplier qui se mirait solitaire dans l'onde limpide du fleuve. Attentive aux seuls bruits et formes du cañon, *inconsciente, comme le chamois des Alpes, du danger qui la menaçait d'en haut, la noble bête que nous avions vainement si longtemps poursuivie s'offrait à nous comme la plus merveilleuse et la plus tentante des proies. Mais n'ayant triomphé d'elle ni par l'endurance, ni par l'adresse, ni par la ruse, nous n'avions point le droit de l'immoler. D'ailleurs, elle était si loin de notre portée que, de toute la Colombie, je ne savais qu'un seul chasseur capable,*

comme il l'eût fallu, de l'atteindre au cœur du premier coup.

J'observai Fancey. Ayant saisi son arme, il l'épaulait avec mille précautions. Retenant son haleine, il visa longuement. Il abaissa le canon, respira profondément, une fois... deux fois... trois fois... Enfin je compris qu'il était entièrement maître de ses nerfs.

Je regardai l'orignal. La bête, définitivement rassurée, s'apprêtait à franchir la faible distance qui la séparait de la rivière. Un coup partit...

L'orignal n'avait point été atteint. Sous l'écho mille fois répété de la détonation que se renvoyaient les falaises, je devinai un sanglot étranglé, et au travers des buissons et des taillis longtemps je pus suivre la fuite éperdue du roi des forêts...

Un silence... Un autre silence... Soudain, dans le lointain, j'entendis comme le bruit d'une branche qui se brise. Dans le flanc du peuplier, sur l'autre rive, je percevais le froissement de feuilles violemment agitées. Encore le bruit sec d'une branche rompue... celui d'une autre, plus fort... et au pied de l'arbre, à l'endroit où, l'instant d'avant, je m'étais réjoui à l'idée que bientôt je verrais s'abreuver l'orignal, j'aperçus, s'abîmant pesamment dans les flots, le corps inerte d'un couguar.

Aucun de nous n'avait bougé. Fancey, alors, reposant son arme sur le roc, reprit, d'une voix plus

rapide, plus nerveuse, comme s'il avait hâte d'achever son récit :

— Je ne devais plus la revoir. La dernière lettre de Dunkirk était suivie d'un post-scriptum m'apprenant que l'hiver précédent une violente épidémie de grippe s'était abattue sur la Prairie. Débordés, les médecins des petites villes du Canadian Pacific Railway *se refusaient à visiter les malades de la lointaine campagne. Privés de tout secours, un grand nombre de colons, de ranchers et de cow-boys avaient péri. Marjorie, épargnée longtemps, s'était efforcée de venir en aide à ses voisins ; mais, atteinte à son tour, elle était morte la nuit même de Sylvestre. Le vieux rancher, disait en terminant Dunkirk, brisé par son chagrin, était tombé en enfance. Le jour entier, il somnolait. Dès que le crépuscule avait envahi le* cañon, *par tous les temps, il faisait rouler son fauteuil devant la porte, et là, jusqu'au matin, il ne cessait de se lamenter sur sa destinée. Pour lui aussi, cette Red Deer de son triomphe était devenue une Terre Maudite.*

★

Tout s'était tu. Nous n'entendions plus, au fond du cañon, *que le clapotis de l'eau sur les pierres...*

Soudain, Fancey leva les yeux. Saisissant son arme, d'un bond il se leva. Au-dessus de la crête des Montagnes dont les contours bizarrement dé-

coupés se profilaient à l'horizon, le disque rouge du soleil, dans les feux duquel tournoyait un gros oiseau noir, émergeait de son lit de pourpre.

— Debout! amis, s'écria-t-il joyeusement. Voyez, cette dernière journée s'annonce belle encore ; déjà l'aigle doré s'élance, hardi, au devant de l'astre du jour. Partons! peut-être, aujourd'hui, atteindrons-nous l'orignal.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La prédiction du vieux rancher

DEUXIÈME PARTIE

Reading

TROISIÈME PARTIE

Marjorie